CONTRIBUTION A L'

HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE EN FRANCE

PAR

Charles BLECH

Secrétaire Général de la S. T. en France

PARIS

ÉDITIONS ADYAR

1933

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE

DE LA

SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

EN FRANCE

CONTRIBUTION A L'

HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE EN FRANCE

PAR

Charles BLECH

Secrétaire Général de la S. T. en France

PARIS
ÉDITIONS ADYAR
1933

Indications de service.

V 210

Le port est gratuit.
...récépissé à souche lorsqu'il est chargé de recouvrer une taxe.

A
Ré
Fé

D. A COURMES LIEUTENANT VAISSEAU
RUE SAINT ROCH TOULON 178

nomb
le nombre des mots taxés, les autres designent la date et l'heure de dépôt.

L'État n'est soumis à aucune responsabilité à raison du service de la correspondance privée par la voie télégraphique. (Loi du 29 novembre 1850, art. 6.)

N° _____

Timbre à date.

Pour 1884 (12 mars) de _____ N° _____ Mots _____ Dépôt le _____, à _____ h. _____ m. du _____

TOULON FRIOUL 843 33 12 4/20 S 1884

SERONS MARSEILLE DEMAIN HUIT MATIN POUVEZ VOUS VENIR DEMANDEZ ADRESSE AU BARON PRESIDENT PART VENDREDI NICE ET DANS CINQ JOURS NOUS TOUS POUR PARIS

BLAVATSKY .+

Nous pouvons, sans trop d'erreurs, décrire l'histoire de la Société Théosophique en France et la commencer à la première arrivée en France des deux Fondateurs, H.P.B. et H.S.O., le 12 mars 1884.

En effet, sa santé ne pouvant plus supporter la chaleur du sud de l'Inde, les médecins qui soignaient H.P.B. lui conseillèrent vivement un séjour revivifiant en Europe et, le 12 mars 1884, le Commandant Courmes, habitant alors Toulon, rue Saint-Roch, recevait de Mme Blavatsky le télégramme suivant, daté du Frioul.

« Serons Marseille demain huit matin. Pouvez-vous venir? Demandez adresse au Baron. Président part vendredi Nice et dans cinq jours nous tous pour Paris. — BLAVATSKY. »

Nous savons par le témoin lui-même les incidents de cette arrivée.

Pour faire honneur à notre grande Fondatrice, le Commandant Courmes s'était mis en grand uniforme et, accompagné de son ami le Baron Spedalieri, se rendit au quai de la Joliette pour attendre ces personnages. Le Colonel Olcott et deux Hindous qui les accompagnaient, Mohini et Padshah, se rendirent directement à l'hôtel; H.P.B., à l'étonnement du brave Commandant, vêtue d'une toilette excentrique, chemisette rouge et toque à plume, se fit offrir son bras pour une promenade en ville où elle avait quelques emplettes à faire.

Le Commandant C... nous a dit combien il avait été personnellement choqué de se faire voir chaperonnant ainsi une telle excentricité. Mais il se dégageait d'elle une telle noblesse naturelle que les demoiselles de magasin, enclines à rire devant l'accoutrement d'H.P.B., reprirent leur sérieux en voyant la grâce qu'elle mettait à leur tendre sa main fine et aristocratique. Le Commandant et le Baron S... se montrèrent pleins de prévenance et de respect pour H.P.B. qu'ils accompagnèrent finalement à la gare où elle rejoignit le Colonel Olcott et d'où ils se rendirent à Nice.

A Nice, les voyageurs furent reçus par Lady Caithness, duchesse de Pomar, qui les invita dans son palais Tiranti et fit son possible pour les mettre à l'aise. Le Colonel Olcott repartit le lendemain pour Paris, H.P.B. resta une dizaine de jours à Nice, où elle se reposa. La duchesse chercha à attirer autour de H.P.B. cette crème de noblesse qui se presse sur la Riviera pendant les mois d'hiver. Elle y vit le Colonel et Mrs Evan de Cimiez, Mme Agathe Hammerlé, une Russe très cultivée et polyglotte. Une soirée y fut consacrée à Camille Flammarion qui, alors, était membre de la Société Théosophique.

Mais avant de poursuivre le récit du premier séjour d'H.P.B. en France, il faut, pour l'intelligence du texte, revenir quelque peu en arrière et prendre connaissance de la correspondance

échangée entre H.P.B. et le Commandant Courmes et aussi M. Bilière.

La plupart de ces lettres sont datées, ce qui est rare.

1. 17 janvier 1882, H.P.B. au Commandant Courmes.

2. 17 avril 1883, H.P.B. au Commandant Courmes.

3. 1er juin 1883, H.P.B. au Commandant Courmes.

4. 17 juillet 1883, H.P.B. au Commandant Courmes.

A. 3 août 1880, H.P.B. à M. Bilière.

B. 17 janvier, H.P.B. à M. Bilière.

C. Janvier 1884, H.P.B. à M. Bilière.

Disons en passant que le Commandant Courmes avait été reçu membre de la Société Théosophique le 8 novembre 1876, et M. A. Bilière le 22 juin 1880.

Un séjour que je fis à Adyar en 1910-1911 me permit de retrouver la liste des membres admis dans la Société ainsi que des Branches formées. Je pus ainsi prendre copie de documents fort précieux.

A la date du mois de mai 1884, 53 Français ou habitant la France avaient été inscrits sur les registres de la Société Théosophique. Je ne citerai que ceux dont il sera question peu après. En regard de bon nombre de ceux-ci, j'ai pu relever

soit la mention « dropped », c'est-à-dire rayé, soit la + indiquant le décès subséquent.

Ainsi René Caillé (22.6.1880), Henry Gillard (même date), A. Faucheux (Barlet), même date, Ch. Fauvety (26.12.80), Camille Chaigneau, Baron Spedalieri (31.1.81), Dr Thurmann (5.6.81), Jules-J. Lessard (30.3.82), Krisna Gaboriau (25. 8.82), D^r^ et Mme Fortin (28.3.83), Mme E. de Morsier (13.6.83), Jules Baissac (6.1.84), Louis Dramard (5.4.84).

H.P.B. AU COMMANDANT COURMES

Madras, 17 janvier 1882.

M. D.-A. Courmes, F.T.S., Toulon-sur-Mer.

Cher Monsieur et Frère,

Il est vrai que je suis fort occupée — en plus — presque constamment malade depuis deux ans. Mais une lettre de vous montrant un intérêt si vrai (et si précis pour nous) pour notre Société mérite, certes, que je fasse un effort et vous réponde personnellement.

Il y a longtemps que j'ai le plaisir de vous connaître, cher frère, et malgré l'apparence je savais bien que ce n'était pas M. Leymarie qui avait écrit les articles qui jadis ont paru de temps en temps dans le *Theosophist*. Il est trop bigot et trop kardécien, mon ami Leymarie, pour cela, et ce n'est pas lui qui eût confessé la Société et surtout les sciences théosophiques « un grand centre d'Etudes pour les *Réincarnationistes* et les Spirites de l'Ecole d'Allan Kardec ». Concluons-nous donc de cet écrit de vos articles de la *Revue Spirite;* car vous avez raison, le temps est proche, plus proche que vous ne croyez peut-être — quand l'Occident sera finalement initié par l'Orient. Non seulement la Branche théosophique de Paris ne *fait rien*, mais

elle met pour le moment des entraves à la propagande des doctrines théosophiques. Nous devions nous y attendre, et cela ne m'étonne guère. Mais si tous les deux, le Dr Thurman et vous, mettez sérieusement la main à l'œuvre, je suis certaine que vous pourriez inaugurer une Branche française qui serait non seulement *ornemental but useful likewise.* Oui, cher frère, je vous aiderai de toutes mes pauvres forces et, secouant cette léthargie qui m'accable depuis deux ans, et qui me tue depuis deux ans tantôt, je tâcherai maintenant de soutenir une correspondance plus assidue avec nos frères de France. Je compte un peu sur M. Bilière, aucunement sur M. Leymarie. Il y a un jeune monsieur encore, de Nantes, demeurant maintenant à Paris, M. Gaboriau, je crois. C'est un théosophe cherchant quelque chose à faire et ne trouvant rien; ne pourriez-vous pas le mettre de la partie et l'utiliser? J'ai perdu son adresse, malheureusement, mais on pourrait l'avoir chez M. Leymarie, je crois.

J'ai reçu une belle lettre de M. le Dr Fortin, la lettre que vous m'indiquez dans la vôtre bien justement « une remarquable lettre ». Voulez-vous me croire — voici plusieurs mois que je me promets d'y répondre avec chaque courrier. Une fatalité semble s'y opposer. Je manque le courrier chaque fois! Ah, si vous pouviez fonder une Branche française, une branche toute neuve et avec le Docteur comme son Président! Je m'en vais lui écrire aujourd'hui même. Quand le ver-

rez-vous? Une Branche à Paris, sous sa direction, pourrait faire des merveilles.

Isis? oui, si elle n'est ni revue ni corrigée par moi, j'ai bien peur que nos idées théosophiques ne soient plus défigurées encore qu'elles ne le sont déjà même dans son original, le livre est écrit avec tant de réticence et de caution que bien souvent les idées sont mal comprises — quelquefois pas comprises du tout. Qu'on m'envoie les *morasses* et je les corrigerai avec soin. Mais qu'on se dépêche, car qui sait combien de temps il me reste à vivre.

M. de Maubeuge est venu me voir. C'est un charmant garçon, et nous l'avons reçu à bras ouverts, comme tout Français sera reçu par nous dans un milieu où il n'y a que des Anglais qui obscurcissent l'horizon, et surtout un Français envoyé par un de nos Frères. Il est venu deux fois. La dernière nous sommes sortis pour nous promener en voiture, et il m'avait promis de venir dîner. Je l'attends encore. Il s'est évanoui en *se dématérialisant* comme un lutin de séances à médium et sans nous crier gare. Quelle mouche l'a piqué? je l'ignore.

Eh bien, maintenant que nous sommes à Madras, établis ici *pour toujours*, il vous sera bien plus facile de venir. Si votre *Shamerock* vient soit à Galles, ou à Colombo, pourquoi ne pousseriez-vous pas jusqu'ici? Deux jours de voyage seulement. Le Colonel écrit aux Prési-

dents de Colombo et de Galles. On vous recevra comme un frère.

Laissez donc là votre abonnement. Vous payerez quand vous voudrez. Je donnerai des instructions pour que votre série du *Theosophist* vous soit remise à Colombo ou Galles en la faisant envoyer d'avance — ainsi que cette lettre — au consul français. Si le *Shamerock* ne vient pas, très bien, on vous les enverra à Toulon.

Et maintenant au revoir, car nous nous verrons un jour, c'est certain.

A vous fraternellement et sincèrement.

H. P. BLAVATSKY.

Madras-Adyar, 17 avril 1883.

Cher Monsieur Courmes,

Ou dois-je dire Cher F.E.C. comme les spirites? Pense pas, vos croyances n'ont pas encore assez poussé racines. Eh bien, je suis fâchée de voir que vous avez perdu tant de peine et de temps à traduire le n° 1 des *Fragments*, lorsque le n° 2 explique les erreurs. C'est M. Hume qui l'a écrit, ce n° 1; et comme il est fort entêté, ce monsieur, il y a mis du sien, et voici pourquoi correct sur la surface, l'article pèche beaucoup dans les détails, et les *Fragments* 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 8 le contredisent sur beaucoup de points. J'ai écrit et expliqué tout cela à M. Fauvety. A quelle lettre donc répondrais-je? Vous écrivez comme saint Augustin — et dans votre langue. Je commence à oublier la mienne — la russe — et le français, je ne l'ai jamais su. Avec cette préface d'excuses préliminaires je tâcherai de répondre à quelques-unes de vos questions.

Avant de plonger dans les brouillards de la métaphysique transcendantale, un mot sur les choses de ce bas monde. Ne m'écrivez jamais rien d'affaires, car je ne m'y connais pas du tout. Mais adressez-vous pour toutes ces choses-là — livres, money ordres, etc., au « Manager du *Theosophist* », Damodar, K. Marlenkar. Je lui ai transmis vos ordres ainsi que votre désir, que tout document important vous soit envoyé à

Toulon. Affaires de ce bas monde, tout cela est de la ratatouille pour moi. Connais pas!

Me « rencontrer à Ceylan ». Ecrivez-moi d'avance quand vous y serez, et je tâcherai de venir. Je suis comme le Juif Errant, et lorsque je ne voyage pas en chemin de fer ou bateau, je voyage dans ma chambre, comme un ours captif qui tourne dans sa cage. J'y viendrai si vous voulez me prévenir et si cela en vaut la peine pour vous.

La Branche de Paris! Fiddlestiks (1), oui, qu'elle entraverait si elle le pouvait, car elle est *bigote* et *sectaire*. Leymarie m'écrit une longue lettre, une vraie complainte normande. Il me reproche de les trahir, de trahir les *chers esprits*, de vouloir fonder un journal traitant d'occultisme et expliquant la nature de ces Esprits! *Of course*, je le ferai aussitôt que vous serez prêts. Nous sommes en correspondance avec le Dr Fortin et Mme de Morsier pour cela. Et de quoi ont-ils peur? Aucune de nos Branches ne ressemble à l'autre et cependant toutes travaillent en bonne harmonie et n'ont que des sentiments fraternels l'une pour l'autre. Je l'aime beaucoup, Leymarie; mais il est sinon bigot lui-même, encourageant et protégeant cette belle qualité chez les autres. Il n'ose dire à personne que son âme est à lui, le pauvre cher homme.

Réorganiser leur Branche est impossible. Depuis quatre ans et plus qu'elle existe, ils n'ont

(1) En réalité : « Joueur de flûte ».

pas seulement choisi un Président, pas même un pour rire. Et comme on doit laisser le *statu quo*, il devient nécessaire d'en fonder une autre pour les occultistes seulement, où il n'y aura ni bigots, ni sectaires, ni prophètes infaillibles. Nous venons d'envoyer au Dr Fortin « *a Charter* » et sept diplômes pour qu'il les distribue entre ceux qui le méritent.

Les Influences qui m'ont choisie ne croient pas aux miracles et n'en font jamais. Depuis tantôt quatre ans, *elles* m'ont raccommodée, reprisée et rafistolée plus de sept fois chaque fois; en un mot que les médecins me plantassent là en me laissant pour morte. Je me suis tuée en travaillant dix-sept heures par jour depuis sept ans. Avant que d'écrire *Isis*, je n'ai jamais été malade qu'une fois — lorsque j'avais 15 ans. Et maintenant — je ne suis plus qu'une belle masse de ruines, recouverte de mousse et de lichens, au cœur effondré, aux étages supérieurs et inférieurs, rez-de-chaussée et entresol, depuis la cave jusqu'au grenier — vermoulue et cassée. Fort jolie à voir et magnifique pour les antiquaires. Je suis lasse, lasse, lasse de la vie. J'aspire *au néant* et je ne tiens même pas au Dévachan.

Oui, vous ferez bien de faire insérer un *erratum* pour le *Linga Sharira*. C'est une erreur importante. Le L. S. se dissipe avec le dernier atome du corps.

Si vous ne faites que traduire tous les docu-

ments importants théosophiques, en les faisant ainsi connaître au monde, vous ferez plus que n'ont fait tous les théosophes français jusqu'à présent. Ainsi, consolez-vous; tout en restant soumis à vos règlements intérieurs militaires, vous pourrez faire énormément de bien.

A propos, connaissez-vous le Baron Spedalieri? Il demeure 118, rue Consulat, à Marseille. C'est un théosophe et un ami dévoué. Il est le seul membre de notre Société à Marseille, et je voudrais bien que vous alliez le voir lorsque vous passerez par là. Le Baron est un ancien élève d'Eliphas Lévi et un occultiste distingué. Vous pourriez l'enrôler dans la nouvelle Société de Paris. Quel nom lui donnerez-vous, à votre Société? Vous savez que les noms ont une grande signification occulte.

Le corps peut être divin soit en deux trinités et une monade, soit en deux *duades* et une monade, soit encore en une trinité physique et un quaternaire subjectif. Vous feriez mieux de le diviser en trois groupes, car c'est plus compréhensible ainsi.

1) Corps; 2) Linga Sharira; 3) Principe vital (Triade physique) dont les deux premiers éléments ne quittent jamais les régions terrestres, et le troisième, en se retirant, retourne à la source universelle. Ce dernier est — ce que nous autres, Bouddhistes de l'Ecole Arhat Esotérique nommons — *The one Life.* C'est votre Dieu à vous, les Occidentaux qui vous rabaissez jusqu'à

lui donner une forme (des limites à quelque chose d'illimité, à l'infini!), une intelligence — c'est-à-dire vous admettez que *l'Absolu* peut se mettre en rapport direct avec le fini, le concret; — pourquoi pas une barbe avec une paire de lunettes sur le nez du *One Life* (comment traduisez-vous cela?) — Nous, nous ne croyons pas à ce Dieu-là ni à aucun Dieu limité et *capable d'être exprimé.* Nous croyons à un Principe Universel dont le corps est la Nature visible et invisible — infinie dans son Essence, limitée dans ses manifestations concrètes; et l'Intelligence — *the aggregation of all the intelligences* — depuis celle de la fourmi jusqu'à celle du Dhyan-Chohan — Esprit Planétaire.

Les deux *duades* 1) Kamarupa et Manas — ou Intelligence semi-physique, semi-spirituelle, ou âme animale, et — son *véhicule* — « Kama rupa », comme vous dites, l'Essence ou l'étoffe visible du corps astral, car c'est le désir qui doit créer la forme voulue, et sans ce désir l'âme n'aurait pas de forme et ne serait qu'un souffle; 2) *Boddhi* et *Atma.* Ce dernier, le septième, une étincelle du Tout Universel, une goutte de l'Océan du *One Life* — emprisonnée (non détachée, car il ne peut y avoir de solution de continuité dans l'Infini — dans une monade individuelle (non personnelle) qui lui sert de véhicule comme *Kama rupa* et le Manas... pour apparition spontanée. Lisez le *Theosophist,* vous y trouverez toutes les explications.

Sans médium, ou plutôt sans conditions médiumniques, il ne peut y avoir d'apparition. Le médium peut rester invisible, mais il y en aura toujours un quelque part.

L'essence des *Shelles* (vous l'avez bien traduit, mais vous devriez y ajouter le mot *vide,* car elles sont vides comme un œuf dont on aurait soutiré tout le contenu par un trou).

Non, ce ne sont pas les *Elémentals* qui leur fournissent indépendamment des médiums leurs matériaux pour devenir visibles et quelquefois tangibles, mais bien les *émanations des personnes vivantes* qu'ils trouvent sur leur chemin et dont ils profitent.

Oui, nous vous parlerons de *tout* dans les *Fragments* à venir.

Et, maintenant, si vous ne m'envoyez pas votre photographie (Cabinet Size, je ne veux pas plus petit), une belle photographie bien ressemblante — je ne vous écrirai plus.

Sur ce, que l'ombre sous le parasol de Bouddha vous soit propice.

Tout à vous, fraternellement et sincèrement.

H. P. BLAVATSKY.

Adyar, 1er juin 1883.

Mon très cher frère,

« Que la sainte Vierge (à laquelle je ne crois pas) vous ait en sa digne et sainte garde »...

Qu'est-ce qu'il y a donc de si joli dans ce mot « frère » auquel vous semblez tenir si fort? Caïn était le frère d'Abel, et — vous en savez aussi long que moi — le bon roi Poushou était le frère de sa sœur, il l'épousa, en eut quarante filles, et les dévora comme Ugolino, de bonne mémoire, qui mangea ses enfants, dit-on, pour leur conserver un père. Allez, je ne suis pas sentimentale de ma nature. Je vous aime beaucoup, vrai j'ai un faible théosophique pour vous, ou plutôt pour votre « *inner man* » qui semble saisir avec une merveilleuse aptitude toutes les subtilités de l'ésotérisme oriental; mais, que je vous appelle « frère » ou « mon cher ami », qu'est-ce que cela peut faire dans l'éternité?

Vous ne voulez pas que je vous écrive, et vous m'envoyez votre photographie et m'écrivez une lettre avec autant de points d'interrogation dedans que vous avez de cheveux sur la tête! Je suis théosophe, mais je ne suis ni impolie, ou suis-je insensible à tant d'empressement à satisfaire un caprice de vieille femme malade et morose. Merci du portrait. Vous y avez un air de Bayard, Chevalier sans peur et sans reproche, je vous prends pour mon aide de camp,

mon disciple et — *mon seul ami* de France. Ceci sans blague et avec un vrai et sincère soupir qui vient de m'envoyer les cendres de ma cigarette dans les yeux.

A propos de cigarette, le Dr Fortin écrit au Colonel que Leymarie me *débine;* qu'il raconte à toute le monde qu'il est mon bienfaiteur, que j'ai (ou plutôt que j'avais) une fort mauvaise réputation, que je *fumais* enfin! Ah, Seigneur, le voilà donc ce grand crime! Mais oui, je fume, et des cinquante cigarettes par jour. Encore bien ne suis-je pas *Russe,* et toute la société et la meilleure encore en Russie ne fume-t-elle pas? Enfin, je vous le dis (quoique vous le savez déjà par M. de Maubeuge), car je ne voudrais ni d'un ami ni d'un frère au prix de son ignorance de mes vices — si c'est là un vice.

Finalement, j'ai autant de droit de fumer une cigarette que les grandes dames de *céans* et de l'Angleterre de boire toute la journée du brandy and water, et les Françaises leurs petits verres de liqueurs fines ou de champagne. Je n'ai jamais eu une goutte de vin dans le gosier et mon palais est vierge de liqueurs. Qu'ils sont donc cancaniers, ces spirites et — théosophes européens!

Ah la jolie histoire des « Conférences » des *Débats* où amis et ennemis s'accordent à tomber sur un ennemi absent. Enfin, je leur ai envoyé une *Réfutation* en règle; et si M. Fauvety ne l'imprime pas, dans son Bulletin, je vais la faire

imprimer à mon propre compte en 10.000 exemplaires, et les écraser sous le ridicule, ces orateurs inspirés. Qu'ils n'aient pas bien compris, soit, ce n'est ni leur faute à eux ni la vôtre, car vous avez parfaitement traduit — moins parfaitement compris; mais de quel droit se permettent-ils, ces messieurs et dames, de pérorer sur *nos motifs*, de prédire que nous allons tâcher de nous sortir de ce mauvais pas « comme c'est d'usage en politique », etc. Ils sont fort bêtes, vos Roser et Warroquier, et M. Tremeschini est non seulement très mesquin (pardon de la platitude), mais fort malhonnête. Qu'il aille donc se cacher avec les fossiles avec son « Gotomo du Treta Youga ». Pour qui nous prend-il, ce monsieur? Son Gotomo est une fantaisie au clair de la lune qu'il est fort capable de faire avaler à ses Spirites pour qui la littérature sanscrite est du Chinois, mais qu'il ne vienne pas raconter ses contes à dormir debout à nos Brahmes, à nos grands sanscritistes et shastris qui savent leur littérature sacrée par cœur, car c'était un grand rire fou lorsque je leur traduisis ce qu'il disait.

Mais il n'a pas l'idée de l'ABC de cette littérature. Il vient vous parler de vingt-huit mille ans depuis l'époque du Gautama Rishi! Pour commencer, il n'existe que deux chronologies, celle des Brahmes, la chronologie du Zodiaque, ou bien celle des orientalistes européens. Or, ces dernières ne font pas, ou plutôt ne veulent pas

faire remonter l'époque Védique plus haut que deux à trois mille ans avant l'ère chrétienne; or ce malheureux n'aura pas les Burnouff et les Max Muller pour lui. Mais il pèche bien plus encore vis-à-vis des Brâhmes. Il ne sait donc pas, cet innocent, que la *Treta Yug* est le deuxième et non le troisième âge comme il le prétend, et *selon la chronologie indoue,* encore! Vingt-huit mille ans. Mais faites-lui donc apprendre l'arithmétique, à ce Troglodyte. Car les 4 *Yugs,* c'est le quaternaire, « le perfect square » des sciences occultes, et depuis la Treta Yug, c'est-à-dire entre la *Treta* et le *Kali Yug* (le présent) nous avons le *Dwapara Yug* dont la durée est de huit cent soixante-quatre mille ans. Oh, le malheureux. C'est bien le cas de se demander : « Qui trompe-t-on ici? » Ces quatre âges contiennent la clef de l'Occultisme, et pour celui qui la tient, tout ira comme sur des roulettes, et il pourra déjeuner, dîner et souper de phénomènes. Voici pourquoi nos « Frères de l'Himalaya » ne veulent pas et ne peuvent pas, et *n'osent* pas, enfin, donner toute la vérité à M. Sinnett qui écrit en ce moment les *Fragments.*

Les sept races, sur la chaîne septénaire des planètes, la durée de ces races humaines, les périodes *d'obscuration* et de Manvantara, tout cela se trouve dans ce calcul gigantesque de quatre millions trois cent vingt mille ans, ou une période divine, et les sept et quatorze Manus et Manvantaras. Et le Tremesquini qui veut nous

chanter ses vingt-huit mille années. Qu'il aille donc chanter « Au clair de la lune » plutôt. Et puis cette idée de faire du Gautomo du *Nyaya*, un ouvrage où il est question de Gautama Bouddha, ce qui prouve qu'il est d'une époque où l'animosité contre notre Seigneur Sakya Mouni commençait déjà à se déclarer dans l'Inde brahmanique — identique avec Gautama Rishi, un contemporain de Rama, est vraiment superbe! Et puis il tient à nous apprendre le sanscrit, ce monsieur. Nous ignorons ce que c'est que la *Jivatma*. Il ne sait même pas que les Bouddhistes, ne reconnaissant qu'une *Vie absolue*, comme vous le traduisez si bien, donnent le nom de *Jiva* (vie) au deuxième principe (*Prâna*, aussi) et Jivatman ou *Atmam* simplement au septième. Le deuxième c'est le principe ou élément de la vie *manifestée*, et le septième la vie *non* manifestée.

Dites donc, frère et ami, laissez-moi vous écrire plutôt en anglais! vrai, je me sens incapable d'écrire le français je commence à le parler et surtout à l'écrire comme une vache espagnole. C'est pitoyable! Ne vous moquez pas de moi.

Enfin, j'ai envoyé le manuscrit (notre Réfutation) à M. Fauvety et une copie à Mme de Morsier. Veuillez, je vous prie, lui en demander une copie pour le Dr Fortin et pour vous; car il paraît qu'ils se chamaillent tous deux, et elle vient de lui refuser de montrer ma lettre et autre chose. Oh! Seigneur du Devaloka, que

faire avec ces théosophes pour qu'ils ne se sautent pas à la gorge! Allez, c'est des jolis « frères » que tout cela. Entre le Docteur, Mme E. de Morsier et Leymarie, j'ai là trois volumes de lettres en deux mois dont le contenu suffirait à envoyer trois hommes aux galères. Je fais tout en mon pouvoir pour les réconcilier mais c'est comme si je chantais. Je crois au docteur Fortin, cependant. C'est un homme un peu misanthrope (*sic*) et aigri, mais je le crois honnête et sincère, et puis il a la science; tandis que Leymarie et Mme de Morsier n'ont qu'*esprits* et *nerfs*. Enfin qu'ils fassent trois groupes théosophiques et qu'ils ne se querellent plus. Nous avons bien deux Sociétés à Colombo et cinq à Calcutta. Paris est assez grand pour avoir trois groupes distincts. Que le docteur arrange le sien : « Groupe scientifique ou occulte de la Société Théosophique » et Leymarie peut rester avec son « Groupe théosophique spirite ». Cela vous va-t-il? Mais c'est du vrai salpêtre que ces gens-là, des allumettes chimiques et dynamitiques? Vrai, vous devriez avoir un *Theosophist* français. Sans cela nous serons tous pendus en effigie par les Spirites. Enfin êtes-vous ou n'êtes-vous pas mon ami, mon frère et disciple? C'est-à-dire voulez-vous le devenir pour me souffler de temps en temps des petits secrets de l'Occultisme? Hé bien, « feed my flock » et sauvez la théosophie en France.

« Deva » ? Ah! prenez garde, car les *Dévas* (ce qui veut dire *les dieux*) sont de tout genre. Ce n'est que ceux qui n'ont pas été encore incarnés comme hommes qui sont des *Elémentals* — les *Asuras*, les *Gandarvas*, etc. (les *shells* sont des Elémentaires, le résidu de l'homme personnel). Tous les *Dévas* supérieurs sont des Dhyans Chohans (des Archanges ou Esprits Planétaires) et, s'ils le sont, c'est qu'ils *ont été des êtres humains* dans les ténèbres du Grand Passé.

L'Occultisme n'admet pas de *créations spéciales*. Il n'y a qu'une Evolution, et les monades divines qui commencent par prendre forme « in the semi-manifested world », c'est-à-dire dans les deux royaumes invisibles, paraissent dans le règne minéral et, passant par les règnes végétal, animal et humain, finissent (dans l'atmosphère terrestre) par s'incarner dans le *Déva* Kingdom.

Il y a sept royaumes dans notre doctrine; les autres sept commencent après les Dévas inférieurs (supérieurs à l'homme toujours) et montent jusqu'à — solution de continuité *de la matière*. Lisez donc, je vous prie, un article dans le *Theosophist* de 1882 — un des mois depuis juin jusqu'à septembre, je crois, « What is Force and what is matter » précédé d'un stupide article que j'ai démoli « Is Electricity Former Matter? ».

Vous devez vous faire une idée de ce qu'est le *One Life*. Vous définissez cela *merveilleuse-*

ment. C'est justement cela « Dieu dans l'Univers » — ou tout ce qui est, a été toujours et restera éternellement, non comme forme puisque cela change à tout instant, mais comme substance; cette dernière, *une et indivisible,* depuis l'atome minéral jusqu'au plus haut *Déva,* et se résolvant dans le Parabrahm. Esprit ou pôle supérieur, *matière* ou pôle opposé. The manifested and the unmanifested, the temporary and the Eternel. Nous n'admettons pas de matière inorganique. Chaque atome a son étincelle divine, est une parcelle *d'esprit* ou de *divinité pétrifiée,* pour ainsi dire. L'essence est une, mais les conditions changent. Prenez le son, par exemple, frappez, ou imaginez-vous la note la plus mélodieuse existant par elle-même (self existant) dans l'éternité; cette note résonne, toujours la même, immaculée et mélodieuse; qu'elle se trouve emprisonnée dans un beau piano, un violon, où les conditions lui sont favorables, ou bien qu'on la laisse libre, environnée des conditions naturelles, dans une forêt, par exemple, le résultat = mélodie. Mais qu'elle se trouve attrapée dans un vieil instrument délabré, et sous les doigts les plus habiles, ce ne serait que cacophonie, un désaccord affreux.

Enfin vous me comprendrez — car je ne puis m'exprimer en français. Mais je vois que vous comprenez la vérité à merveille *and your intuition is admirable.* Vous êtes Bouddhiste!

Prenez garde, ne vous fiez pas au vieux Sumangala. C'est un sectaire siamois et un matérialiste désespéré. Ce n'est que la Secte d'*Amadapura* et le Bouddhisme du Thibet qui puissent vous renseigner. Sumangala ne ferait que vous confondre avec toute son érudition...

Je vous « trouve ennuyeux à lire ». Ne pêchez donc pas dans l'eau trouble, et ne dites pas des non-sens. Si je vous trouvais « ennuyeux », je ne vous lirais pas et *je ne vous répondrais pas.*

« Vous n'y croyez pas, n'est-ce pas, au néant? »

— Malheureusement non. J'en sais trop pour y croire. Mais — oh ciel! — que je voudrais donc y croire et que je serais *heureuse* s'il n'y avait que *Néant.* La vie, c'est la misère. Vivre, c'est souffrir et il serait si bon, si doux que de s'endormir pour l'éternité... L'Eternité du Juif errant! Quel avenir. Pourquoi ne dirai-je donc pas que *j'aspire au néant,* lorsque je le désire de toutes mes forces — non pour mon *individualité,* ce qui serait impossible, mais pour ma vilaine *personnalité* — encore quelque chose que vous semblez saisir admirablement. Et je *l'anéantirais* cette personnalité, un jour; j'y arriverai ou bien — allons — vous êtes trop jeune encore pour me comprendre. Vous avez eu trop à faire avec les Réincarnationistes d'Allan Kardec. Mais vous ne comprenez donc pas que *l'individualité* c'est le fil (le rayon

divin) le fil qui passe à travers les grains d'un chapelet; et les *personnalités* ce sont ces grains. Chaque grain représente une *personnalité*. Le grain peut être cassé, détruit, mais la place qu'il a occupée sur le fil ne pourrait être occupé par un autre et son empreinte y reste pour l'éternité, à moins que *la huitième sphère* ne l'engloutisse, ce qui est rare, mais qui arrive.

Allons, bonne nuit. Tâchez de me voir en rêve. Je viendrai peut-être vous serrer la main.

H. P. Blavatsky.

Ootacamund Nilghiri Hills, 17 juillet 1883.

Mon cher frère en Buddha,

Hé bien! comment trouvez-vous la belle et noble lettre de votre ami Fauvety? Comment! je lui écris deux lettres privées confidentielles, etc., et voilà qu'il me les publie? Et la réfutation des calomnies et des insolences que la Société d'Occultistes tout entière lui envoie après qu'il avait déclaré dans son *Bulletin* qu'il était prêt à publier nos réponses — il la refuse et nous fait en place de la morale! Allez, c'est un vrai *gentleman* votre Fauvety, avec sa horde des Roser, Warroquier et Tremeschini, Louis XV et des Jeanne d'Arc. Et qu'allons-nous faire maintenant, s'il vous plaît? J'ai envoyé une copie de notre réfutation, exposant les prétentions ridicules de Tremeschini, à Mme de Morsier, et j'espère qu'elle me rendra le service de la publier (pamphlet form) ou bien qu'elle vous la renverrait à vous, et alors je vous prierais, vous, de me faire savoir immédiatement ce que cela coûterait de faire imprimer, sous forme de lettre, une centaine d'exemplaires à être distribués parmi MM. les Spirites. Me rendrez-vous ce service, mon vaillant chevalier, ou bien me refuserez-vous aussi? Je ne pense pas.

Et ne voilà-t-il pas que ce fossile publie une confession et mes excuses pour avoir oublié

mon français, comme si cela intéressait le public!

Certes, que je l'oublie, et je l'avais prié, en conséquence, de me faire corriger mon mss (1) avant de le faire publier. Il est discret et pas du tout jésuite le Fauvety. Ah! que le diable les emporte tous! *Amen.*

Répondez-moi, je vous prie, sur l'heure quant au sort de mon mss : la *Réfutation.* J'écris à Mme de Morsier et aux autres. Bon Dieu, que vous êtes donc tous querelleurs, vous autres Français! Ne voilà-t-il pas (*confidentiel* et théosophique, s. v. p., cela) qu'au lieu de s'en brosser réciproquement, le Dr Fortin, Mme de Morsier, Thurman et *tutti quanti* se sautent à la gorge à chaque bonne occasion. Mme de Morsier ne veut pas du Dr Fortin et le Fortin répudie la dame Emilie; Thurman se fait marier par le Dr Fortin à un élément femme quelconque et tourne le dos au docteur pour le remercier.

Pour les réconcilier tous, je viens de faire un coup d'Etat.

J'ai réuni, pendant l'absence d'Olcott, le Conseil général et je lui ai fait signer une résolution. Désormais, il y aura trois Sociétés, trois groupes théosophiques à Paris, bien distincts et indépendants l'un de l'autre :

1° Groupe ou centre sous la présidence du

(1) Mss veut dire manuscrit.

Dr Fortin : « Société scientifique des Occultistes de France » ;

2° Groupe sous la présidence de la comtesse de Caithness, duchesse de Pomar (quel chic!) : « La Société théosophique d'Orient et d'Occident » ;

3° Groupe « Société théosophique de Paris », président ??? On n'a jamais pu savoir. Est-ce Leymarie? Est-ce l'Evette Louis XV ou la Jeanne d'Arc? Enfin que ce groupe fasse ce qu'il voudra. Je vous demande pardon si vous y avez des amis, mais tous ceux que j'y connais sont des idiots incurables, à ce que je vois.

Auquel de ces groupes allez-vous appartenir? Prenez garde! n'allez pas donner de la tête dans le groupe féminin Pomar, Kingsford, Morsier — trop de jolies femmes là-dedans, un peu fanées et âgées, mais cela ne fait rien — vous pourriez y perdre votre cœur et votre théosophisme *itou*.

Absorbez-vous donc dans le groupe Fortin. Le Colonel a reçu des ordres et doit partir pour l'Angleterre et l'Europe au mois de janvier. Tâchez donc de le voir.

Ah çà, vous n'allez pas faire la guerre aux Chinois, vous autres, j'espère! Vous ne vous permettriez pas de tuer des Bouddhistes? Je vous haïrais si vous le faisiez. Voici encore ces maudits missionnaires au fond du malheur arrivé. C'est eux et eux seuls qui fourrent leur

nez partout où on ne les veut pas — qui sont la cause de la mort de ce pauvre commandant français, M. Rivière (!!), je crois. Pauvre homme, il écrivait si bien. Tuez-moi donc ces imposteurs, ces fainéants *de padris* et que le monde en soit débarrassé. Vous avez entendu ce qu'ils ont fait de Ceylan? Nos pauvres Bouddhistes si inoffensifs qui, allant en procession (du 10 au 13 novembre) ont été attaqués par les Romains catholiques convertis, battus, maltraités, leurs bêtes tuées et quelques hommes aussi. Vous l'aurez lu dans le *Theosophist.*

Le livre de Sinnett, *Esoteric Buddhism,* a paru enfin. Il produit une grande sensation à Londres. Vous pouvez l'avoir chez Trübner & Cy, Londres, 59, Ludgate Hill, au lieu d'attendre qu'il vous vienne directement.

Le Colonel est à Ceylan d'où il ira faire son tour dans l'Inde du sud, pour aller vers le Nord encore une fois au Cachemire, etc., et moi je suis venue me sauver ici des chaleurs qui m'ont à moitié cuite. J'y resterai jusqu'à la fin de juillet et je retournerai en août à Madras.

En attendant, *Salam.* Je vous supplie de vous intéresser à cette affaire Fauvety. C'est infâme et jésuitique au possible.

Au revoir, n'oubliez pas votre très dévouée et sincère amie.

H. P. Blavatsky.

Pour mieux comprendre les reproches adressés à M. Fauvety, etc., il serait bon de consulter :

Bulletin mensuel de la Société scientifique d'études psychologiques, 3, rue des Petits-Champs :

15 juillet 1883 :

« Théosophie et Spiritisme » (suite de la controverse entre l'Occultisme et le Spiritisme).

« La réplique des Théosophes », par H.P. Blavatsky.

« Aux Théosophes de l'Occultisme », par A. Fauvety.

15 août 1883 :

« Un mot de réponse à la réplique des Occultistes », par M. Tremeschini.

15 septembre 1883 :

« Ma deuxième, à la réponse de l'honorable secrétaire de la Société Théosophique suprême de l'Inde », par M. Tremeschini.

15 novembre 1883 :

« Ma quatrième, à la réplique de l'honorable secrétaire de la Société Théosophique suprême de l'Inde », par M. Tremeschini.

15 décembre 1883 :

« Ma dernière, à la réplique de M. Tremeschini », par Mme Blavatsky.

« Lettre de M. Tremeschini à M. le Président de la Société d'Etudes psychologiques ».

Cette polémique, quand on l'étudie d'un peu près, n'est pas du tout intéressante, les « mis en cause » semblent vraiment jouer sur les mots, comme le prouve cette dispute courtoise engagée par M. Tremeschini sur le mot « Adya » qui, dit-il, termine la qualification de Mme Blavatsky, c'est-à-dire secrétaire de la Société Théosophique, Adya Madras.

M. Tremeschini ignore que H.P.B. habite Adyar, il ignore la rivière Adyar près de Madras et il lit Adya au lieu de Adyar et finalement il traduit Adya du sanscrit en français par le mot « suprême ». C'est ainsi qu'il transcrit la qualification de H.P.B. « Secrétaire de la Société Théosophique suprême de l'Inde ».

On comprend combien il était difficile de s'entendre à cette époque — 1883 — entre une série d'occultistes-spirites habitant Paris et notre H.P.B. à Adyar. Multiplication de coq-à-l'âne, de controverses sans fondement, de disputes personnelles.

Nous avons pu nous procurer quelques numéros de cette revue intitulée : *Bulletin mensuel de la Société scientifique d'études psychologiques* que nous allons republier ici.

H.P.B. A PARIS

Nous avons vu que Mme Blavatsky s'installa, au mois d'avril 84 dans un petit appartement retenu, pour elle, par Mme de Morsier, 46, rue Notre-Dame-des-Champs. Nous avons fort peu de détails sur ce premier séjour à Paris, nous savons seulement qu'elle y reçut la visite de parentes de Russie, qu'elle y reçut également de nombreuses visites de personnalités qui, à cette époque, formaient trois groupements de la Société Théosophique :

1° *La Société Théosophique d'Orient et d'Occident*, formée le 28 juin 1884 :

Président : Duchesse de Pomar (Lady Caithness).

Vice-Président : M. Thurmann.

Secrétaire : Mme E. de Morsier.

Les autres membres furent :

3. Mrs. M. B. Baldwin.
4. Mme A. Jakoulef.
5. H. S. M. Princesse Olga Wolkinsky.
6. Mme Burnet.
7. M. Victor Garien.
8. Col. A. Neujear.
9. Mme Neujear.
10. M. A. Colins.
11. M. J. Baissac.
12. Mme de Barrau.
13. M. L.F. Lechaut.
14. M. Roselli Mollet.
15. Mme Valentin Wagner.
16. M. C. Wagner.
17. M. Raymond Combret.

18. M. Louis Olivier.
19. Comtesse Marie Balowska.
20. Comtesse Mnizech.
21. M. Louis Dramard.
22. Dr Ch. Richet.
23. M. Edouard Schuré.
24. Mme M. A. Mignaty.
25. Mme C. Lemaître.
26. M. Arthur H. Vlès.
27. M. L.-A. Jounet.

2° *La Société Scientifique des Occultistes de France* (juin 1884) :

Dr Fortin, Président.
Mme Fortin.
Mme Molesworth.
Mme A. Ditson.
M. Lévy Bring.
M. de Cazeneuve.
M. Louis Paulier.
M. F. Fobart.
M. L. Hénon.
Me G. Beauzgier, avocat.
M. L. P. Richegarde.
M. Chalençon.
Mme Villate.
Dr Flassehorn.
M. Neagre.
M. Dalligny.
M. Parmentier.
M. O. B. Ditson.
Prof. G. Edard.
M. J.-B. Rauber.
M. J.-J. Lessard.

En tout vingt et un noms sans désignation spéciale.

3° *La Société Théosophique des Spirites de France* (même date) :

M. P. Leymarie.
M. Ch. Soudon.
Camille Flammarion.
Mme Flammarion.
M. Tremeschini.
Mme Brochard.
M. René Caillé.
M. A. Faucheux.
M. A. Bilière.
M. James Smith.
M. Henri Evette.
M. D. A. Courmes.

12 noms sans désignation de Président, relevés sur *Foreign Branches of the T. S.*, notes existant à Adyar.

Nous savons aussi que pendant ce séjour elle fit une fugue rapide à Londres pour assister à une réunion de la « London Lodge » présidée ce jour-là par H. S. Olcott et où son arrivée inopinée fit sensation.

C'est aussi pendant ce séjour qu'elle accepta l'invitation de la comtesse d'Adhémar dans sa belle propriété, sise sur le lac d'Enghien. Elle y séjourna près de trois semaines et s'y rencontra avec M. D. Judge, de New-York, Bertau Keightley et d'autres fidèles de la S. T.

Dans l'*Histoire de la S. T.* par H. S. Olcott, volume III, nous lisons que le Colonel Olcott passa une quinzaine de jours chez H. P. B., rue Notre-Dame-des-Champs, à partir du 1er juin 1884. Le 7 juin, Olcott rendit visite au Professeur Charcot, à la Salpêtrière, accompagné du Dr Combret, M. S. T., un de ses assistants. Le 18 juin il était de retour à Londres, accompagné de M. D. A. Judge.

Vers le 1er juillet, H. B. P. se rendit à Londres, où elle fut l'hôte de Mme et Miss Arundale; puis, le 27 de ce même mois, à Elberfeld, chez Mme Gebhardt.

Pendant l'année 1883 parut dans la petite revue intitulée *Bulletin mensuel de la Société Scientifique d'Etudes psychologiques...* un certain nombre d'articles intéressants que nous

croyons bon de republier parce que les numéros de cette revue deviennent fort rares aujourd'hui. Un premier numéro du 15 juin 1883, que nous n'avons pas pu nous procurer, contenait le commencement d'une controverse entre l'Occultisme et le Spiritisme qui mit aux prises notre H. P. Blavatsky avec un membre de la Société Théosophique des Spirites de France, M. Tremeschini; nous publions cette controverse qui se poursuivit jusqu'en décembre 1883.

Le directeur de cette revue est le Dr Fauvety, également M.S.T.

THEOSOPHIE ET SPIRITISME

Suite de la controverse entre l'Occultisme théosophique et le Spiritisme.

Après les explications et rectifications, qui ont déjà paru dans le *Bulletin* à la suite de la controverse sur l'Occultisme (voir les nos d'avril, mai, juin), nous avions pensé que la discussion pouvait être close. Nous nous étions trompés. Les théosophes de l'Inde nous mettent en demeure de tenir la promesse que nous avions faite, dès l'origine, d'ouvrir le Bulletin à la réplique. Ne voulant étouffer la voix de personne, nous publions, malgré sa longueur, celle qu'on va lire. Elle nous oblige à doubler le nombre des pages de ce numéro.

Du reste, la chose en vaut la peine. D'abord, cette pièce a un caractère officiel, puisqu'elle émane de la Société-mère et qu'elle a été rédigée au nom de la branche des Occultistes. On peut donc penser que nous avons cette fois l'exposition de la vraie doctrine professée par l'Occultisme théosophique. Ensuite, au milieu de quelques récriminations, qui touchent aux personnes

et n'ajoutent rien à la valeur de la discussion, il se trouve, dans ce document, des notions d'une grande portée philosophique, dont nous aurions été bien fâchés de priver les lecteurs du Bulletin.

Nous laissons la parole à l'éminente secrétaire de la Société théosophique de Madras, nous réservant de la reprendre, après elle, pour résumer le débat et préparer la conclusion.

LA RÉDACTION.

LA REPONSE DES THEOSOPHES

Dans le *Bulletin mensuel* de la Société scientifique d'Etudes psychologiques, numéro d'avril, nous trouvons dans la « Note de la Rédaction » qui suit *l'anéantissement* de la Théosophie des Indes — un véritable « massacre des Innocents » — l'offre généreuse d'ouvrir les pages du *Bulletin* à la réplique des Théosophes qui ne partagent pas les vues de M. T... Offre généreuse, sans doute, mais fort dangereuse — pour la Rédaction. A part les quelques spirites qui ont bien voulu s'associer à une organisation dont ils ne connaissent évidemmenti ni le programme ni les statuts — pas même les simples règles — « les Théosophes qui ne partagent pas ses vues » se comptant par milliers, la Rédaction de cet estimable journal pourrait peut-être se trouver embarrassée de tenir parole. Heureusement pour les partis intéressés, nos Théosophes indous ne savent pas plus le français que nos Théosophes parisiens l'anglais. C'est à cette sainte ignorance de leurs langues réciproques — qui les a empêchés jusqu'ici, les uns de lire le *Bulletin*, les autres le *Theosophist* — que nous devons, sans doute, l'harmonie toute fraternelle et l'accord touchant qui depuis cinq ans ont régné jusqu'à ce jour entre la Société mère, établie aux Indes, et sa fille bien-aimée de Paris. C'était le vrai moyen de s'entendre, et ce qui suit le prouvera bien.

Je demande la permission de dire quelques mots au sujet de la conférence, et en même temps de corriger les très grandes erreurs que j'y trouve. Ces erreurs — faciles à démontrer en citant des milliers de passages à l'appui dans le *Theosophist* comme dans d'autres publications de notre société — sont fort naturelles dans les cas de Mme et M. Rosen, de M. Waroquier et autres, qui peut-être ne parlent pas l'anglais, et n'ont point lu le *Theosophist*, mais qui jugent l'*Occultisme* en se basant sur quelques pages traduites d'un *Fragment*. Elles deviennent plus sérieuses lorsqu'on les trouve acceptées et vigoureusement soulignées par M. T..., « membre de la Société Théosophique de Paris ». M. le Dr. Thurman a eu parfaitement raison de ne pas entreprendre la tâche ingrate de défendre et surtout d'expliquer un système « à un auditoire qui n'y a pas été préparé par des études préalables ». Nous remercions notre frère de sa discrétion.

Quant aux conférences qui ont eu lieu aux séances des 6 et 21 mars, elles étaient d'une espèce unique, il faut l'avouer. Une controverse, en effet, où rien n'est disputé mais tout admis d'avance, où personne ne défend, mais tout le monde accuse, où les deux côtés, amis et ennemis, théosophes et spirites, déchirent à belles dents un système dont ils ne connaissent pas le premier mot, cognant — j'en demande pardon — en vrais aveugles, et où, enfin l'unique (soi-disant) représentant du système attaqué l'attaque avec plus d'ardeur, et plus vigoureusement encore, que tout autre — est un débat fort original et d'un genre tout à fait nouveau (1).

(1) Le comité de la Société scientifique d'Etudes psychologiques avait cru être agréable à la Société Théosophique de Paris en lui ouvrant à la fois le *Bulletin* et des conférences pour exposer les idées théosophiques. Ce n'est pas la faute du comité — qui d'ailleurs possédait dans son sein plusieurs membres de la Société Théosophique — si les représentants des doctrines de l'Occultisme se sont abstenus de prendre

On n'a qu'à lire des phrases comme celles-ci, par exemple, que je cite du discours de M. T... pour s'apercevoir que ce « membre de la Société Théosophique de Paris » n'a pas la moindre idée de la Société-mère : « Cette doctrine du *néant* professée par le *Theosophist*... », « Les Théosophes prêchent le nihilisme... la doctrine que le Moi spirituel (!?) peut retomber... dans le monde de la matière cosmique première » (!!)... « les *auteurs* du *Theosophist* », etc., tout cela nous prouve sans laisser une ombre de doute, que notre estimé frère en Théosophie, tout « astronome, orientaliste, érudit et auteur de nombreuses découvertes » qu'il est, n'a pas encore découvert ni ce que c'était que la Société Théosophique en général, ni l'Occultisme qu'elle fait étudier à un petit groupe choisi de ses membres, en particulier.

Nous irons plus loin; et nous le déclarons ici, preuves en main, que M. T..., qui ne fait aucune différence entre la Société Théosophique, l'Occultisme et le journal *The Theosophist;* qui paraît ignorer que 90 sur 100 des membres de la Société s'occupent fort peu et nient l'existence de l'Occultisme tout aussi bien que du spiritisme; que le *Theosophist* n'est pas l'organe spécial des sciences occultes, pas plus qu'il n'est le journal de l'exotérisme Chrétien, Bouddhiste ou Hindou; et qu'il confond — peut-être parce qu'il n'en a jamais entendu parler — la doctrine des *Arhats,* les seuls représentants du plus vieil ésotérisme des anciens Aryas, avec la théosophie de Paracelse et d'Henri Kunrath du moyen âge — n'a agi ni en Théosophe, ni en homme de

part à la discussion. Tous les théosophes connus avaient été convoqués aux séances. Plusieurs y assistaient qui ont gardé le silence, bien que le président ait toujours offert la parole au contradicteur avant de la donner à l'orateur qui venait soutenir la même thèse que le préopinant.

La Rédaction.

science à notre égard; il condamne, en un mot, ce qu'il ne connaît pas du tout; et une lettre de lui que nous venons de recevoir en est une preuve éclatante. Réservant ce qui nous y est dit sur « Gôtomo », l'auteur de Nyaya, pour la fin, nous ne relèverons ici qu'une seule erreur ; « *le magnétisme* — nous dit-il — n'entre nullement dans la série des définitions de l'Occultisme ». — Peut-être bien de l'occultisme qu'il croit avoir trouvé dans le « Code Hiératique de Gôtomo ». Quant à l'Occultisme des Brahmans initiés, des Rishis et des Arhats, le magnétisme et le mesmerisme en font la pierre fondamentale. Les initiés de l'Orient ne croient pas au « miracle » et la « magie cérémoniale » des théosophes et philosophes hermétiques du moyen âge est répudiée par eux avec autant de véhémence que l'Occultisme *imaginaire* des théosophes orientaux l'est par M. T...

A part l'attitude extraordinaire de M. T..., membre de notre société, qu'il nous soit permis de protester contre les interprétations si fausses qu'on trouve dans les Réfutations de MM. les Spirites et de les contredire *seriatim*. Je commencerai par « la Note Explicative » donnée par le traducteur du premier fragment de la doctrine occultiste « Sur la constitution de l'homme ». Ce fragment a été parfaitement traduit, mais moins parfaitement compris; ce qui n'est pas du tout la faute du traducteur, mais celle de l'auteur. Qui est cet auteur, le sait-on seulement à Paris? Et d'abord, je réponds à la remarque de M. Rosen, qui croit déjà nous voir suivre l'exemple « d'usage en politique où l'on dément le lendemain ce qu'on avait avoué la veille ». Nous ne démentons rien, puisque nous (les occultistes) n'avons rien écrit, et c'est ce que j'ai eu l'honneur de dire depuis un ou deux mois au traducteur, ainsi qu'à l'honorable Président, M. Fauvety. Je regrette que M. D.A.C. ait choisi pour première traduction un Fragment écrit en réponse aux objections d'un Spiritualiste d'Australie (un membre de notre société, le rédacteur de l'*Har-*

binger of Light) par un autre membre, car ce dernier, quoique, en effet, comme le dit M. Michel Rosen — « un des membres les plus considérables du Théosophisme », n'était cependant, lorsqu'il l'écrivit, ni un adepte, ni même un simple élève de l'Occultisme. Donc il n'avait pas altéré « sciemment la vérité », mais simplement il ne la connaissait pas, puisque c'était pour la première fois qu'il en entendait parler. C'était bien un *fragment* dans toute l'acception du terme, c'est-à-dire *incomplet* et fort capable, par cela même, d'induire en erreur d'autres personnes, aussi peu fortes qu'il l'était lui-même dans les sciences occultes, à cette époque (en 1881) et lorsqu'il était à peine entré dans la Société. Cependant, et à part quelques erreurs provenant plutôt de ses explications incomplètes que réelles, la doctrine des occultistes concernant les esprits s'y trouve correctement esquissée; et je ne m'étonne pas le moins du monde de la voir repoussée par les Spirites. Certaines expressions incorrectes cependant, qu'on y trouve, ont été immédiatement réfutées et expliquées, tant dans d'autres *Fragments*, écrits par d'autres élèves, que dans le *Theosophist;* et notre frère, M. T. Subba Row, l'occultiste le plus érudit en ce moment aux Indes, un élève des Hiérophantes de l'Himalaya, l'a analysée, corrigée et expliquée dans un long et admirable article « *The Aryan Arhat Esoteric Tenets on the sevenfold Principles in Man* (1) ». M. T... l'a-t-il lu cet article? Qu'il s'empresse donc de le faire avant que de venir nous accuser de croire *au néant*. Nous en reparlerons plus loin; et, nous prouverons que ce distingué ingénieur civil, qui peut bien connaître sur le bout du doigt les monuments architecturaux de l'ancienne Egypte et de Baalbec, et pour qui les aqueducs du

(1) « Les doctrines ésotériques des Aryas-Arhats sur la constitution septénaire de l'homme » (*Theosophist*, janvier 1882, page 93).

Pérou archaïque ont gardé peu de secrets, se connaît bien moins — s'il s'y connaît du tout — dans le « Jivatma » sanskrit ou dans la généalogie du clan des Gautama. En effet, que peut-il savoir du « Jivatma », lui qui parle de « la prétendue traduction qui suit » les termes sanscrits et ne sait même pas que le *Jiv* ou la « vie » des Occultistes et le *Jiv* ou *Jivatma* (la *seule* vie ou l'âme vivante) des Védantins sont deux choses distinctes l'une de l'autre, et ignore que les Occultistes appellent ainsi le deuxième principe — la *Vie* — tandis que pour les Védantins, qui ne reconnaissant que la Vie Universelle comme la seule Réalité, et considérant toutes les autres Jivas (ou vies) comme illusoires, ne donnent ce nom qu'au septième principe — la monade divine de l'homme — dont ils soutiennent l'identité avec le *parabrahm*, en opposition aux Dwaités Vedantins qui regardent l'âme humaine comme distincte de l'âme universelle. Il faut être plus qu'un Max Müller ou un Burnouf pour se permettre d'infirmer ainsi d'un ton magistral et dogmatique les traductions faites des termes sanscrits par les meilleurs sanscritistes de Benarès — (un *Pandit* Bala Shastri, un Ram Misra Shastri, et enfin, un docteur Rajendralàla Mitra, le sanscritiste le plus célèbre aux Indes) — « des traductions prétendues » ! Enfin, lorsque M. T... nous apportera à l'appui de ses assertions concernant son « Code Hiératique de Gôtomo » la corroboration d'un savant indou comme l'est le Docteur R. L. Mitra, auteur de BUDDHA GAYA, le traducteur de Lalitavistvara, membre honoraire de la Société royale asiatique de la Grande-Bretagne et de l'Académie impériale des sciences de Vienne, membre correspondant de toutes les Sociétés orientales de l'Europe, connu de presque toutes les académies, ami et correspondant de Max Müller et d'autres orientalistes, et que ce Docteur, ce célèbre sanscritiste et le plus grand expert en hiérogrammes des Indes nous aura dit que l'auteur de l'ouvrage sur la

logique, le Gautama du « *Nyaya* » (1) — N'A JAMAIS ÉCRIT UN MOT — UN SEUL — sur l'Occultisme soit « divin » soit humain, alors nous reconnaîtrons le droit à M. T... de trancher, comme il fait, la question de l'Occultisme. Jusqu'alors, nous prenons sur nous le droit d'analyser et de juger à leur propre valeur toutes ces belles tirades qu'il nous fait sur son auteur apocryphe. Nous allons donc procéder *seriatim*.

⁂

Voici les erreurs à relever dans les conclusions de notre frère « D.A.C. » — le traducteur d'abord:

(Page 68, bulletin d'avril) 1° « *Les très bons*. Ceux-ci se préparent à passer avec leurs quatre éléments constitutifs à une réincarnation sur une planète d'un monde supérieur ». — Ici deux erreurs capitales dans quatre lignes; quatre principes ou éléments constitutifs ne peuvent jamais se trouver ensemble *dans l'état de gestation* qui précède le *Devachan* (le paradis des Occultistes bouddhistes). Ils se séparent à l'entrée en *gestation*. Les septième et sixième, c'est-à-dire *l'esprit* immortel et son véhicule l'âme immortelle ou spirituelle y entrant *seuls* (cas exceptionnel) ou, ce qui arrive presque toujours, l'âme emportant dans le cas des très bons (et même des indifférents et de fort mauvais quelquefois) l'essence, pour ainsi dire, du cinquième principe,

(1) Les *Nyâya Sutras*, qui consistent en cinq livres, est un ouvrage analytique — le terme *Nyâya* étant l'opposé de celui de Sankhya ou « synthèse » — qui fournit aux lecteurs un mode correct pour la discussion de questions philosophiques. Généralement, c'est une combinaison d'enthymèmes et de syllogismes — un système bien inférieur, en méthode, à Aristote. C'est un ouvrage dont le style est lourd et quelquefois fort obscur, ne traitant de métaphysique que dans un seul de ses livres — les dix traités de Vaiseshika Sutras de Kanada sur la constitution physique de notre terre y étant inclus et le *Kusumanjali* sur l'existence d'un Dieu supérieur ou de Dieu — et y réussissant fort mal.

qu'elle soutire au MOI *personnel* (l'âme matérielle). C'est cette dernière *seule,* dans le cas des *irrémédiablement mauvais* et lorsque l'âme spirituelle et impersonnelle n'a rien pu lui soutirer de son individualité (personnalité terrestre), car elle n'avait que du purement matériel et sensuel à lui offrir — qui se trouve *anéantie.* Ce n'est que l'individualité avec ses sentiments les plus spirituels qui peut *survivre* en s'attachant au principe immortel. La « Kama-rupa » le véhicule, et le *manas* — l'âme où gît l'intelligence personnelle *et animale,* restent, après avoir été dénudés ainsi de leur essence, seuls au *Kama-loka* — la sphère intermédiaire entre notre terre et le *Devachan* — (la Kama-loka étant les *aïdès* des Grecs, la région des ombres) pour s'y éteindre et en disparaître après quelque temps. Cette pauvre paire est bien « la loque » « du moi spirituel » et du MOI personnel, principes supérieurs qui, épurés de toute malpropreté terrestre, unis désormais dans l'éternité à la monade divine, s'en vont dans des régions où la vase du *moi* purement terrestre ne peut les suivre, pour y glaner leur récompense — les effets des causes produites — et d'où ils ne sortent que pour une nouvelle incarnation. Que si nous soutenons que la *coque* (*the shell*), la réflexion de la personne qui fut, survit dans le pays des ombres pour un certain temps proportionné à sa constitution pour disparaître ensuite, nous n'avançons là que ce qui est logique et philosophique: Mais est-ce le néant cela? Serions-nous *nihilistes* sans le savoir, parce que nous prêcherions que l'ombre humaine disparaît du mur lorsque la personne à qui elle appartenait quitte la chambre? Et même dans les cas les plus mauvais — lorsque n'ayant rien à donner au MOI *spirituel,* désassociée de son double principe divin et immortel, l'âme matérielle se trouve anéantie, sans rien laisser derrière de son individualité personnelle, est-ce le néant pour le MOI *spirituel*? Comment, ce sont des spirites réincarnationistes qui protestent?

Des *croyants*, qui prêchent que M. X... redevient, après sa mort, M. T...; et Mme A... Mme B..., etc., qui refusent de croire à la perte de tout souvenir pour l'âme spirituelle *d'une* de ses milliers de personnalités, anéantie parce qu'il n'y avait rien en elle d'assez spirituel pour survivre? Car comprenons-nous bien, une fois pour toutes. Ce n'est pas l'âme divine, l'individualité immortelle qui périt, mais seulement *l'âme* animale avec la conscience de sa personnalité trop grossière, trop terrestre pour s'assimiler la première. Des millions de personnes qui n'ont jamais entendu parler de réincarnation et même celles qui y croient vivent et meurent dans une ignorance absolue de ce qu'elles étaient même pendant leur incarnation précédente — et ne s'en trouvent pas plus mal pour cela. Ceux dont l'esprit est ouvert aux grandes vérités, ceux qui comprennent la justice *absolue*, rejetant toute doctrine basée sur le favoritisme ou la miséricorde personnelle comprendront bien ce que nous voulons dire. Pour l'âme immortelle ce n'est que justice. Pour elle cette existence perdue n'est qu'une page arrachée au grand livre de la vie et avant que ses pages ne soient numérotées, et l'AME n'en souffre pas plus qu'un saint en extase ne souffrirait parce qu'il aurait perdu toute souvenance d'un vilain jour parmi les 20.000 jours qu'il aura passés sur terre. Au contraire, en eût-il conservé le souvenir, c'eut été assez pour l'empêcher de se sentir jamais heureux. Une seule goutte de fiel suffit pour rendre amère l'eau contenue dans le plus grand vase. Et puis, la doctrine nous enseigne que ces cas d'anéantissement total d'une personnalité sont fort rares. (Voir *Fragment* VI. *Theosophist*, mars 1883, page 134.)

2° « La réincarnation *sur une planète d'un monde supérieur* » — Cette phrase contient deux erreurs (p. 68). La Monade va s'incarner sur la planète *supérieure à la nôtre*, dans *notre* chaîne des mondes, mais seulement lorsque ses incarnations sur *notre* globe sont

au complet — et non « sur une planète d'un monde supérieur » (1) et avant d'arriver à cette planète supérieure, la planète E — la nôtre étant D — qu'elle a déjà visitée trois fois et qu'elle doit encore visiter quatre fois avant d'arriver à la fin de son grand cycle — chaque monade doit s'incarner dans chacune des sept grandes races humaines comme dans leurs ramifications de races collatérales. C'est donc une erreur de dire:

« D'après les Théosophistes il n'y a à se réincarner sur terre que les enfants morts jeunes ou les idiots de naissance », car la phrase étant incomplète ne dit pas tout. La différence entre les âmes désignées ci-dessus et celles des personnes en général, consiste dans ce que les premières *s'incarnent de suite,* car n'étant responsables de leurs actions ni les uns ni les autres, ni enfants ni idiots ne peuvent recevoir ni récompense ni punition. Faillites de la nature — cette dernière recommence de nouveau: tandis que les réincarnations, en général, ont lieu après de fort longues périodes dans les sphères intermédiaires et invisibles. De manière que si un spirite théosophe venait dire à un occultiste théosophe qu'il était une réincarnation de Louis XV, ou Mme X... celle de Jeanne d'Arc, l'occultiste lui répondrait que, selon sa doctrine à lui, c'est impossible. Qu'il se pourrait bien qu'il fût une réincarnation de Sésostris ou de Sémiramis, mais que la période écoulée entre la mort de Louis XV et même de Jeanne d'Arc était trop courte, selon nos calculs qui sont mathématiquement corrects. Serions-nous bien *ostracisés,* si

(1) Selon notre doctrine, l'univers est rempli de chaînes septénaires de mondes, chaque chaîne étant composée de 7 globes, le nôtre étant le 4e de sa chaîne et se trouvant juste au milieu. C'est après avoir passé par toutes les races comme par toutes les *sous-races* et après être arrivés au *Pralaya* (dissolution) planétaire que nous irons sur une planète d'un monde supérieur. On a le temps d'attendre.

nous disions que les âmes des idiots et enfants fort jeunes (morts avant la période de conscience personnelle) sont les parfaits parallèles de celles qui sont anéanties? Les personnalités des enfants et des idiots peuvent-elles laisser plus de trace sur le souvenir de la monade à qui ils n'ont pu s'assimiler que celles des âmes par trop animales qui, autant, mais pas plus que les premières ont aussi failli à se l'assimiler? Dans les deux cas le résultat final est le même. Le sixième élément ou le MOI spirituel qui n'a pas eu le temps, ni les moyens de s'unir aux principes inférieurs, dans les cas de l'idiot et de l'enfant, a eu le temps, mais non les moyens, d'accomplir cette union dans le cas de la personne *totalement* dépravée. Or — ce n'est pas comme semble le dire, mais ne le dit pas, Fragment n° 1, expliqué sur l'heure dans le *Theosophist* — que le « MOI spirituel *est dissipé et cesse d'exister* » — car ce serait une absurdité de dire que ce qui est immortel dans son essence puisse être *dissipé* ou cesser d'être — mais que le MOI spirituel se *désassocie* d'avec les éléments inférieurs et — suivant sa monade divine — le septième élément disparaît pour l'homme trop vicieux et cesse d'exister *pour lui*, pour l'homme personnel et physique comme pour l'homme astral. Quant à ce dernier, soit qu'il ait appartenu à un idiot ou à un Newton, une fois dépravé, s'il n'a pas pu saisir ou a perdu le fil d'Ariane qui devait le conduire hors du labyrinthe de matière dans les régions de la lumière éternelle — *Il doit* disparaître.

Ainsi, qu'il disparaisse dans une réincarnation immédiate, ou qu'il soit *anéanti*, cet homme astral *personnel* (ou le quatrième et cinquième principe), sort du nombre des existences individuelles qui pour la monade sont comme les jours passés pour un individu — une série de souvenirs, les uns frais et éternels dans notre mémoire, les autres oubliés et morts pour ne jamais revivre. Dire des Occultistes, comme le fait M. Rosen,

que s'occupant « égoïstement » de leur propre salut, ils condamnent « à la destruction la majortié des hommes » comme les Chrétiens « qui les vouent aux flammes de l'enfer » — est injuste, et faux, puisque, avec les Occultistes, l'oubli du *soi* même est la plus grande vertu. Ce sont les Spirites plutôt qui voueraient la monade divine à un tourment terrible, aux souvenirs perpétuels d'une ou de plusieurs existences honteuses, criminelles, pleines d'expériences terrestres et grossières, avec pas le moindre rayon spirituel pour les illuminer. Et, ne serait-ce pas plutôt une horrible punition de l'affubler de toutes les personnalités qu'elle a eues à subir pendant son long parcours terrestre, au lieu de lui laisser seulement les acquisitions dont elle s'est enrichie durant ses existences antérieures et qui ont fait d'elle un être complet, une unité glorieuse et spirituelle!

3° « Il n'est pas logique de dire que tous les êtres qui se manifestent sont essentiellement mauvais. » Aussi nous ne l'avions jamais dit. Nous ne disons pas que ce sont des *diables,* mais de malheureux vampires inconscients pour la plupart du temps — des *coques,* selon la juste expression de M. de Waroquier. Voici pourquoi nous ne consentons pas à dégrader le terme sublime d'Esprit en l'appliquant aux Elémentaires dont *l'esprit* est au *Devachan,* et d'où *il ne descend jamais,* quoique *l'esprit du médium peut y monter;* et c'est ainsi que nous n'avons rien à dire contre les communications *subjectives* avec les esprits, tandis que nous croirions faire de la nécromancie en encourageant les *larves* à jouer ce rôle dans des apparitions matérielles et physiques (Voyez le même fragment page 133). La « non-incarnation sur cette terre » faussement attribuée aux Théosophistes étant prouvée une erreur, je passe aux autres objections.

A Mme Sophie Rosen nous n'avons pas beaucoup à dire, ayant répondu à ses réfutations en expliquant les

erreurs de déductions du traducteur, déductions fort logiques et correctes, mais tirées de prémisses mal comprises. Mais, nous demanderions à M. de Waroquier, d'où cette idée étrange que notre Fragment n° 1 « n'est rien de moins qu'une inoculation qu'on offre » aux Spirites?

Lui, comme tous les Spirites « déjà dotés d'une doctrine fondée sur l'affirmation et le contrôle des faits », a raison sans doute de se refuser à l'enseignement de la doctrine des Occultistes, s'il tient à sa croyance. Mais, c'est une nouvelle erreur que de dire que cette doctrine est imposée à qui que ce soit. Car il faut que nos adversaires l'apprennent enfin, c'est contre nos règlements et lois de faire des Sciences Occultes un objet de propagande. D'ailleurs nous y avons des doctrines qui n'ont pas été même mentionnées encore dans les *Fragments* et qui sont aussi diamétralement opposées aux doctrines spirites qu'elles le sont à celles des Chrétiens et même des Indous orthodoxes. Or, notre Société étant pleine de spirites français et russes, de spiritualistes anglais et américains, et d'Indous des bords du Gange, tout en nous refusant à accepter leurs croyances respectives, nous les Occultistes de l'Ecole orientale, nous sommes forcés par nos statuts mêmes de LES RESPECTER TOUTES; de ne jamais les discuter en présence des membres qui pourraient y appartenir; comme de ne jamais critiquer dans nos journaux la religion de personne, même celle des individus qui n'ont rien à faire avec notre Société — *à moins d'y être amenés par une attaque directe de nos croyances* — comme dans le présent cas, ou par quelque acte d'intolérance absurde. Ne donnant à personne le droit de nous attaquer impunément, nous n'attaquons jamais personne, et il serait difficile de trouver dans notre journal un mot contre le Spiritisme, quoique nous soyons loin d'en accepter les doctrines. Quant à nous accuser de vouloir inoculer notre doctrine, à nous

parce que l'un de nos *Fragments* a été traduit — c'est comme si nous allions accuser notre ami M. Leymarie de conspirer contre l'Occultisme parce que l'un de ses articles concernant sa croyance se trouverait traduit de la *Revue Spirite* par un de nos occultistes! Le Spiritisme est aussi contraire à nos doctrines que l'est l'Occultisme à celles de feu Allan Kardec. Ce n'est cependant pas une raison pour que nous ouvrions des conférences pour ridiculiser ces dernières et prononcer des *speeches* fulminants contre la Société psychologique, les Spirites occidentaux et leurs ancêtres, et préconiser la Théosophie Orientale et l'Occultisme comme les seules croyances dignes de vivre. Que ceux qui n'y croient pas laissent nos croyances et gardent les leurs. Nous, qui ne critiquons jamais leurs doctrines, pourquoi critiqueraient-ils les nôtres, puisqu'elles ne leur ont jamais été offertes. Répondant à Mme S. Rosen nous disons: « Vous vous trompez, chère Madame ». La Théosophie (Occultisme serait plus correct), en divisant l'essence de l'être humain en entités nommées: *Intelligence animale, intelligence supérieure, Esprit,* etc., ne proclame pas et même n'implique pas « la désagrégation et par suite la destruction du *Moi conscient, individuel* ». Au contraire, l'Occultisme le protège plutôt de toute profanation, de l'attentat sacrilège de lui faire porter le lourd fardeau des billevesées, mensonges et fourberies des farfadets et larves qui se sont vu orner de ce nom divin qui ne leur appartient ni ne leur sied, dans beaucoup de cas. Les Spirites voudraient-ils nous faire accroire que tous leurs « Esprits » sont des Anges de Lumière? qu'ils se sont toujours montrés vrais et justes, qu'ils n'ont jamais ni menti ni trompé personne? Eh bien! nous Occultistes nous disons que c'est un blasphème horrible à nos yeux que de donner à ces êtres transitoires le nom sacré d'« Esprit » et d'*Ame!* Où est le mal de donner à chaque chose le nom qui lui convient le mieux? Où sont le chaos et la destruction

du « *moi* conscient » dans cette division si nécessaire? Douterait-on que l'intelligence et l'âme sont deux choses différentes; que la première puisse être détruite d'un seul coup de marteau, sur la tête, sans que l'âme s'en ressente le moins du monde? L'agrégation de ce que les spirites appellent la mémoire, l'intelligence, etc., ne sont que les attributs transitoires du cinquième principe qui n'est que temporaire lui-même. Pour rendre éternel le *moi conscient*, pour assurer en un mot son immortalité, il faut de toute nécessité qu'il soit transféré (non dans son entier terrestre, mais dans l'essence de sa spiritualité) aux Principes 6 et 7, à la monade, enfin. Nous en appelons à la philosophie du monde entier pour nous dire s'il est possible d'accepter, en restant dans les bornes de la logique sévère, l'immortalité absolue de l'âme divine, tout en persistant à croire que les cinq principes, qui la revêtent pendant ses existences terrestres, s'en vont avec elle attachés à l'essence divine comme des crustacés aux flancs d'une barque! Que sont ces principes ou « Entités »?

Principe 1: le corps physique qui pourrit et disparaît. — Principe 2 : LA VIE ou plutôt le rayon vital qui nous anime et qui nous est prêté du réservoir inépuisable de la Vie Universelle. — Principe 3 : le corps astral, le *double* ou *doeppelganger*, l'ombre ou l'émanation du corps physique qui disparaît avec le corps lorsque celui-ci cesse d'exister. Chaque être vivant en a un, même les animaux; et on l'appelle illusoire car il n'a aucune consistance et ne peut durer. « Illusoire!...» s'écrie M. Rosen — « C'est donc qu'il n'existe pas. Comment, dans ce cas, peut-il disparaître à la mort? » — L'ombre existe-t-elle tant qu'elle y est— et ne disparaît-elle pas avec la cause qui la produit? — Principe 4 : la volonté, qui dirige les principes n°s 1 et 2. — Principe 5 : l'intelligence *humaine* ou animale ou l'instinct de la brute. — Principe 6 : l'âme spirituelle ou divine. — Et Principe 7 : l'ESPRIT. Ce dernier est ce

que les Chrétiens appellent *Logos* — et nous — notre Dieu personnel. Nous n'en connaissons pas d'autre; car *l'absolu* et le *Un* — c'est le Tout — *Parabrahm* un principe impersonnel en dehors de toute spéculation humaine.

A M. de Waroquier, qui vous demande de qui nous l'avons reçue notre vérité, et remarque « Comme il n'y a pour toute la terre qu'une seule et même nature d'êtres communiquant (et comment le sait-il?) ce ne peut être que par les restes périspiritaux des humains décédés, par leurs coques enfin, etc. » Nous répondrons aussi : vous vous trompez, vous qui ne lisez point le *Theosophist* et ne savez point toute la vérité sur nous. Nous les avons eues nos doctrines de ceux qui n'ont nul besoin de se servir, pour explorer et apprendre les mystères de l'Univers, soit des esprits désincarnés, soit de leurs « coques », et c'est là un énorme avantage. Tandis que les Spirites qui, commes les aveugles, ont à se servir des yeux d'un autre pour reconnaître les objets trop éloignés pour être touchés, ne peuvent savoir que *ce que ces « esprits » veulent bien leur dire.* Les plus heureux d'entre eux, ayant à se fier aux somnambules *qui ne peuvent guider à volonté leurs âmes temporairement libérées,* ne peuvent se faire toujours des impressions correctes, car leur âme (le cinquième principe), *est guidée elle-même par le magnétiseur dont les idées préconçues et souvent arrêtées dominent le sujet et le font parler* dans le sens qui les guide plus ou moins eux-mêmes — les adeptes n'ont pas à souffrir de ces limitations inévitables. Ce n'est pas une évidence de seconde main, une évidence *post-mortem* pour eux, mais bien l'évidence de leurs propres sens épurés et préparés pendant de longues années pour la recevoir correctement et sans qu'aucune influence étrangère puisse les faire dévier du droit chemin. Pour des milliers d'années, un initié après l'autre, un grand hiérophante, suivi d'autres hiérophantes, avait exploré et

réexploré l'Univers invisible, les mondes des régions interplanétaires, pendant ces longues périodes où son âme consciente unie à l'âme spirituelle et au TOUT quittait son corps, libre et presque omnipotente. Ce ne sont pas les initiés appartenant à la « Grande Fraternité de l'Himalaya » seuls qui nous donnent ces doctrines; ce ne sont pas les Arhats Bouddhistes seulement qui les enseignent, mais elles se trouvent dans les écrits secrets de *Shankaracharia* comme de Gautama Buddha, de Zoroastre comme dans ceux des Rishis.

Les mystères de la vie comme de la mort, des mondes visibles et invisibles ont été approfondis et notés par les adeptes initiés de toutes les époques comme de toutes les nations. Ils les ont étudiés pendant les moments solennels de l'union de leur monade divine avec l'Esprit universel et en ont noté les expériences. Et, c'est ainsi qu'à force de comparer et de contrôler *les notes* des uns par celles des autres, et n'y trouvant pas les contradictions qui se remarquent si souvent, dans les dictées ou *communications* des *médiums,* mais ayant pu constater, au contraire, que les visions des adeptes qui avaient vécu il y a dix mille ans se trouvaient toujours vérifiées et corroborées par celles des adeptes modernes, à qui les écrits des premiers ne deviennent jamais connus que par la suite — que la vérité a été établie. Une science définie, basée sur l'observation et l'expérience personnelles, corroborée par des démonstrations de tous les jours, contenant des preuves irréfutables — pour ceux qui l'étudient, a été ainsi fondée; j'ose croire qu'elle vaut celle qui est basée sur le dire d'un ou même de plusieurs somnambules.

Aussi ne pouvons-nous nous empêcher de sourire en voyant M. Rosen nous enseigner ce truisme « que le corps physique n'est pas entièrement composé de matière solide » et qu'il « contient en majeure partie des gaz et des liquides. Messieurs les Orientaux, qui veulent nous faire la leçon, devraient consulter les physiolo-

gistes », nous dit-il. J'ai bien peur que les physiologistes européens n'aient bientôt besoin de consulter MM. les Orientaux — de l'an 8.000 avant l'ère vulgaire. Celui qui a écrit dans le *Fragment* la phrase citée savait tout aussi bien que n'importe quel physiologiste que le corps humain contenait des gaz et des liquides autant et plus que de matière solide. Mais les Occultistes ne connaissent qu'un *Seul* Elément qu'ils divisent en sept parties où entrent les cinq éléments exotériques et les deux ésotériques des anciens. Cet élément, ils l'appellent indifféremment soit matière soit Esprit, soutenant que comme la matière est infinie et Indestructible et que l'Esprit l'est aussi et qu'il ne peut exister dans l'Univers infini deux éléments *omniprésents* Eternels, pas plus que deux Indestructibles et Infinis, donc — Matière et Esprit ne font qu'un. « Tout est Esprit et tout est Matière » disent-ils; *Purusha Prakriti* sont inséparables et ne pourraient exister l'un sans l'autre. Or donc, ce ne sont pas MM. les Orientaux qui ont oublié de consulter les physiologistes, mais bien M. Rosen qui a oublié de consulter les Occultistes sur leur manière de s'exprimer; ou bien, pour ne pas déplaire à MM. les savants modernes, nous dirons que le liquide, le gazeux et le solide sont les trois qualités ou conditions de la matière, ce qui revient à la même chose. A ces trois, ajoutez la matière radiante de M. Crookes et on en aura quatre — les trois autres conditions de la matière se trouvant dans la possession des Occultistes en attendant qu'elles se laissent découvrir par MM. les Académiciens. La matière, donc, n'est qu'une condition de l'Esprit et *vice-versa.*

⁂

Et maintenant, au discours de M. T... « membre de la Société Théosophique de Paris ».

De tous les conférenciers des fameuses séances des 6 et 21 mars, c'est lui qui a tapé le plus dru sur ses

frères de la Théosophie Orientale. Fort, derrière son Code Hiératique de Gôtomô ou « *Institutes divines* », de la science divine qui lui aura révélé tous les secrets de la Théosophie passée, moderne et future, M. T... parle de la Théosophie de notre Société — qu'il confond à tout moment avec *l'Occultisme* — comme étant « en résumé, une doctrine sans preuves, sans autorité et sans prestige d'origine », et pour la rendre encore plus odieuse aux yeux des Spirites, il *affirme* ceci : 1° « Les Théosophes proclament la croyance dans *l'immortalité* du *Moi conscient* — foncièrement fausse » ;

2° « Ils disent « que le *moi spirituel*... disparaît sans emporter une seule parcelle de la conscience individuelle, et va retomber dans le monde de la matière cosmique première » ;

3° « Les Théosophes invoquent à tort l'autorité des documents sanscrits de l'antiquité hindoue à laquelle par son origine, cette doctrine est très loin de remonter » ;

4° « La doctrine des Théosophes (*Occultistes*, s.v.p.), qu'on s'obstine à appeler *Science divine* et qui n'est que la doctrine d'un Occultisme particulier, avec des idées étranges... qui ne reposent sur aucune base sérieuse, une tournure de style qui affecte d'être magistral... enfin une grande profession d'affirmations, *rien que des affirmations partout et toujours des affirmations...*, une doctrine qui a le néant comme but ne peut avoir que le vide pour base » ;

5° « Les affirmations des Théosophes n'étant pas corroborées par des arguments sérieux, par des démonstrations, par des preuves... ainsi qu'on a coutume de procéder en matière scientifique... *tant pis pour une doctrine qui prend à tâche de faire passer des chimères pour des réalités* ».

Nous prions de noter les phrases que nous venons de souligner. Cela est fort important et les *affirmations*

de M. T... 1re et 2e étant déjà prouvées *fausses* et ne reposant sur aucune base sont considérées par nous comme des... Le Fragment n° 1 — qui nous incrimine soi-disant, a paru dans le *Theosophist* en octobre 1881. Deux mois après (*Theosophist* janvier 1882) les expressions incomplètes et vagues étaient expliquées par Subba Row, Brahman de 1re classe et occultiste distingué. Plusieurs autres occultistes envoyèrent des réfutations en expliquant les phrases du *Fragment* comme nous venons de le faire plus haut. Dans le *Theosophist* d'août, de la même année, page 289, dans un article « Isis unveiled » et « *The Theosophist* ou réincarnation » par le rédacteur du journal — votre humble servante — dans la classification des groupes des principes humains, il est dit:

Groupe I	Composent
7. *Atma* — « Esprit pur ». 6. *Boddhi* — « L'âme spirituelle ou Intelligence (divine) ».	La monade spirituelle ou « Individualité » et son véhicule: ETERNELLES ET INDESTRUCTIBLES TOUTES LES DEUX.

Et voilà pour le NÉANT!

Or, les spirites en général qui, ne lisant pas l'anglais, se sont fiés à M. T... qui le lit, pour se faire une idée juste de nos doctrines théosophiques, sont priés de juger de la fidélité avec laquelle il les a expliquées. Aussi ce n'est pas des autres spirites que nous avons à nous plaindre mais de M. T... « membre de la Société Théosophique ». A-t-il ou n'a-t-il pas lu le *Theosophist?*

(1) Voir *Theosophist* n° de mars 1882, page 151, 1re colonne, note d'un *chela* disciple des initiés, « D. M. », qui dit : « Il ne peut y avoir d'anéantissement pour le « Moi spirituel » qui est INDIVIDUALITÉ — quoique cela arrive *quelquefois* pour la PERSONNALITÉ. » (C'est-à-dire pour le 5e principe.)

— Voici la principale question. S'il l'a lu, il devait savoir que nos doctrines étaient perverties par lui — ce qui ne parlerait pas en sa faveur; s'il ne l'a pas lu, si enfin, il n'était pas sûr de ses faits, même après l'avoir lu, la solution est encore moins à son avantage. Répétant ses propres paroles, nous disons : ces affirmations auraient dû être corroborées par... des démonstrations, par des preuves... « Qui trompe-t-on ici? » demande-t-il à son auditoire. « Mais personne, Monsieur — du moins, pas du côté des Théosophes Orientaux. Du côté spirite, c'est vous seul, qui vous êtes trompé, et, partant — sans le vouloir — avez trompé les autres », répondons-nous.

Mais, ce n'est pas seulement de *prêcher le néant*, mais d'enseigner une pseudo-théosophie, assemblage de choses disparates... du spiritualisme, du mysticisme, de la science, du nihilisme, de l'astrologie, de la magie, de la divination, etc., que nous sommes accusés. Notre Théosophie à *nous*, avec « sa conception malsaine et malpropre de ses *Elémentaires* et de ses *Elémentals* » est une doctrine hybride issue des Chaldéens qui, en traversant les ténèbres du moyen âge, revint au pays où elle est née... et où, *de nous, elle fait des dupes.*

Comment M. T... sait-il tout cela? Ah! nous y voilà, à ses GRANDES PREUVES! Preuves si irréfutables, que c'est sur le terrain de *l'histoire* que les spirites sont invités de le suivre, et que c'est de l'origine *historique* de sa théosophie à lui, de sa science divine qu'il va les régaler. Ecoutons avec confiance et recueillement notre érudit *frère théosophe.*

Voici ce qu'il dit. Attention, messieurs et dames! « Vers la fin de TRETA YOUGO (yug, donc, s.v.p.) le troisième (!!) âge *d'après la chronologie hindoue* (?) vécut dans l'Inde... Gôtomô. Comme *le constatent les livres sacrés de l'Inde* (?), Gôtomô descend d'une lignée de sages qui remonte jusqu'aux temps védiques *et compte, parmi ses descendants directs* le célèbre Gôtomô Sakia-

mouni, le Bouddha, qu'on a souvent tort de confondre avec lui. Des ouvrages qu'a laissés à la postérité ce personnage du TRETA YOUGO, les deux plus remarquables sont les NYAYAS, qui est un traité de logique, le code Hiératique... science divine qui *représente la synthèse du savoir humain,* recueil de toutes les vérités amassées pendant une longue série de siècles par les *sages contemplatifs* (Moharshy)... »

Assez. Il suffirait de ces quelques lignes pour prouver à un simple écolier du sanscrit que M. T... ne se connaît ni en Yugs (écrit par lui « Yougo ») ni ne comprend la signification des termes sanscrits. J'en appelle à toute l'armée des grands sanscritistes européens et aux meilleurs *pandits* Brahmans modernes aux Indes.

Assez modestement, il s'abstient de « fournir le nombre exact des siècles qui nous séparent du Treta yougo », mais il n'hésite pas à affronter « le sourire des savants officiellement érudits » (et le rire des *Brahmans* — astronomes et savant, donc!) et fait remonter courageusement « l'âge appelé Treta yougo... à 28.000 avant notre ère vulgaire ». Ainsi, nous dit-il, nous voilà FIXÉS sur l'origine de la *véritable Théosophie* », la vraie, la Théosophie de vie, de consolation, de bonheur, la *Théosophie scientifique de Gôtomô,* hors de laquelle il n'y a que *pseudo-théosophie...*

Et, tout en allant contre la science officielle, et les calculs d'après le zodiaque (calculs mathématiquement précis s'il en fut jamais) des Brahmanes passés, présents et à venir, contre celui de Manou et de *Gautama Rishi* lui-même, selon lui *l'auteur du* NYAYA, M. T... n'hésite pas à se déclarer prêt à prouver « *par le moyen des procédés employés en pareils cas par la science* » que tout ce qu'il nous dit là est — de l'*histoire!*

Eh bien! nous nous déclarons prêts aussi à renverser d'un coup de main ce bel édifice, ce château de cartes, et nous soutenons que son Code Hiératique est un manuscrit apocryphe. M. T... nous affirme que l'âge

du *Treta yug* remonte à 28.000 ans? Nous lui répondrons que d'après tous les calculs de période Védique et des livres sacrés des Brahmanes — sans en exclure un seul, l'âge du *Treta yug*, c'est-à-dire la période écoulée entre notre ère vulgaire et le *Treta yug* (le deuxième âge s'il vous plaît « d'après la chronologie hindoue », et non le troisième) est juste de 867.000 ans; ce qui ne ferait qu'une bagatelle de 839.000 années de plus que ses 28.000 ans, une petite erreur de *lapsi linguæ* ou de *lapsi calami* (nous ne savons laquelle) de M. T..., mais un peu trop souvent répétée cependant pour être une erreur si simple. Ceci, nous allons l'appuyer tout à l'heure par des chiffres. En vérité, *Gautama Buddha*, ce « direct descendant de Gôtomô du Treto yugo », devait avoir, à ce compte, un arbre généalogique d'ici à la lune. Seulement le premier n'a jamais été le descendant direct ou indirect ni du Rishi « Gôtomô » ni de Gautama, l'auteur bien connu du *Nyaya*. Cela nous est bien prouvé à nous les Brahmins de l'école de cette philosophie et à tous ceux qui savent quelque chose de l'histoire des *Rishis* et du Bouddhisme, d'abord parce que Gautama Rishi était un Brahmin, contemporain de Rama, tandis que Bouddha (Gautama le Sakyamouni) était un *Kshatrya* (caste des guerriers), et le Gautama des Nyaya est bien plus moderne que ce dernier; et ensuite parce que Gautama-Rishi était un *Souryavansa*, de « la Race Solaire » et Gautama Buddha un *Chanda* ou *Indu Vansa* ou de la « Race Lunaire » (1).

Afin de prouver ce que nous avançons des *Yugs*, nous donnons ici les deux calculs, celui qui est adopté par

(1) Les *Vansavali* ou généalogies des Races — *Soorya* et *Chandra*, deux races distinctes qui séparent les anciens Hindous — les *Brahmins* et *Kshatryas* généralement sont tracées — la première depuis Ikshwka jusqu'à Rama, et la seconde depuis le premier Bouddha jusqu'à Krishna (voir le *Vansavali* des princes Rajput, la maison Oodeypoor). Krishna était de Race Lunaire.

les Brahmanes du Nord et qui est exotérique et celui des Brahmanes du Sud qui a été jusqu'ici un calcul ésotérique, et dont la clef est aux mains des initiés. Il n'y en a pas d'autre. Tous les deux sont corrects, car le total s'y retrouve également. On peut trouver le premier dans l'*Isis unveiled,* volume I, page 32.

Les âges sont divisés de la manière suivante :

Age 1er	Krita ou Satia Yug, durée..	1.728.000 années.
— 2e	Treta Yug, durée.....	1.296.000 —
— 3e	Dvâpara Yug, durée.....	864.000 —
— 4e	Kali Yug, a commencé 3.000 ans avant l'ère chrétienne et durera	432.000 —
	Total	4.320.000 années.

(Voir : « Essai astronomique » basé sur ce calcul dans les *Asiatic Researches,* et son exactitude prouvée par comparaison avec les zodiaques.)

L'autre — ésotérique — selon la division des Brahmanes du Sud :

		Années
Age 1er	Krita ou Satya yuga...	4×432.000=1.728.000
— 2e	Treta yuga	3×432.000=1.296.000
— 3e	Dwapara yuga	2×432.000= 864.000
— 4e	Kali yuga	1×432.000= 432.000
	Total	4.320.000

Dans ces nombres l'on observera que celui qui sert de base au calcul est le nombre 432.000, qui doit être multiplié par 1, 2, 3 et 4 respectivement pour obtenir la durée de chacune des ères Kali. Dwapara, Treta et Krita ou Satya yuga, et d'où l'on verra que Dwapara dénote que sa période est d'une durée double de celle de Kali yug, et que celle de Treta est trois fois celle

de Kali yug. Or le présent Kali yug (l'âge où nous sommes) ayant commencé le 18 février, 3.102 années avant l'ère chrétienne, à minuit, sur le méridien à Hjjayini, à la mort de Krishna, les chiffres qui sont de vilains témoins contre les *affirmations*, nous prouvent que M. T... parle des *Yugs* comme un aveugle des couleurs. Si son « Gôtomô » a vécu durant le *Treta yug*, même en l'an 1.296.000 de cet âge, c'est qu'alors son Code Hiératique aurait juste 868.985 années d'existence, car tel est le chiffre que l'on obtient en ajoutant à ses 864.000 années les 3.102 avant notre ère et les 1.883 de notre présente ère. Et cependant M. T... se dit prêt à prouver ses 28.000 années par des procédés scientifiques! Certes, il est fort respectable l'âge de sa théosophie, « la vraie... la Théosophie *scientifique* » (1).

Kritayug est un autre nom (ou dénomination) du *Satya-Yug*. Il est généralement démontré dans les livres des Brahmanes que le taureau mythologique, par lequel on représente *Dharma* ou religion ésotérique, reste ferme sur ses *quatre* pieds dans Satya Yug, sur *trois* seulement dans Treta Yug, sur *deux* dans Dwapara Yug et sur *un* pied seul dans Kali Yug (ainsi chancelant et presque sur le point de tomber).

SATYA OU KRITA YUG EST DONC LE PARFAIT CARRÉ. — M. T... pourrait-il nous en expliquer la signification? En attendant, nous soutiendrons toujours que ses 28.000 années (depuis que son « Gôtomô » a vécu) ne sont qu'une fiction.

Le nom de Gôtomô Rishi, l'occultiste des temps Védiques, se trouve mentionné dans les *Upanishads*. Quant au Gautama des *Nyayas*, qui est celui de M. T..., il a vécu bien plus tard que Kapila (des Sankhya), qui a été lui-même contemporain et un peu postérieur à Gautama

(1) Voyez les « Lois de Manou » (I, 64, 73) et le dernier livre de Monier Williams : « Indian Wisdom », pages 188-9 et 229; Sir W. Jones, Colibrooke, etc.

Buddha, puisque le système de notre Grand Maître Sakiamouni est critiqué par Kapila, dont les doctrines sont ridiculisées par l'auteur des *Nyayas*.

Ergo, l'erreur de M. T... nous étant prouvée, et sa connaissance imparfaite du sanscrit aussi, lui qui nous critique si bien (car, trompé probablement par le son phonétique du *Treta* qu'il aura pris pour « trois » et de *Dwapa,* qui a une certaine ressemblance avec « deux »), il aura cru que son « TRETO YOUGO » représentait « le troisième âge », et, d'après la Chronologie Hindoue, par-dessus le marché. Et cette ignorance relative étant établie sur ce point, comment croire au reste? Qu'il nous donne vite ses *preuves* « selon les procédés employés par la science »! Si son « code Hiératique » est quelque vieux manuscrit apocryphe de cent ou deux cents ans, lorsqu'on n'avait pas même l'idée en Europe des calculs chronologiques des Brahmanes, alors cela ne nous étonnerait pas du tout d'apprendre que c'est dans ce manuscrit merveilleux que M. T... a puisé ses données historiques, chronologiques et théosophiques. En effet, nous voilà bien « fixés sur l'origine de la véritable *Théosophie* »! Quant au « *rire homérique* », auquel il avait raison de s'attendre de la part des Orientalistes européens, il a été bien plus inextinguible et sincère parmi nos Brahmanes *Shastras* (1) à qui nous soumîmes en le traduisant, le discours de notre « membre de la Société Théosophique » parisienne.

D'ailleurs l'histoire des Rishis qui ont laissé des écrits philosophiques et religieux — nous parlons des « six grandes Ecoles Philosophiques » des Brahmanes — est trop connue pour que l'on puisse construire de ses lacunes un roman quelconque. Jaimini, l'auteur de *Mimansa;* Badayarana, des *Vedanta;* Gautama, du *Nyaya;*

(1) *Shastri* est celui qui doit étudier toute sa vie les *Shastras,* les livres sacrés des Brahmanes, une littérature immense.

Kanada, du *Vaiseshika,* qui est le complément du *Nyaya;* Kapila, du *Sankhya,* et Patanjali, du *Yoga,* sont peut-être les personnages les plus connus et les plus *historiquement* connus. On sait bien ce qu'ils ont laissé à la postérité et ce qu'ils n'ont jamais pu écrire. Ainsi, attribuer à Gautama, dont les écrits consistent en un seul ouvrage *sur la logique,* un ouvrage d'où toute allusion sur les matières occultes et théosophiques est éliminée, attribuer à ce logicien serré, disons-nous, un « Code Hiératique », c'est vraiment calculer par trop sur l'ignorance des spirites en tout ce qui concerne la littérature sanscrite. Le choix est malheureux en vérité. Nous eût-on présenté Patanjali ou Sankaracharya, un des anciens mystiques enfin, comme auteur de ce livre inconnu, nous aurions pu nous donner la peine de vérifier l'assertion. Mais c'est comme si on cherchait à nous faire accroire que le baron d'Holbach, l'auteur du *Système de la Nature* et le plus grand athée de son temps, nous avait légué un *Dogme et Rituel de la Haute Magie* sous le pseudonyme d'Eliphas Levi. Allons donc, M. T..., nous sommes aux Indes nous, et nous avons parmi nos membres les plus fameux sanscritistes comme les plus grands érudits du monde en littérature indienne.

Nous ne nous arrêterons pas à des bagatelles comme par exemple la traduction libre qu'on nous offre du double terme *Maharishi* que M. T... traduit par « sages contemplatifs » et écrit *Moharshy* — ce qui ne serait même pas phonétiquement correct. *Maha* veut dire « grand » dans le sens moral et *Rishi* littéralement traduit veut dire « barde » chanteur et aussi le *marcheur* et le *guide,* celui qui mène les autres; le mot *Risi* étant un dérivé de *Ris* (qui marche en avant), vu que ces derniers étaient toujours à la tête de leurs clans. Le Gautama Védique était un occultiste, c'est-à-dire un Brahmane comme tous les Rishis certainement; mais tandis que tant d'autres ont laissé de grands poèmes,

des philosophies et des livres traitant de Brahma et de Joy Vidya (science secrète), celui-ci n'a laissé qu'un *code,* pas du tout *hiératique* mais *civil,* ce qui est moins poétique peut-être mais plus vrai. Yajnavalkya (I, 3-5) le mentionne comme le dix-huitième en mérite des vingt codes énumérés par lui, dont le premier est celui de Manu et le dernier de Vasishta. L'auteur du code Parasasa (dans la préface sanscrite de Stenzler qui cite Yajnavalkya) dit : « Les lois des différents yugs diffèrent entre elles. » Les livres des lois de Manou appartiennent au Krita Yug, ceux de Gautama au Treta, ceux de Sankya et Likhita au Dwâpara et ceux de Parasasa au Kali-yug. Le code du *Dharma-sastra* de Gautama est connu, et n'est avec quelques variations que la répétition des autres codes dont il y a eu quarante-sept écrits, tous par des différents auteurs, mais dont il ne reste plus que vingt. Enfin ceux qui ont laissé des écrits sur le *Vidya,* connaissance ou *Science secrète* de l'âme universelle, sont aussi connus, et le nom de Gautama ne s'y trouve pas. Sitôt que les affirmations de M. T... sur son code hiératique nous furent parvenues aux Indes, et que nous eûmes vainement interrogé les Brahmanes les plus érudits, les Yogis-Shastris les plus célèbres, ceux qui connaissent par cœur toute la littérature des initiés des temps védiques jusqu'à nos jours; et que de chacun et de tous nous arrivaient soit verbalement soit dans des lettres des négations qui peuvent toutes se résumer dans ces mots : « Non, le Gautama Rishi n'a rien écrit que son Dharma-Sastra, code civil et criminel; et le Gautama Rishi n'est pas le Gautama des Nyaya. Car les systèmes s'y contredisent; le premier place l'efficacité de toute chose dans cette vie et l'autre dans les Vedas, tandis que les Nyaya ne reconnaissent que l'omnipotence d'ADRISHTA (le principe invisible) « Paramatman » ou âme suprême et du « Jivatmann » (le 7e principe) *l'atome éternel;* et ne fait mention des Vedas que pour ne pas être appelé athée (*nastikah*). »

En désespoir de cause pour M. T..., nous nous adressâmes au grand « Sankaracharya ». C'est le Pape des Indes, une hiérarchie qui règne spirituellement par succession depuis le premier Sankaracharya du Vedanta, un des plus grands adeptes initiés parmi les Brahmanes. Voici la lettre reçue par T. Subba Row du Mysore. Qu'on se souvienne que c'est un adepte initié, le seul maintenant aux Indes qui possède la clef de tous les mystères Brahmaniques et a pouvoir spirituel depuis le cap Comorin jusqu'aux Himalayas et dont la bibliothèque est une collection de longs siècles. De plus il est reconnu, même par les Anglais, comme la plus grande autorité sur la valeur des manuscrits archaïques. Voici ce qu'il dit : « Si le manuscrit (le « Code Hiératique » en question) est écrit en *Sen-ar Brahma-basya* (langue sacerdotale et secrète), il ne peut être lu ni compris que par les Brahmes initiés, auxquels la révélation d'*Atharvan et Angiras* a été déjà faite (dernière et suprême initiation). Or, aucun de ces manuscrits ni même une copie ne peut être en la possession d'un *Mleccha* (étranger impur), car d'abord le nombre de livres (codes) est gravé sur le pilier de l'*Ashrum* (en droit sacré, un temple) depuis que le Grand et Saint ACHAYA « maître » (dans ce cas, Sankaracharya de la Vedanta lui-même qui a fondé la hiérarchie, bâti et vécu dans ce temple du Mysore) en a tracé les noms de sa propre main et que tous y sont, et puis, parce que, dans ce nombre, le nom de Gautama Rishi ne s'y trouve pas. Ce *Rishi n'a jamais rien écrit sur le* BRAHMA VYDIA (science occulte). Gautama — le *Aksha-pada* (ayant *des yeux aux pieds*, surnom de l'auteur du *Nyaya*) n'est ni de la caste ni du sang de Gautama Rishi, et tout un Yug (le Dwapara yug de 864.900 ans) les sépare. Si le susdit *Sutra* qui est en France (le « code de M. T...) traite de, et encourage la *conversation* avec les *pitris* (ancêtres décédés, *esprits*) et qu'il soit une copie authentique d'un des *Sutras* qui existent, l'original ne

peut être autre qu'un des Sutras du *Sama-Veda* (1) traitant de Pitris (*Manu,* IV, 124) *dont le son seul est impur* (*a suci*) à cause de son association et communication avec les *Pisachas* (les « Elémentaires » que M. T... rapporte au moyen âge); car, comme le prouve Kulluka (un grand commentateur et historien), le Sama-Veda n'est impur *qu'à cause* de ses *slokas* (versets) où l'on converse avec les morts, et son rituel pour la répétition d'*A-sauca* et de *Savam à saucam* (nécromancie et rites touchant les corps des morts soit physiques ou astrals qui sont considérés *des plus souillants*).

Voilà donc ce qui est bien avéré. Les deux Gautama sont deux personnages tout à fait différents, et les manuscrits *hiératiques* qui traitent des évocations des morts sont et ont été de tout temps (voyez les *Lois de Manou,* IV, 23, etc.) considérés comme des pratiques dégradantes, souillantes et sacrilèges. Nous n'avons qu'à lire cette phrase du discours de M. T... : « la réalité de nos rapports avec les *esprits des ancêtres* « enseignée par la *Science divine* de Gôtomô... » pour savoir à quoi nous en tenir sur son Code Hiératique. Si les évidences fournies par les Brahmanes comme par les sanscritistes européens et l'autorité sur les codes hiératiques en général, l'Occultisme et la Théosophie en particulier, d'un érudit et un initié tel que Sa Sainteté Sri Sankaracharya ne servent à rien et sont rejetées par M. T..., qu'il substitue son autorité, à lui, à la place de celles de Sankaracharya et de Manou et que les Spirites la reconnaissent, cela nous est égal, mais qu'il n'aille pas inventer, pour discréditer la Théosophie Orientale, des Codes apocryphes, car, à l'exception de lui-même et de quelques spirites crédules, le reste

(1) Le *Sama-Veda* est fort inférieur au *Rig* et au *Yajur-Veda*. Le Rig traite des Dieux, le Yajur des rites religieux et le *Sama-Veda Gitris* (Esprits) et, en conséquence, il est fort déconsidéré.

du monde en rirait et ne l'accepterait pas plus que nous ne l'acceptons.

Désormais les doctrines respectives de nos deux Théosophies auront à être jugées par leur valeur intrinsèque, et par des juges d'une impartialité reconnue.

Ni les sectaires ni les partisans ne devraient avoir voix au chapitre; car, emportés par la ferveur pour leurs causes respectives et leurs idées préconçues, ni les uns ni les autres ne sont en état de juger sainement des choses opposées à leurs croyances. M. T... *promet* des preuves par le moyen des procédés employés par la science; nous — nous les donnons. Et s'il fallait apporter à l'appui de ce que nous avançons et nions des citations de tous les livres composant la littérature sacrée des Brahmanes et Bouddhistes, ainsi que l'évidence écrite par des témoins qui sont des autorités reconnues, sur le sujet, aux Indes — nous voilà prêts. M. T... « possesseur des documents authentiques », peut-il en faire autant? Qu'il se dépêche donc! Au nom de tous nos Occultistes orientaux, comme au nom de la vérité, nous lui proposons de vider cette querelle dans les pages du *Bulletin*. Notre antagoniste soutient que la seule *vraie* Théosophie, la *science divine*, est celle qu'il croit avoir trouvée dans un code hiératique (inconnu)? Nous soutenons qu'il n'y a qu'une seule Théosophie — celle des Rishis, des Mages et des Hiérophantes Bouddhistes, et que nous l'avons à sa source même.

Qu'il apporte ses preuves, nous apporterons les nôtres.

H. P. BLAVATSKY,

Secrétaire-correspondant de la Société Théosophique fondée à New-York, au nom de la Branch Society ou groupe des Occultistes des Indes de cette Société.

Madras, Adyar (Quartier général), le 23 mai 1883.

AUX THÉOSOPHES DE L'OCCULTISME

Après les explications si complètes qui viennent d'être données, on aurait mauvaise grâce à ne pas reconnaître qu'il y a eu malentendu entre les parties. Le malentendu a existé notamment sur la question principale, celle qui se rapporte à l'immortalité de l'âme. Il doit donc être acquis au débat que les théosophes de l'Occultisme professent la survivance et la perpétuité du Moi conscient. Ils le disent, le répètent, le déclarent sur tous les tons: il faut les croire. Pour notre part, nous leur donnons acte de cette profession de foi. Elle clôt cette discussion. S'il reste des points obscurs, si le résultat du système n'est pas logiquement d'accord avec les prémisses; si l'on se fait illusion à soi-même, on le verra plus tard et on s'en expliquera amicalement, car philosophes ou théosophes, spirites ou occultistes, ce que nous voulons tous, sur les bords de la Seine ou de la Tamise, comme sur ceux du Gange ou de l'Indus, c'est la lumière et la vérité partout et en toutes choses. Nous sommes ici en présence d'une psychologie mêlée de vues métaphysiques très profondes. Elle n'est pas nouvelle et ressemble pour le fond à la plupart des théories analytiques de l'âme humaine formulées par le génie de l'Inde antique (1), mais elle doit nous être quelque peu suspecte parce qu'elle est toujours dominée par cette préoccupation qui semble avoir inspiré toutes les conceptions des Hindous, en philosophie comme en religion, et qui a eu tant de part à l'œuvre du Bouddha Çakya-Mouni et à l'extension si

(1) Nous engageons les personnes qui désirent se faire une idée juste, quoique sans doute bien sommaire, des théories psychologiques de l'Inde ancienne, de lire l'excellent livre de Colebrooke, *Essais sur la philosophie des Hindous* dans la traduction annotée de G. Pauthier, 1 vol. de 324 pages, Paris 1834 (Hachette et Firmin Didot).

merveilleuse de sa doctrine: « délivrer l'âme de ses attaches matérielles pour obtenir l'exemption de la métempsychose et s'épargner les chances de la réincarnation ». Déjà dans un passage des Védas, on lit que « l'âme doit être connue, c'est-à-dire distinguée de la nature; de cette manière elle ne revient pas ». Toute la philosophie des Hindous s'est inspirée de cette pensée pessimiste comme auparavant l'avait fait leur Religion. Seulement ce que celle-ci avait placé dans les pratiques cultuelles, les hymnes, les prières, les sacrifices, celle-là enseigna aux hommes à le chercher dans la moralité des actes et dans la connaissance des lois de la vie. La morale pénétra ainsi dans la religion et, par elle, dans les mœurs, dans les lois positives, de sorte que tous les rapports sociaux eurent leurs règles, leurs principes, leurs fondements. Tous les progrès faits par les hommes dans la voie du bien, du juste et du beau sont dus à cette alliance de la philosophie et de la Religion.

Les sages de l'Inde antique ont été les instituteurs des Grecs en philosophie et ils peuvent encore être les nôtres en psychologie et en métaphysique. L'ignorance seule ne doute de rien. Plus on apprend, plus on se rend compte des lacunes du savoir humain. Je crois fermement que la philosophie de l'Inde a encore bien des choses à nous enseigner et je suis convaincu que nous avons tout à gagner au contact intellectuel des hommes qui, Brahmanes ou Bouddhistes, ont continué les études des anciens Çramanas ou Gymnosophistes, et ont dû, sans doute, depuis Pythagore, Platon et Aristote, augmenter les trésors de sagesse et de vertu qu'ils répandirent jadis sur le monde.

Au milieu du courant qui emporte notre société moderne vers le culte exclusif des intérêts matériels, les jouissances des sens, le luxe et la richesse, combien il serait désirable qu'un courant contraire venu d'Orient fût assez puissant pour rappeler aux hommes la

recherche des biens qui ne périssent point et que la philosophie, à défaut de la religion expirante, fût assez écoutée pour « délivrer les âmes des obstacles qui arrêtent leur progrès vers la perfection en leur apprenant à s'élever, de la recherche des objets terrestres, à la contemplation du monde de l'intelligence et des vérités éternelles ».

Si la théosophie peut faire ce miracle, nous bénirons ses œuvres et seconderons de toutes nos forces les efforts des Sociétés théosophiques qui essaieront de se fonder parmi nous (1).

⁂

Notre science moderne ignore le monde occulte. Fière de ses conquêtes sur la matière, elle n'avait point jusqu'ici porté ses regards de ce côté. Aussi, quoi qu'en pense le vulgaire, dont la foi aveugle accepte, de nos jours, les arrêts de ceux qui parlent au nom de la science, comme elle acceptait jadis les décisions de ceux qui parlaient au nom de la Religion, nos savants n'ont été jusqu'ici que des « *demi-savants* ». Il ne pouvait en être autrement, n'ayant guère étudié jusqu'à

(1) Une société théosophique est en train de se constituer à Paris, qui sera quelque chose de plus que celle qui s'y était fondée il y a quelques années et qui a sombré, paraît-il, à la suite de la controverse entre l'Occultisme théosophique et le Spiritisme au sein de la Société psychologique — ce que nous n'avions certainement ni prévu ni pu empêcher. Nous disons qu'elle « sera quelque chose de plus », parce que de nombreux éléments nouveaux sont appelés à y prendre part et que ces éléments sont pris à la fois dans l'aristocratie du talent, du nom et de la fortune. Mme la duchesse de Pomar, une très grande dame, est à la tête de la Société. Mme de Morsier en est le secrétaire. Notre ancien collègue, M. Thurman, dont on connaît l'érudition variée et infatigable, en est l'un des vice-présidents. Nous souhaitons succès et longue vie à cette association et nous suivons avec intérêt ses travaux scientifiques.

ces derniers temps que le monde de la matière visible et tombant sous les sens. Ce monde d'une matérialité « étendue et solide » est celui des effets les plus grossiers; il faut aller généralement plus loin pour comprendre les causes. Les causes, elles sont dans le jeu des forces; et les forces qui agissent sur le monde matériel sont généralement invisibles. Cela est absolument vrai pour les forces vitales et les forces psychiques. Aussi l'âme et la vie, l'idée et l'intelligence sont des principes de force qui nous sont toujours inconnus, non seulement dans leurs sources, mais dans leurs conditions d'existence et dans les lois qui président à leurs diverses transformations.

Grâce au microscope, quelques savants, laborieux et habiles observateurs, ont, de nos jours, tellement étendu le champ d'observation de la science que déjà les sciences physiques ont été bouleversées et la biologie voit s'élargir à ce point ses limites qu'il n'y aura bientôt plus un atome de matière et *un point* de l'univers qui ne soit de son domaine. C'est qu'en effet partout où *il y a un mouvement spontané qui se manifeste, il y a un être vivant qui en est la source...* NOUS SAVONS DÉJA CELA, et nous ne sommes qu'au commencement. Cette science est d'hier.

Eh bien! au delà de ce monde microscopique où la matérialité terrestre est représentée par des groupements d'atomes déjà fort subtils, se trouve un monde d'une matérialité plus subtile encore, mais rempli d'êtres non moins vivants que les plus vivants de nos corps terrestres. Ces êtres possèdent des corps qu'on peut appeler « *spirituels* » (avec saint Paul) ou « *périspritaux* » (avec Allan Kardec), mais qui sont *formels* et dont la corporéité morphologique, pour être faite d'une matérialité infiniment plus ténue que celle de nos corps terrestres, n'en est pas moins réelle et parfaitement imitative de la personne dont elle manifeste les traits. D'après le *Spiritisme* et le *Spiritualisme moderne*,

ces êtres sont *des âmes*, les âmes de ceux qui ont disparu du milieu de nous ou vulgairement « des esprits ».

C'est ici que les « Occultistes » de l'Inde, des savants fort respectables, qui possèdent les secrets de l'antique science transmise par l'initiation ésotérique, interviennent et nous disent: « Prenez garde; vous êtes des enfants qui épèlent et vous ne savez encore rien « des « esprits ». Or, vous jouez avec le feu. Ces esprits que vous prenez pour les âmes de vos amis, de vos parents, de personnes que vous avez connues ou qui vous furent chères, et avec lesquelles vous êtes si heureux de pouvoir entretenir des relations, ne sont le plus souvent, si ce n'est toujours, que des combinaisons de forces *élémentaires*, ne constituant que des êtres inférieurs à l'homme terrestre doué de conscience et de raison. » Quand on connaît la conviction qui anime les spirites et les consolations que la plupart d'entre eux puisent dans leurs relations d'intelligence et de sentiment avec « les esprits » qui les fréquentent, on ne s'étonne point du soulèvement qu'un tel langage a produit parmi eux et de la vivacité des réponses de ceux qui se sont faits les organes de leurs frères en croyance.

On touchait à leurs convictions les plus chères; on les blessait même dans la personne de « ces esprits » avec lesquels ils sont en rapports familiers et qui — ceci est le cas le plus général — ne leur ont jamais donné que les meilleurs conseils et dont la fréquentation a peut-être grandement contribué à les améliorer, eux et leur groupe, en élevant leurs pensées vers les choses du cœur et de l'intelligence. Car enfin tel est jusqu'ici l'effet produit, en tous lieux, par la pratique du Spiritisme, chez ceux qui s'y livrent avec des convictions sérieuses et avec ce sentiment de piété qu'inspire la présence des morts ou avec le désir de s'éclairer sur le grand problème de la vie de l'âme. Si donc, l'on doit juger « l'arbre par ses fruits », il y a là déjà une présomption bien favorable pour le Spiritisme.

Cela ne suffirait pas cependant pour rejeter l'affirmation de l'Occultisme, si elle s'appuyait sur des preuves scientifiques; mais on ne nous offre jusqu'ici que « la parole *des frères* ». Franchement, ce n'est pas assez. Nous n'avons pas plus de raison pour nous en rapporter à l'assertion des Brahmanes ou des Sannyasis de l'Inde ou du Thibet qu'à celle des prêtres catholiques lorsqu'ils assurent que l'on a affaire aux démons des régions infernales. La réponse de Jésus peut servir, au besoin, dans les deux cas. « Si mes œuvres sont bonnes, c'est qu'elles viennent du Père céleste et que Satan n'y est pour rien. » Mais les Spirites sont de leur siècle et parlent le langage qu'il faut parler de leur temps. Ils parlent le langage de la science et veulent toujours en suivre la méthode. Le spiritisme est fondé tout entier sur des faits d'expérience et entend soumettre toutes ses théories, toutes ses affirmations, toutes ses croyances à cette épreuve. La doctrine spirite tout entière repose sur des milliers de faits; elle n'est que la conclusion d'expériences cent fois renouvelées, et qui sont à la portée de tout le monde. Lorsque la psychologie spirite affirme l'immortalité de l'âme, la persistance de la personnalité ou du Moi humain, elle montre *la réalité du rapport*, soit avec telle ou telle personnalité disparue par suite de la dissolution du corps terrestre, personnalité qui se fait connaître par des témoignages positifs pouvant être vérifiés par les survivants, soit avec une individualité humaine qui, quelle qu'elle puisse être, toujours fait preuve de son humanité en faisant acte d'intelligence, de raison, de conscience, puisqu'elle écrit ou dicte des choses très logiques et déploie souvent des connaissances et des talents que les évocateurs ou les médiums sont loin de posséder au même degré. Des « *Elémentals* ou *Elémentaires* », qui écriraient en prose française comme Fénelon ou comme Lamennais, qui feraient des vers comme Musset, Hugo ou Lamartine, dépasseraient évidemment

la moyenne de l'état mental de nos contemporains et seraient bien dignes d'être incorporés dans l'humanité. Bien que peu « d'esprits » s'élèvent à cette hauteur, il est un fait que nous regardons comme pouvant être mis hors de doute, c'est que les manifestations obtenues sont toujours ou presque toujours supérieures, soit à la valeur mentale du médium, soit à la moyenne intellectuelle du milieu où elles se produisent. Elles sont supérieures généralement comme forme littéraire ou artistique, quelquefois aussi comme idée et sûrement comme élévation morale, du moins toutes les fois que les expériences sont faites par des gens sérieux, ayant de bonnes intentions et le désir sincère de s'éclairer ou de s'améliorer. C'est à croire que l'esprit de Dieu est toujours, comme le dit si bien l'Evangile, avec ceux qui se réunissent en son nom.

Et maintenant est-ce à dire qu'il n'y ait pas de *mauvais esprits?* Il en est évidemment de l'autre côté comme de ce côté-ci de la tombe. On ne change pas du jour au lendemain, parce qu'on s'est dépouillé de son corps terrestre. On conserve longtemps sans doute les mauvais penchants de la vie que l'on vient de quitter, comme l'âme conserve longtemps aussi l'empreinte de la physionomie qu'elle s'était faite dans ce monde. Cependant, s'il y a beaucoup d'hommes qui font le mal ici-bas, il n'est pas vrai qu'il y ait un grand nombre d'esprits méchants. Cette croyance en une classe *d'esprits mauvais,* faisant le mal pour le mal, est une création malsaine produite par des imaginations perverties ou mal équilibrées. Il faut y renoncer absolument, soit qu'on l'applique aux anges, soit qu'on l'applique aux hommes incarnés ou désincarnés. Il n'y a pas d'être doué de raison qui fasse le mal pour le plaisir de le faire. Tout mal est une maladie de l'âme; toute maladie, qu'elle soit de l'âme ou du corps, est une *désharmonie.* Rétablissez l'harmonie de l'être avec lui-même et avec son milieu terrestre ou céleste, matériel ou spirituel, et

vous avez, avec la santé de l'âme et du corps, des fruits de Raison, de sentiment, d'équité et de bienveillance.

Enfin, il se créera bien vite une science « du discernement des esprits » qui sera accessible à tout le monde. Et cette science sera basée sur ce principe que l'homme raisonnable ne doit jamais cesser de se gouverner lui-même, que celui-là seul risque d'*être possédé* par de *mauvais esprits* qui a déjà cessé d'être maître de soi. L'homme qui abdique la *souveraineté de sa raison* s'expose à tout, même à la perte de sa raison. C'est pourquoi je ne connais personne de plus coupable que ceux qui détruisent leur raison par l'habitude de l'ivresse si ce n'est peut-être ceux qui abêtissent les hommes en les empêchant de cultiver leur raison et en les maintenant dans l'ignorance.

⁂

Et maintenant, qu'il nous soit permis de dire à « nos frères » les théosophes d'Orient que, pour avoir été *nos pères intellectuels*, selon l'ordre des temps — car ils savaient bien avant nous ce que nous ne faisons que découvrir — eux aussi peuvent avoir à apprendre de nous. Au bout du compte, la civilisation occidentale représente un *processus* important de l'esprit humain. Sans parler des nombreuses conquêtes de la science moderne, qui appartiennent plutôt à la vie physique qu'à la vie morale, mais qui ont bien leur prix, car le physique et le moral réagissent l'un sur l'autre et ne sont jamais que deux points de vue d'une seule réalité et les deux aspects de l'œuvre de vie et de perfectionnement à la fois physique et affectif, intellectuel et moral que nous avons à réaliser dans l'individu et dans les collectivités humaines; mais enfin, dans l'ordre spirituel, nous avons bien quelque chose qui nous est propre. Nous avons bien eu aussi nos révélations de la

vérité éternelle. Le christianisme, par exemple, pour être un produit des civilisations antiques (de l'Egypte, de la Perse, de la Chaldée, de la Grèce), et avoir emprunté beaucoup au Bouddhisme, n'en a pas moins apporté quelque chose de nouveau dans le monde. Ce n'est pas en vain, non plus, qu'il a, durant quinze ou dix-huit siècles, possédé les âmes, agité les esprits, mêlé les nations et les races et suscité cette civilisation chrétienne, dont nous sommes peut-être trop fiers, car elle est mêlée à la fois de beaucoup de corruption et de barbarie, mais qui, à tout prendre, est encore ce qu'il y a eu de meilleur jusqu'ici dans l'histoire, car elle contient, avec une foule de germes précieux à développer, l'idéal d'une humanité libre, égalitaire, fraternelle et appelée à se solidariser assez dans toutes ses parties pour se créer une âme immortelle — une seule âme! — mériter ainsi le salut pour tous ses membres et s'élever tout entière à l'état divin, qui n'est et ne peut être que la perfection dans la plénitude de l'existence. (C'est ainsi du moins que nous expliquons — conformément à l'initiation donnée « à la Communauté des saints » — le mythe de Jésus-Christ qui, pour eux, comme pour les apôtres et les auteurs des Epîtres et des quatre Evangiles, n'a jamais été autre chose que le type idéal du *corps social* à édifier, selon l'esprit de Dieu, au moyen d'une solidarité établie entre tous « les frères », solidarité composée d'abord d'un petit nombre de *saints*, de *parfaits*, mais toujours ouverte et destinée à grandir sans cesse jusqu'à ce qu'elle contînt toute la famille humaine. C'était là ce « règne de Dieu » [*Regnum Dei*] à réaliser sur la terre comme au ciel qui fut la Promesse messianique par excellence et qui échoua si piteusement aux mains de l'Eglise.)

N'est-ce donc rien qu'un tel dévoilement de l'idée chrétienne à l'heure présente? C'est cependant la grande *Bonne nouvelle* du salut collectif venant se substituer à la doctrine du salut individuel, alors que celle-ci a

prouvé son impuissance pour l'élévation spirituelle et l'amélioration morale du genre humain. La doctrine du salut individuel a bien pu faire des héros et des martyrs, des saints, des sages, des Yoguis, des Rishis, des Bodhisattvas et même des Bouddhas, elle n'a pu *créer l'humanité*, je veux dire une société humaine embrassant l'ensemble des nations et des races et unissant entre eux tous les hommes comme tous les membres d'un même corps.

Et qu'importent à ces foules humaines plongées dans les ténèbres épaisses de l'ignorance, de la misère, de la superstition, de la barbarie, que quelques individualités soient parvenues à monter vers la lumière, alors qu'elles-mêmes, viles multitudes de tous les temps et de tous les pays, vivent et meurent et reviennent sur la terre pour y vivre de nouveau et y mourir encore en restant toujours plongées dans la même atmosphère de grossiers instincts, de penchants mauvais et de passions bestiales! Et cela est ainsi depuis des siècles accumulés sur des siècles; toujours ainsi! Et ces damnés du mal sont des millions et des milliards; les élus, s'il y en a, sont une poignée, et l'on se demande si, au train dont vont les choses, la terre, alors même qu'elle vivrait encore des milliers d'années, n'aura pas le temps de périr et de se dissoudre avant que l'Ixion populaire ait cessé de tourner sa roue!

Et cependant que de consolation et d'espérance dans cette loi si douce et, en apparence, si facile à suivre: « Aimez-vous les uns les autres »! « Que chacun de vous soit tout à tous afin que tous soient à chacun. Soyez unis ensemble comme je suis uni à mon père! Le Saint-Esprit (qui est l'âme divine répandue dans tous les rapports), si vous êtes tous en accord sympathique, vous unit à moi comme il m'unit à mon Père et vous obtiendrez de lui tout ce que vous demanderez en mon nom, car je suis ce qu'il y a de divin en vous, c'est-à-dire ce qui ne passe point et ne traverse la terre que

pour remonter au ciel, où je vais préparer votre place auprès du Père. Construisez donc le « *corps du Christ* » au sein de l'Universelle harmonie et vous aurez réalisé « l'*Etre-humanité* ». Car celui qui croit *au fils* a la vie éternelle. »

Telle est la forte pensée qui se cache au fond de la prédication évangélique et qui, révélée seulement aux initiés, servit à constituer la « communauté des Saints » ou « la Sainte Eglise ». Mais, « c'est en vain que la lumière est venue dans les ténèbres, les ténèbres ne l'ont point reçue », et le « règne de Dieu » n'a jamais moins existé sur la terre que durant les siècles chrétiens.

Pourquoi donc, lorsque nous nous adressons à nos frères les théosophes de l'Inde qui, comme nous, nient la mort, affirment l'éternité de la vie et donnent, comme nous, pour but à la vie la perfection dans la plénitude de l'existence, pourquoi allons-nous réveiller les échos lointains d'une parole restée incomprise et qu'on ne peut retrouver qu'en fouillant des textes obscurcis par la fable et le symbole et restés jusqu'ici ensevelis sous des dogmes absurdes? Est-ce donc que nous espérons faire revivre le christianisme en le ramenant à son point de départ et allons-nous recommencer l'apostolat des premiers disciples du *Verbe*? Non, nous croyons que la phase chrétienne a fait son temps et nous ne voulons pas plus convertir les Bouddhistes et les Brahmanistes au Christianisme que nous laisser convertir par eux.

Laissons à chacun ses croyances et permettons à tous les cultes du passé d'achever paisiblement leur course mourante au sein des populations, en attendant leur transformation définitive dans cette adoration en esprit et en vérité que l'Univers tout entier manifeste par toutes les voies de la nature, par toutes les formes de la vie, par toutes les splendeurs des mondes! Mais voici :

Devant le problème qui nous est posé et qu'il faut résoudre au milieu de la dissolution sociale, qui va se généralisant de plus en plus et qui travaille l'Inde comme la Chine, l'Europe comme l'Amérique, le monde Bouddhique et Brahmanique comme le monde Musulman, Juif et Chrétien, une seule chose importe : préparer l'ORDRE NOUVEAU.

Qu'est-ce donc que cet *Ordre nouveau?*

C'est, ou plutôt ce doit être *l'âge, l'ère, la phase* de la vie de l'espèce où les hommes de science et de raison, les aînés de la famille humaine, ceux qui ont atteint leur majorité mentale, sauront montrer au monde le vrai but de la vie, qui est, non pas le bonheur ou la béatitude comme on l'a dit aux peuples enfants, mais la PERFECTION SUPRÊME OU L'ETAT DIVIN à conquérir par un progrès intégral de toutes les facultés et de toutes les puissances de l'être social dans son *devenir* quotidien, en multipliant la valeur productive de chacun par les forces de tous et faisant que tous profitent des acquisitions de chacun, conformément à la définition du principe de solidarité: « tous pour chacun, chacun pour tous ».

Marcher vers ce but, en connaissance de cause, de façon à le faire vouloir à tous et à y faire converger tous les efforts de la collectivité sociale au sein de toutes les nations, c'est travailler à la construction harmonique du *corps divin* de l'humanité et offrir à chacun de ses membres la garantie d'une immortalité collective qui n'est rien moins que la conquête de la vie éternelle pour l'humanité tout entière.

Reste à indiquer les moyens. Ils sont divers et multiples (l'œuvre, d'ailleurs, sera longue et demandera plusieurs siècles). Mais les moyens peuvent tous se ramener à un seul mot : HARMONIE! harmonie de l'homme avec lui-même, avec ses proches, ses concitoyens, ses semblables, avec les autres êtres inférieurs ou supérieurs, appartenant au monde des corps ou à

celui des esprits, au visible ou à l'invisible, harmonie partout, sur la terre, domaine commun de l'humanité passée, présente et future, comme harmonie de la terre, avec son système solaire et avec l'ensemble de l'Univers, harmonie partout, mais tout est là désormais et à toujours, grâce à l'Universelle communion des êtres et des choses au sein de l'unité divine, qui maintient et renouvelle indéfiniment, dans sa rotation inaltérable, le cercle de la vie éternelle. Oui, tout est dans ce mot: « HARMONIE », et c'est celui de la *révélation spirituelle* qui se produit partout à la fois, à l'heure présente, par le témoignage des vivants et des morts.

Ch. FAUVETY.

REPONSE DE M. TREMESCHINI

A LA RÉPLIQUE DES THÉOSOPHES OCCULTISTES

Nous avons reçu de M. Tremeschini la note suivante annonçant une réponse prochaine à la réplique de Mme Blavatsky, publiée dans notre numéro de juillet.

La réplique de l'honorable secrétaire de la Société Théosophique hindoue m'est parvenue trop en retard; elle présente en plus trop d'étendue pour qu'il me soit possible de lui faire une réponse immédiate et complète.

Pour aujourd'hui, je me borne donc à quelques mots à la hâte.

On se souvient que le discours prononcé par moi en avril devant la Société scientifique d'études psychologiques et qui motiva la réplique de mon honorable contradicteur avait eu pour objet la réfutation de la doctrine nihiliste prêchée par le *Theosophist* et des erreurs multiples dont se trouve entachée la Théosophie occultiste préconisée par le même journal.

Or, quoique ce moniteur officiel des Théosophes de

l'Inde soit rédigé sous la direction immédiate de Mme Blavatsky et qu'il soit publié sous les auspices de la société théosophique hindoue (« *The Theosophist*, journal conducted by H. P. Blavatsky, India, under the auspice's the theosophical society »), l'honorable secrétaire, justement préoccupée et inquiète du mauvais effet produit par l'article qui donna origine à la controverse actuelle, s'empressa-t-elle d'en décliner la responsabilité et de s'en prendre aux lecteurs qui ont eu le grave tort de prendre les termes de l'article au sérieux!... Je passe sous silence l'accusation involontaire et inconsciente *de calomnie* qui, dans un moment de dépit, lui a glissé de la plume.

Résolue dans ces termes, la question aurait pu en rester là. Le désaveu de la doctrine nihiliste d'une part, et d'autre part le peu d'importance que j'attache aux railleries dirigées contre ma personne me permettaient de laisser tomber le débat.

Malheureusement le fond même de la doctrine professée par Mme Blavatsky ne comportait pas son désaveu; l'honorable dame s'est chargée elle-même d'en fournir la preuve à un point donné de sa réplique.

Dans ces conditions, le silence aurait été de ma part une désertion, dont la vérité aurait eu à souffrir. Je suis donc forcé de reprendre la parole.

Mais que mon honorable adversaire n'ait pas de crainte; je ne suis pas homme à user de représailles. En prenant la plume pour entrer dans le vif de la question, je ne me départirai pas des égards dus à une personne respectable que j'estime et que la vivacité d'un moment a pu rendre un instant injuste à mon égard.

Le but que je continuerai à poursuivre sera d'établir que, même après les rectifications faites à la doctrine professée par l'occultisme, toutes les accusations que j'ai portées contre cette doctrine sont debout. Entre temps, je compte bien justifier tout ce que j'ai avancé

sur la haute valeur de la philosophie de Gotomo, la réalité de l'œuvre et l'identité du personnage, sans oublier aussi la manière de compter les âges (*yougs*) de la chronologie hindoue.

Si la direction du Bulletin veut bien me continuer l'hospitalité de ses pages, j'espère bien arriver à démontrer, preuves en main et en suivant même pas à pas les explications de Mme Blavatsky, que si la vérité est quelque part sur la terre, ce n'est pas dans les théories de l'occultisme hindou qu'on aura la chance de la rencontrer.

TREMESCHINI.

La direction du Bulletin n'a jamais songé à contester à M. Tremeschini son droit de réponse. Le Bulletin lui restera ouvert comme il l'a été à ses contradicteurs.

La Direction.

Nous avons reçu de Mme S. Rosen (Dufaure) la note suivante:

Dans sa *Réplique des Théosophes* (1), Mme Blavatsky dit *m'avoir répondu* relativement à la division de l'être spirituel comme entraînant la perte du MOI CONSCIENT et portant, ainsi, la plus grave atteinte à la justice de Dieu.

Sans rentrer dans une discussion absolument stérile, à mes yeux, je dois pourtant déclarer que si je respecte l'opinion exprimée par notre honoré Président sur les *explications* du théosophisme, je ne la partage point, de flagrantes contradictions subsistant en ces données, aussi complètement dénuées de *preuves* que leurs devancières.

(1) *Bulletin* du 15 juillet 1883.
(2) *Bulletin* du 15 avril 1883.

Je maintiens donc, dans son intégralité, ma *réfutation* du 6 mars dernier, et m'en réfère aux spirites sérieux pour l'appréciation comparative des textes.

Sophie ROSEN (DUFAURE).

Vice-présidente
de la Société d'études psychologiques
de Paris.

MA DEUXIEME

A LA RÉPLIQUE DE L'HONORABLE SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE SUPRÊME (1) DE L'INDE

(*Voir les bulletins du* 15 *juillet et du* 15 *août* 1883.)

Dans ma première à Mme Blavatsky, j'ai promis d'établir que, même après les rectifications faites à la doctrine professée par l'occultisme, toutes les accusations que j'ai portées contre cette doctrine sont debout.

J'ai ajouté, qu'entre temps, je compte bien justifier tout ce que j'ai avancé sur la haute valeur de la philosophie de Gôtomo, la réalité de l'œuvre et l'identité du personnage, sans oublier la manière de compter les âges (yougos) de la chronologie hindoue.

Je vais tenir ma promesse en commençant par répondre à la verte leçon de sanscrit que l'honorable dame a cru devoir m'adresser au début de la page 145 du Bulletin du 15 juillet 1883.

On se rappelle les termes de cette leçon:

« Il suffirait de ces quelques lignes pour prouver à un simple écolier du sanscrit que M. Tremeschini ne se connaît ni en *yugs* (écrit par lui yougo), ni ne com-

(1) A la place du mot suprême, Mme Blavatsky emploie le mot sanscrit *Adya*, incompréhensible pour le plus grand nombre de lecteurs. J'ai trouvé plus simple de substituer à ce mot son équivalent en français. (*Note de M. Tremeschini.*)

prend la signification des termes sanscrits. J'en appelle à toute l'armée des grands sanskritistes européens et aux meilleurs *pandits* Brahmans modernes aux Indes. »

En parlant ainsi, Mme Blavatsky fait allusion à un grand nombre d'erreurs de sanscrit que, d'après elle, j'aurais commis dans mon discours du 15 avril.

Nous allons examiner une à une ces erreurs:

(Pages 144, 145) « *M. Tremeschini écrit « yougo » quand c'est « yug » qu'il faut dire, s.v.p.*

Voici une seconde erreur:

(Page 47) « M. T... traduit les deux mots sanscrits « Treta Yougo » par troisième âge?... trompé probablement par le *son aphonétique!!!* du Treta, qu'il aura pris pour trois, et de Dwapa, qui a une certaine ressemblance avec deux. »

C'est ainsi « qu'il aura cru que son « Treta yougo » représentait le troisième âge, et d'après la chronologie hindoue par-dessus le marché; et cette ignorance relative, étant établie sur ce point, comment croire au reste?

« Qu'il donne vite ses preuves, selon les procédés employés par la science! »

Puisque l'honorable secrétaire occultiste est si pressée d'avoir des preuves, nous nous faisons un devoir de lui donner satisfaction immédiate.

Je n'en appellerai pas, bien entendu, à *toute l'armée des grands sanscritistes,* ce qui, d'ailleurs, n'est qu'une manière de dire qui ne prouve rien, et ne tire pas à conséquence, je désignerai tout simplement, mais avec précision, les noms des auteurs et les ouvrages qui font loi en la matière et sur lesquels je compte m'appuyer.

Je reprends la question:

« *Yougo!...* — dit mon érudit contradicteur — *erreur profonde!* c'est *yug qu'il faut dire!...* »

Pour le coup, l'erreur est du côté de mon érudit contradicteur!

Je ne préjuge pas sur ce que vont dire les *grands sanscritistes européens*, voire les meilleurs *pandits aux Indes;* pour mon compte, en fait de preuves, je préfère le concret. J'ouvre la grammaire sanscrite de Burnouf et... tout juste au commencement de la première partie — page 1 — valeur et prononciation des lettres, ligne 14, je lis ceci:

«Le son U des Français n'existe pas en sanscrit!!!»

Est-ce clair?... est-ce précis?... est-ce catégorique?...

Il est donc établi, et Mme Blavatsky sait donc maintenant que le signe *devonagoris*, qu'elle veut nous faire traduire, en français, par la lettre *u*, doit être, tout au contraire, rendu par *ou* et non autrement!

C'est précisément ce que nous avons fait!

Continuons:

Yougo!... Mme Blavatsky nous enseigne que la dernière voyelle de ce mot est de trop! qu'il faut la supprimer et dire yug, tout court!

De trop?... dans ce cas, c'est à mon érudit contradicteur de m'indiquer dans quel ouvrage sanscrit j'aurai la chance de rencontrer le *thème* du mot *yougo*, portant au bas de sa dernière consonne, le *virama* (1).

Or, comme la seule supposition que ce fait fût possible constituerait, en elle-même, une preuve d'ignorance absolue du sanscrit, je crois à peine utile d'observer que, encore une fois, la leçon de l'érudit occultiste se retourne contre son auteur.

(1) Pour les personnes qui ne s'occupent pas de sanskrit, voici ce qu'est le *virama :*

« Toute consonne (Burnouf, méthode pour étudier la langue sanscrite) est répétée naturellement suivie de la voyelle brève *a* (*o* d'après les Brahmes du Bengale), laquelle ne s'écrit pas (page 9, ligne 16 et suiv.).

« Pour supprimer l'*a* (*o*) du caractère primitif et terminer la syllabe par une consonne, on souscrit le *virama*, ou signe du *silence* (*ib.* p. 10, lig. 15). »

Enfin, la prétendue erreur de traduction des mots Treta Yougo, par les deux mots: troisième âge.

J'ouvre une parenthèse. Que le lecteur veuille bien excuser mon insistance à bien établir les positions.

Pour Mme Blavatsky, ce qui la préoccupe, c'est de prouver mon ignorance, tout au moins relative, sur les sujets que je traite. « Cette ignorance une fois établie », l'honorable dame ajoute, avec raison: « *comment croire au reste?...* »

Voilà le mot!... la question est là, tout entière, dans cette phrase: « *Comment croire au reste?* »

Dans le discours publié par le Bulletin du 15 avril, la doctrine théosophique-occulte du nihilisme a senti le coup qui la frappait dans une de ses plus chères aspirations: le prosélytisme de la religion du Bouddha (1). Pour parer ce coup, pour le détourner, ses défenseurs dévoués ont recours au stratagème de guerre si bien rendu par l'aphorisme:

« Démontrez l'ignorance de l'adversaire et vous démontrerez la nullité de ses arguments. »

Or, je tiens à déclarer que je n'ai rien à dire contre ce système car, de mon avis, toute arme peut être bonne et avouable, lorsqu'on s'en sert au grand jour et qu'elle est maniée avec loyauté et franchise; tant pis si l'arme se brise dans la main du combattant et le blesse; mais j'aime à ajouter que, dans ma défense, il ne s'agit nullement de question de personnes, ni d'une dispute d'amour-propre au sujet de mots sanscrits plus ou moins bien dits, et qu'il s'agit uniquement d'un fait autrement sérieux et gros d'avenir, celui de démontrer qu'en soutenant la doctrine du Gôtomo du troisième

(1) Nous engageons le lecteur à se procurer la brochure intitulée *Le Bouddhisme*, Paris, Librairie des Sciences psychologiques, 5, rue des Petits-Champs. Il trouvera dans ce petit volume des renseignements très utiles sur la nature de cette religion.

âge hindou, cette synthèse du savoir humain, nous ne nous appuyons pas, comme on veut le faire croire, sur des erreurs, et que tout effort tendant à saper cette lumineuse doctrine pour lui substituer des chimères n'aboutira qu'à en faire sortir davantage la grandeur.

Je reviens maintenant à la question des deux mots « treta yougo » que, pour plus de clarté, je fais précéder par quelques indications succinctes sur la chronologie hindoue.

La chronologie hindoue comprend quatre âges, ères ou périodes.

L'âge le plus éloigné de nous est *krito*, vient ensuite *Tetra*, puis *Dwâpor*, enfin *koli* qui est l'âge présent.

La signification des mots sanscrits « krito yougo » est : quatrième âge — celle de « Treta yougo » est : troisième âge — celle de Dwâpor Yougo est : deuxième âge — enfin celle de Koli Yougo est : premier âge.

En soutenant le contraire, Mme Blavatsky se trompe: en voici les preuves:

J'ouvre le Traité *d'Astronomie Indienne* de l'Indianiste M. Guérin (encore un officier d'état-major de *l'armée des plus grands sanscritistes européens*), et à la quatrième ligne de la 2e page, je lis ceci:

« Lorsque Moyo priait ainsi, depuis un peu de temps, dans un profond recueillement, à la fin du *quatrième âge* du monde, *Mokashour* (le soleil) lui dit: Ecoute, voici la doctrine du Soleil, que tu adores; c'est la plus belle, la plus sublime et la plus parfaite des doctrines. »

J'ai reproduit la période en entier, pour écarter tout doute et méprise. Seulement il s'agit, là, d'une simple traduction; empressons-nous donc de donner le texte: C'est un vers sanscrit de Souryo Shiddhanto, auquel se rapporte le mot de « krito » en question, traduit par le mot *quatrième* (*ib.*, page 1, ligne 18).

Olpabos hisht hetoukrite moyônamo mohashouroh.

Est-ce une preuve?... en voici une seconde (*ib.*, p. 2, ligne 16):

« L'âge complet du soleil au bout du quatrième âge du monde est... »

C'est la traduction, voici le texte (*ib.*, même page, ligne 14):

Shoûrdjyabdoshongkhyoyaggueahkritoshyantegotokhyemi.

Il est presque inutile d'observer que, du moment où l'astronome indianiste traduit l'âge krito par quatrième, il résulte de toute nécessité que les trois âges restant soient traduits d'après le même ordre. Il en fut ainsi, en effet.

Voici la preuve:

Page 119, lignes 28, 29, 30, 31, même ouvrage:

Krito, le quatrième âge.
Treta, le troisième âge.
Dwapor, le deuxième âge.
Koli, le premier âge.

De toutes ces preuves que, le cas échéant, nous sommes prêts à faire suivre d'autres, il nous semble résulter ceci, que nous n'avons pas été trompé par la « ressemblance phonétique du Treta!!! que nous aurions pris pour trois, ni de celui de Dwapa qui *a une certaine ressemblance* avec deux!!! »

Et notons bien que, à la rigueur, il est très important de constater dans cette question particulière de la traduction correcte des mots sanscrits désignant les quatre âges hindous, que les preuves n'étaient pas même nécessaires. Le mot *Treta* implique assez bien par lui-même l'idée de troisième, et *Dwapor* l'idée de deuxième; soutenir le contraire serait affirmer qu'en français on est trompé par le *son* du mot *troisième* toutes les fois que nous *avons le tort* de prendre ce mot comme un dérivé du nombre *trois*; de même que, nous serions trompés

par le *son* du mot *deuxième*, quand nous faisons dériver ce mot du nombre *deux*.

En effet, qui peut contester que le mot *Treta* ne dérive pas du nombre sanscrit *tri* (trois), aussi bien que le mot troisième, comme nous venons de le dire, dérive du nombre trois, et que *Dwâpor* ne dérive pas du nombre sanscrit *dwi, dwa, dwabiam, dwayas* (deux), aussi bien que *deuxième* dérive de deux?...

Et, cependant, c'est ce qu'a fait mon honorable contradicteur, et c'est sur les arguments de cette valeur qu'il me décerne son brevet *d'ignorance* RELATIVE; c'est de ce procédé qu'il compte faire ressortir la déduction qui le préoccupe à si juste titre:

« *Comment croire au reste!* »

TREMESCHINI.

MA TROISIEME

A LA RÉPLIQUE DE L'HONORABLE SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

(*Voir les Bulletins des* 15 *juillet*, 15 *août*, 15 *sept.*)

Je m'interromps un instant pour répondre au désir exprimé par quelques lecteurs du Bulletin, qui voudraient connaître le motif pour lequel je substitue, dans les mots sanscrits que je cite, la voyelle *o* à la voyelle *a* bref employée par la plupart des indianistes.

Le motif est le suivant:

« Les Brahmes du Bengale (Guérin, p. VIII, lig. 26) ont une langue formée pour les *quatre cinquièmes de mots sanscrits*. (Voy. la préf. de la belle grammaire bengalie du savant W. Carey.) Nulle autre langue dans l'Inde n'a ce mérite.

« 2° Ces Brahmes du Bengale ont cultivé avec beaucoup d'éclat, et jusqu'en ces derniers temps, la langue

sacrée; les trois quarts des livres sanscrits et des Pouranas, y compris le Ramayone de Goûr, ont été composés par eux depuis l'arrivée des Bhoukhariens ou Turks dans le nord-ouest de l'Inde. Avec les bonnes traditions de la langue, ils ont dû conserver sa prononciation plutôt que qui ce soit. On peut dire de ces Brahmes du Bengale ce que nous disons des Grecs modernes pour la prononciation du grec: ils ont la bonne prononciation, ou bien elle est perdue.

« 3° La prononciation de l'*a* bref n'a ni le son de *u* ni celui de *a* bref dans le Bengale; l'*a* bref y a *toujours le son de l'o*.

« Quelques Anglais, les Arabes, les Persans, et tous ceux qui parlent le *more*, jargon qu'on appelle à tort *ordou* et *indostany*, sont seuls à braver, par leur prononciation hétéroclite, l'usage des Bengalis et de leurs Brahmes. »

Il en est autrement quand il s'agit de la voyelle *a* long, qui, dans le texte sanscrit, se trouve indiquée par une barre perpendiculaire à la ligne transversale d'attache. Dans ce cas seul, cette lettre correspond exactement à notre *a* français et en a le son.

C'est ainsi que les deux voyelles du mot sanscrit *Brohmo* (Etre suprême, Bramma, Dieu) se traduisent en caractères français par un *o* chacune, attendu que, aux deux endroits correspondants du texte, la barre perpendiculaire est absente, et qu'au contraire la première voyelle du mot sanscrit *Brahmo* (prêtre de Brohmo) se traduit par un *a* attendu que dans ce cas entre les deux lettres composées *Br* et *hm* du texte sanscrit la barre perpendiculaire existe. Il en est de même pour le mot *Atman* (atome, éther, esprit) ou encore pour le mot *devonagorie* (écriture divine) et tant d'autres (1).

(1) Nous croyons devoir ajouter que *Brohmo* se prononce Brommo, *Brahmo* se prononce Brammo, enfin *Atman* se prononce attüan.

Je vais reprendre maintenant la question. Sur la leçon de sanscrit traitée dans le bulletin précédent, il ne reste plus que quelques mots à ajouter à propos de *la « bagatelle du double terme Maharishi, que M. T... traduit par sages contemplatifs, et écrit Moharshy, ce qui ne serait même pas phonétiquement correct »*. (Bull. 15, juill., p. 148, lig. 34 et suite). Voici ma réponse:

On emploie en sanscrit le *thème Mohot* (Mahat d'après Mme Blavatsky), soit isolément, soit accouplé à un nom quelconque. Dans le premier cas ce mot sert à exprimer l'idée de grandeur; dans le second, il sert à modifier — en l'élevant — la valeur du mot auquel il se trouve accouplé. Prenons comme exemple le mot sanscrit *atma*. Ce mot isolé veut dire simplement: *atome, éther,* quelquefois *nature,* le *moi*; mais une fois que ce terme se trouve associé au terme Moho dont nous venons de parler, sa valeur change; le mot de *Mohatma* sert, en effet, à désigner la *Divinité!*

Il en est de même du mot Moharshy La racine de la seconde partie de ce mot composé comporte l'*idée* de *mouvement;* prise comme *nom,* elle exprime l'idée de *lumière,* d'*éclat*. Or, rien n'est plus naturel que de cette seconde partie réunie à la première, c'est-à-dire au mot *Moho,* il en ressorte une *idée de grandeur s'élevant* (voilà le mouvement), *vers la lumière.*

Appliquée à un personnage quelconque, cette idée répond sans effort à la traduction *que d'ailleurs, bien avant nous,* le savant indianiste précité, M. Guérin, avait déjà donnée.

Libre, Mme Blavatsky, de faire des *Moharshy* de simples *chanteurs,* voire de prosaïques *marcheurs toujours à la tête de leurs clans!...* (Même bull. du 15 juillet, pages 148-149.)

Mais, où Mme Blavatsky n'est pas libre, c'est d'ajouter, de sa propre autorité, la voyelle *i* entre les lettres *r* et *s* de ce même mot de Moharshy et de me faire de

cette *prétendue omission* un grief d'*incorrection phonétique!*

Je m'en remets au jugement « *du plus simple écolier de sanscrit* » de Mme Blavatsky, et pour que le doute ne soit possible pour personne, je donne ici le texte de ce mot, en propres caractères devonagoris ou sanscrits.

Et maintenant que notre spirituel censeur en sanscrit vienne encore nous plaisanter agréablement nous invitant à *donner vite nos preuves selon les procédés employés par la science!...*

Ayant ainsi réduit à sa juste valeur la leçon de sanscrit dont le but évident était d'égayer le lecteur à nos dépens, nous pouvons maintenant aborder le sujet principal, et suivre pas à pas l'honorable secrétaire dans la série fougueuse de ses argumentations, tout en nous permettant d'en modifier l'ordre en ce qui concerne l'exposition.

Nous ne nous occuperons pas de l'oubli dans lequel est tombée l'honorable dame au sujet « *des milliers de passages* » (page 130) qu'elle semblait prête à fournir comme preuve des « *grandes erreurs* » qu'elle a trouvées « dans les *conférences* du 6 et 21 mars ». Nous ne chercherons pas non plus à nous expliquer ses félicitations à l'adresse « *de son frère* M. le docteur Th..., présent aux mêmes conférences « *pour le silence discret* » qu'il a gardé pendant et après la discussion, c'est-à-dire dans une circonstance, et au moment précis où cet honorable Théosophe-occultiste, par son érudition incontestable, par son éloquence habituelle et enfin par le prestige de sa position et de ses antécédents, aurait pu, lui seul peut-être à Paris, tenter la *tâche ingrate* (c'est le mot employé par Mme Blavatsky) de défendre la position. C'est un fait certain que ce *silence discret* n'a pas été interprété dans un sens favorable à la doctrine.

Enfin, en passant par-dessus toute une foule d'aménités à notre adresse et qui, en dépit *de leur élégance,*

ont le tort de ne rien prouver, nous nous arrêtons au nom vénérable de Gôtomo que nous rencontrons à la page 132 du même article et, à l'opposé du parti adopté par Mme Blavatsky, nous allons nous occuper immédiatement de cette imposante figure, qui appartient incontestablement à la plus haute antiquité de l'Asie.

Deux personnages ont porté le nom de Gôtomo dans l'antiquité hindoue. Le premier appartient à l'époque védique, l'autre a fleuri vers la fin du Treta Yougo ou troisième âge. C'est à ce dernier qu'est due la doctrine dont il a été question dans les deux discours des 6 et 21 mars publiés dans le bulletin paru au 15 avril et qui ont suscité tant de colère de la part des Théosophes occultistes.

Cette communauté de noms eut pour résultat d'amener une confusion fâcheuse entre la légende symbolique attachée au nom du premier et l'histoire du second. Aujourd'hui on est encore à rechercher la part d'histoire qui revient en propre à chacun de ces deux sages; nous nous bornerons à résumer l'opinion la plus répandue dans l'Inde et adoptée par la généralité des Brahmes les plus instruits.

Le philosophe Gôtomo (1), qui appartient à la famille védique dont est issu bien plus tard le Bouddha Çâkyamouni, naquit au pied de l'Himalaya vers la fin du Treta Yougo (3e Age).

Une légende symbolique prétend que Ahalya, fille de Brohma, et coupable d'adultère avec Indra, avait été l'épouse de cet illustre sage (2).

(1) La lettre *ô* de Gôtomo se prononce comme ô dans chômer, fantôme, comme les deux *o* suivants se prononcent comme l'*o* bref des peuples gréco-latins. Le mot Gôtomo constitue ce qui, d'après la prosodie latine, s'appelle un *dactile*.

(2) Indra, roi du Ciel, est souvent représenté sous la figure d'un homme blanc monté sur un éléphant et armé du tonnerre. Son règne n'est point éternel et ne doit durer que

Après avoir répudié sa femme, Gôtomo se retira sur l'Himalaya, résolu à se livrer entièrement à la vie méditative et là, entouré de disciples d'élite, il jeta les fondements de l'œuvre la plus hardie peut-être que l'esprit humain ait conçue dans le domaine de la science et de la philosophie, et dont l'originalité n'a d'égales que la concision et l'étonnante simplicité des principes sur lesquels elle se fonde.

Le titre de ce travail inconnu jusqu'à ce jour à tous les *Mlecchas* (j'emprunte ce mot à Mme Blavatsky) du monde entier, y compris, par conséquent, l'Inde, peut se traduire ainsi : *Code Hiératique,* ou *Institutes divines de Gôtomo* ou encore *Science divine.*

Il n'est pas question en ce moment d'exposer par quel étrange concours de circonstances j'eus la bonne fortune d'entrer en pleine connaissance de ce document, je me bornerai seulement à dire que le premier résultat de la possession de cet ouvrage fut la découverte de la clef sous laquelle se trouve caché le sens véritable, réel, des écrits qui concernent la Chronologie hindoue.

Ajoutons, pour mémoire, que Gôtomo s'occupa, en outre, d'un traité sur la logique qu'il appela *Nyayos.* Cet ouvrage, mis en comparaison avec le *Code Hiératique,* présente cette particularité que, comme style, il en diffère profondément. Dans le code hiératique, par exemple, le style est grave et concis à l'excès, dans les *Nyayos,* au contraire, le style est prolixe et extrêmement diffus.

cent ans divins. Indra a eu des prédécesseurs, et il aura des successeurs.

Une légende symbolique raconte que Gôtomo s'étant aperçu de l'infidélité de Ahaya, prononça contre le séducteur Indra une imprécation terrible qui réduisit le dieu à implorer sa clémence. Gôtomo se laissa toucher, et les mille marques dont il avait stigmatisé le corps d'Indra furent changées en autant d'yeux!

Il est bien entendu que dans tout le cours de cette discussion il n'est jamais question des Nyayos.

La supériorité de Gôtomo sur les autres philosophes et savants de l'antiquté consiste en ceci, qu'il est peut-être le seul qui, à une époque aussi reculée, ait traité la philosophie d'après la méthode scientifique. C'est, en effet, au moyen de l'observation, de l'expérience et d'une logique serrée et pressante (nous avons dit que nous parlons exclusivement du code hiératique), que ce grand penseur établit tout son système de cosmogonie et de genèse.

On peut dire que Gôtomo a saisi la nature sur le fait. Frappé des conditions dans lequelles se produisent les phénomènes en général et chaque phénomène en particulier, il en arriva à cette conclusion que, dans la nature, ce n'est pas l'ordre et la logique qui l'emportent en première ligne, mais la *simplicité!...* dans la plus large acception de ce mot.

MA QUATRIEME

A LA RÉPLIQUE DE L'HONORABLE SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

(*Voir les Bulletins des* 15 *juillet,* 15 *août,* 15 *septembre,* 15 *octobre.*)

C'est en partant de cette conclusion que, par un élan de génie, Gôtomo découvre et établit les trois vérités remarquables, qui sont la base de sa doctrine :

1° Que les phénomènes relèvent tous, sans exception aucune, d'un seul et unique facteur commun;

2° Que les qualités de ce facteur sont appréciables et rendues évidentes par l'observation et l'expérience;

3° Que de la notion de ce principe et de son application découle la solution des questions de phénomène et de cause.

Ainsi, tandis que notre Europe civilisée en est encore à discourir sur le premier mot d'une énigme qu'elle ne parvient pas à saisir, et dont la recherche a vu échouer pendant une trentaine de siècles les efforts intellectuels de tant de philosophes, l'Inde du *Treta Yougo*, méconnue et même calomniée le plus souvent par notre orgueilleuse insuffisance, était déjà en pleine connaissance de la clef de ce mystère.

Il est vrai que cette doctrine a le grave tort de contrarier, de froisser même des *préjugés* qu'on est convenu d'appeler *respectables*, et de bouleverser les idées auxquelles, par l'éducation et par l'habitude, nous nous sommes attachés davantage. Allez donc parler d'idées simples et de *principes étonnants de vérité naïve* à des hommes empêtrés, comme nous le sommes, dans les complications, les subtilités et les artifices de langage dont se compose cette philosophie, à laquelle nous appartenons, dès notre jeune âge, et à laquelle aussi, il faut bien le reconnaître, l'humanité en est encore à demander le moindre résultat pratique!

Cela n'empêchera pas que l'heure de l'avènement de cette doctrine en Europe n'arrive. Nous le souhaitons pour le bien de l'humaine Société.

Contentons-nous pour le présent de continuer à en exposer, au moins superficiellement, les résultats, en attendant le moment favorable où l'œuvre sera livrée, dans son entier, à la connaissance de tous. Jusque-là nous continuerons aussi à la défendre contre des adversaires, qui confessent eux-mêmes ne la point connaître, et à l'opposer en même temps aux rêveries malsaines et aux théories néfastes du nihilisme, dans lesquelles il faut comprendre l'occultisme et le bouddhisme athée.

Nous avons dit que le langage de Gôtomo est le lan-

gage de la simplicité, de la vérité, de la précision. Il n'y a pas, en effet, un seul mot dans tout le code hiératique dont le but soit de donner le change à l'insuffisance de l'idée. Mme Blavatsky, avec une volubilité charmante, parle de toutes choses et d'*occultisme* à propos de cet ouvrage, et semble ne point se douter que Occultisme et précision, évidence, lumière sont des antithèses qui se combattent et s'excluent, et que rien ne serait mieux fait pour étonner comme de voir figurer le nom du Gôtomo du *Treta Yougo* parmi les noms des auteurs « d'*écrits sur la science secrète* (lisez occulte) *de l'âme universelle* ». (Voir Bulletin, pages 149-150.)

Mais le *Code hiératique* de Gôtomo *est une œuvre apocryphe,* hasarde avec une désinvolture parfaite Mme Blavatsky. Mieux que cela! « le code hiératique est une *invention créée tout exprès* pour la circonstance *afin de discréditer* la Théosophie Orientale et dont tout le monde riait excepté lui-même (c'est-à-dire M. Tremeschini) et quelques spirites crédules. »

Si cette façon gracieuse de manier la plume est loin de pécher par excès d'obligeance, il n'en est pas moins vrai que cette détermination, prise *ab irato,* de quitter le terrain solide de la discussion sérieuse, pour se laisser aller sur la pente glissante de la dispute, à des insinuations malveillantes, n'est pas la plus propre à démontrer la solidité des arguments dont on dispose.

Sous une autre forme, le jugement de sa sainteté, le patriarche du Brahmanisme va au même but lorsqu'il formule, *ex cathedrâ,* que le Code hiératique de Gôtomo n'existe pas. Pour donner plus d'autorité à cette décision sans appel, car elle émane d'un *Infaillible,* l'honorable Dame prend soin d'énumérer la valeur et les qualités spirituelles de ce vénérable personnage : « c'est le grand Sankaracharya, le *Pape de l'Inde,* nous dit-elle, *chef d'une hiérarchie* qui *règne spirituellement par succession* depuis le premier Sankaracharya du

Vedanta » (page 140, ligne 33), et elle ajoute : « Voici la lettre reçue à ce sujet par T. Subba Row du Mysore », de cet initié (page 149-150), le *seul maintenant aux Indes* qui *possède la clef de tous les mystères Brahmaniques* (nous prions de vouloir bien retenir cette déclaration officielle). » Or, ce pouvoir spirituel, depuis le cap Comorin jusqu'aux Himalayas... voici ce qu'il dit : « Si le manuscrit (le code hiératique en question) est écrit en sen-sar Brahmabasya (langue sacerdotale et secrète), il ne peut être ni lu, ni compris que par les Brahmes initiés auxquels la révélation d'Atharvan et Angiras a été déjà faite. Or, aucun de ces manuscrits ni même une copie ne peut se trouver en la possession d'un *Mleccha* (étranger impur)...

« Car d'abord le nombre des livres (codes) est gravé sur le pilier de l'*Ashrum*, depuis que le grand et *Saint Achaya* en a tracé les noms de sa propre main et que tous y sont, et puis, parce que, dans ce nombre, le nom de Gautama Rischi ne s'y trouve pas.

« Quant à l'autre Gôtomo, c'est-à-dire l'auteur du Nyaya, celui-ci n'est ni de la caste ni du sang du Gautama Rischi et tout un Yug, le Dwapara yug de 864.000 ans les séparent! »

Pour être poli, convenable, correct, ce langage est-il pour cela — nous le demandons — le langage d'un siècle de science, de libre pensée, de progrès, de lumière?... Quoi donc? parce que Sa Sainteté le Pape de Mme Blavatsky ignore l'existence d'un ouvrage de Gôtomo, est-ce une raison pour qu'on vienne décréter d'autorité que cet ouvrage n'existe pas?...

Mme B... oublie, évidemment, qu'en fait de science et de philosophie *ce qui fait autorité, ce n'est pas le prestige d'une position* SPIRITUELLE HIÉRARCHIQUE *quelconque, mais uniquement et exclusivement la valeur des arguments et des preuves.*

Comme si l'histoire n'était pas là pour nous apprendre que : « la *faillibilité* d'un *infaillible* n'est point le

cas le plus rare qui se soit présenté dans la vie des nations!... »

Nous allons maintenant faire la démonstration que les éminentes Autorités ecclésiastiques de l'Inde se sont trompées.

MA DERNIERE

A LA RÉPLIQUE DE M. TREMESCHINI.

(*Voir le Bulletin du* 15 *septembre.*)

Dans le Bulletin d'août, l'estimable « membre de la Société Théosophique » promettait au lecteur la preuve « que si la vérité est quelque part sur la terre, ce n'est pas dans les théories de l'occultisme hindou... »

Nous permettra-t-on de lui répondre — une affirmation en valant une autre — que si *l'erreur* est quelque part sur la terre, c'est bien dans les conceptions de M. Tremeschini, et son occultisme Gôtomique?

Notre adversaire a l'extrême bonté de nous encourager. Il nous dit : « N'ayez pas crainte, je ne suis pas homme à user de représailles. » Mais, au contraire, qu'il en use librement! Il a tort de nous croire capable de la moindre crainte dans une discussion où nous savons avoir raison. « L'honorable secrétaire, dit-il, justement préoccupée et inquiète (?) *du mauvais effet produit par l'article* qui donne origine à la controverse, s'empresse d'en décliner la responsabilité. » Erreur, encore et toujours erreur. « L'honorable secrétaire » n'a pas été pour un seul moment ni « inquiétée » ni « préoccupée ». Et de quoi le serait-elle?

« Du mauvais effet produit » sur une poignée de spirites, qui ont bien voulu lui faire l'honneur de la représenter sous une lumière... un peu incertaine? Allons donc! Mais on oublie qu'il est de par le monde vingt millions de *spiritualistes,* et dix fois ce nombre de bi-

gots et de fanatiques de toutes les religions que nous bravons depuis des années, et tous les jours? Que si toutes ces multitudes qui nous haïssent d'une haine mortelle, et nous le prouvent en nous persécutant sans trêve ni repos, n'ont pu réussir à nous intimider, c'est que la peur n'entre pas certes dans le nombre de nos défauts. J'aime à croire que notre *ex-frère* de la Société Théosophique est un homme trop sérieux, trop intelligent, pour avoir voulu *poser?* Aussi, je préfère n'y voir qu'une nouvelle erreur...

Pour en finir avec la déclaration de guerre du *Bulletin* d'août, voyons un peu comment M. Tremeschini s'y prend pour nous démolir — nous et l'occultisme hindou — dans le numéro de septembre. Faisant mes excuses d'avance pour ma franchise, je trouve que notre estimable ennemi n'y démolit — que lui-même. A ce plaidoyer éloquent, dans lequel il voudrait établir contre toute évidence que « les accusations portées par lui contre notre doctrine sont debout, même après les rectifications faites », je réponds *pour la dernière fois.* Vraiment, nous avons fort peu de temps à perdre, chez nous. N'était-ce pour rendre service à quelques-uns de nos amis, qui pourraient bien, dans leur sainte ignorance de l'occultisme et du sanscrit, se trouver pris à cette pluie d'erreurs (involontaires, nous aimons à le croire), je n'y aurais même pas fait attention.

Dès la première ligne, M. T... débute par un malentendu fort plaisant. Il m'accuse d'employer « le mot sanscrit *Adya* » qu'il remplace, dit-il, par le mot « suprême ». A quelle page et ligne, où, quand, ai-je employé « ce mot sanscrit »? La Société Théosophique (*Suprême?*) — demeure à *Adyar* — un *faubourg de Madras;* mais pourquoi se numéroterait-elle — car *Adya* veut dire en sanscrit (aux Indes) *premier* ou *première* — alors que notre Société est la seule à porter son nom, ses 123 groupes ou sociétés collatérales étant connues sous le nom de *branches?*

Plus loin, M. Tremeschini prend le nom pour le nombre, lorsqu'il fait du *treta yüg* le « troisième âge », parce que *treta* veut dire « troisième » et de *Dwapar yug* le deuxième âge, sous prétexte que *dwapa* veut dire « deuxième ». Mais cela ne prouve qu'une chose, c'est que M. Tremeschini ignore la manière de compter des Brahmanes. Il nous cite un M. Guérin qui nous est complètement inconnu. Eh bien, si ce monsieur compte de cette manière, ils sont deux à se tromper, voilà tout.

Tout cela s'explique en deux mots : M. T... est tout à fait innocent de la moindre familiarité avec les sciences occultes. Le code *hiératique* des Brahmes et leur manière de calculer lui sont étrangers et il devient évident, par cela même, que son « code de Gôtomo » — fort répandu à Paris, mais dont personne n'a jamais entendu parler aux Indes — en fait mystère. Qu'il nous permette donc de lui apprendre que c'est justement parce que ce calcul des *yüg* (ou yougo pour lui faire plaisir) est un calcul secret, qui n'est connu que des Brahmes du temple, qu'il reste un mystère pour notre adversaire et une anomalie pour les autres. Seuls les initiés pourraient lui expliquer pourquoi le *deuxième* âge y est appelé *treta* ou troisième, et que le dwapara « le *deuxième* » y représente le troisième! *Les noms en sont le masque;* et c'est sous cette absurdité apparente que gît le profond mystère des « âges Brahmaniques » — périodes dont les vrais chiffres ne sont révélés qu'à l'heure de l'initiation.

M. Tremeschini croit avoir jeté la confusion dans nos rangs, en nous citant du Guérin et même le grand Burnouf, qui, dans sa méthode pour *étudier* la langue sanscrite parle entre autres choses de la manière de prononcer les mots — « d'après les Brahmes du Bengale ». Nous n'avons pas cette méthode sous la main pour le moment; mais nous voudrions nous assurer si Burnouf — un Indianiste des plus distingués — *recommande* l'accent « des Brahmes du Bengale »? Nous

nous permettons d'en douter jusqu'à preuves plus irrécusables. En tout cas, nous sommes prêts à prouver que le Prof. Max Müller, l'élève de Burnouf, et qui fait aussi autorité, s'est prononcé contre le sanscrit du Bengale, dont les Brahmes prononcent *mojjham* au lieu de « mahyam » et *koli* au lieu de « kali ».

Le sanscrit est une langue *demi*-morte, seulement. Il y a encore à Bénarès, à Bombay et aux Indes du Sud des *pandits* qui l'ont conservé dans toute sa pureté. Mais le sanscrit est aussi une langue à peine découverte, dix fois plus difficile et bien moins connue que ne le sont le grec et le latin. Et, cependant, on n'a qu'à entendre la langue de Virgile prononcée par les bouches cléricales — avec Rome, à deux pas — pour juger du degré de corruption qu'elle a subie chez les Français et les Anglais. Le *non bis in idem* est devenu avec ces derniers « non bais aïn aijdem », et ainsi de suite. Il en est de même pour le Grec classique. Le sanscrit se trouve dans le même cas. Prononcé par les Bengalais, il ne ressemble pas plus au sanscrit de Pânini que le romaïque moderne ne ressemble à la langue de Pindare ou d'Homère. » Et si l'on trouve, même dans la langue de ce dernier, des lettres dont les sons correspondants sont inconnus à l'Europe moderne, comment se vanter que les sons et le bon accent védique lui sont parfaitement familiers! Vraiment, la suffisance européenne dépasse quelquefois toutes les bornes. En réponse à notre lettre, voici ce qu'un Brahme du Bengale, un patriote connu, nous écrit. Je traduis mot pour mot :

« Je commence par une confession humiliante à laquelle je me vois forcé par respect pour la vérité : au Bengale, la prononciation du sanscrit est reconnue par les sanscritistes modernes — Européens et Hindous — comme étant *terriblement barbare et incorrecte*. Cela est si vrai que lorsque le vénérable chef du *Brahmo-Samaj* (Société des Brahmes), le patriarcal-

Raja, Debendro Nath Tagore voulut établir à Calcutta son Académie de sanscrit, *selon les Vedas*, il se trouva dans l'impossibilité, malgré un argent fou qu'il y dépensa, de trouver un seul *Pandit* dans tout le Bengale qui pût se faire seulement comprendre des sanscritistes du collège national de Bénarès! En désespoir de cause, il se résigna à envoyer quelques jeunes Brahmes étudier la langue sacrée dans cette dernière ville. Je ne m'arrêterai pas à vous détailler les innombrables écarts du vrai accent sanscrit qui se sont glissés pendant les derniers siècles dans la méthode de nos professeurs. *Ces écarts sont ridicules et déplorables!* Il suffira de dire que les trois *sibilantes* (lettres sifflantes) sont confondues au Bengale en une seule — la cérébrale. Les lettres *B* et *V* ont cessé d'être deux lettres distinctes chez nous; le *N* dental, et le *N* palatal n'en font plus qu'un.

« Les voyelles ont été mutilées plus encore. Toute différence entre le *i* long et le *i* court a disparu. Les voyelles sanscrites *li* et *ri* sont devenues dans la bouche de nos Bengalais des consonnes. Quant aux diverses combinaisons elles n'existent plus, pas même en théorie. La cérébrale *s* (translitérée par les Anglais en *sh*) est prononcée aujourd'hui *kh* (comme le *ch* allemand), lorsqu'il est précédé d'un *K*. En un mot, le sanscrit de nos Bengales *est devenu un baragouin incompréhensible* pour les Hindous du Nord et du Sud, ce qui n'est pas étonnant, une fois que l'on sait que l'*y* au commencement d'un mot devient chez nous un *j*, et qu'ils prononcent le mot *youga :* « jougo »... « De « toutes les provinces des Indes — dit notre grand « sanscritiste, le docteur Rajendra Lal Mitra — *le « sanscrit du Bengale est le plus corrompu.* Tandis « que les Brahmes Marattha de Bombay ont conservé « l'accent sanscrit dans une pureté relative, seuls les « Pandits de Bénarès le parlent *dans toute sa primitive « pureté.* » Il n'y a plus, à l'heure qu'il est, que les

Shastras de la ville sainte, quelques Pandits, comme le Swami Dayanand Saraswati et un petit nombre d'initiés illustres dans le Nord et au Sud qui aient droit au titre d'*autorités* sur la langue sanscrite...

« A vous fraternellement,

« DHARANIDHAR — KAUTHUMI. »

(C'est-à-dire : disciple de l'école sanscrite de Kauthumi — rivale de celle de Ramayana.)

Est-ce assez clair? Et c'est à la méthode *selon les Brahmes du Bengale* qu'on nous renvoie pour l'accent et l'orthographe corrects des mots sanscrits! M. Tremeschini joue vraiment de malheur! Il ferait peut-être tout aussi bien d'adopter la prononciation des Babous Bengalais *in totto*, et dire désormais *Beda*, au lieu de « Veda », et *Bishmou* au lieu de Vishnou.

Avant de se poser en maître de sanscrit et d'occultisme oriental, on devrait du moins se faire une juste idée de l'énorme importance *occulte* de la prononciation *vedique* dans le sanscrit et comprendre toute la signification du terme *vâch* relativement à l'*Akasa*, c'est-à-dire se rendre compte des relations mutuelles entre *le son sacré* et *l'éther de l'espace*. L'accent védique et la cadence sont d'une telle importance dans l'Occultisme que l'authenticité de cet accent est décidée selon la rapidité des effets produits.

Par exemple : un Brahme qui réciterait certains *mantras* (incantation, conjuration) pour une piqûre de scorpion ou de serpent, et les *chanterait* selon la méthode et l'intonation prescrites dans l'*yajour veda*, guérirait son malade à coup sûr — ce dont nous fûmes témoins oculaires maintes fois — tandis que « toute la grande armée des sanscritistes européens, avec M. Guérin, aidé d'un « Brahmane du Bengale » à sa tête, pourraient s'égosiller pendant un siècle sans produire plus d'effet que s'ils chantaient *Au clair de la lune*.

Tout cela est tellement vrai que le *Yajoor-Veda* est appelé « blanc », chanté par les Brahmes de Bénarès, et « noir » lorsqu'il est récité par les Pandits Bengalais, ou ceux dont l'accent n'est pas pur. Les deux surnoms, en plus, se trouvant en directe relation avec la *magie blanche* et la *magie noire.* Ce n'est que les *Tantrikas* (les sorciers) qui prononceraient le nom sacré *devanagâri :* « devonagoris », comme l'écrit M. Tremeschini d'après M. Guérin.

Le son *u* des Français n'existe pas en sanscrit, s'écrie notre adversaire, en faisant suivre la grande nouvelle de trois autres points d'exclamation. Et qui a jamais soutenu le contraire? Nous écrivons le mot Youga, aux Indes, *Yug* ou Yuga, car en anglais le *Yu* devient en français *You.* Nous n'avons objecté qu'à l'*o* final, qui n'existe ni dans l'orthographe ni dans la prononciation de ce mot, la lettre *a* lorsqu'elle est finale étant muette, ou à peu près. Pour en finir, je dirige l'attention des lecteurs sur ce qui suit. L'alphabet sanscrit ayant 54 consonnes, 14 voyelles et 2 semi-voyelles, ses combinaisons sont infinies. En plus il existe deux manières pour prononcer la lettre *d,* ou plutôt, deux *d,* trois *s,* deux *dh* (un son impossible pour tout autre gosier que celui des Hindous) et une voyelle *lri!* Nous serions fort aises d'apprendre comment M. T... se prendrait pour *translater* l'accent de toutes ces combinaisons, et les 68 ou plutôt 70 lettres de l'alphabet sanscrit au moyen des modestes 26 lettres de l'alphabet français? Un Français, comme tout le monde sait, à moins d'être né dans un pays anglais, ne peut pas même prononcer les combinaisons du *th* britannique! Au lieu des *the, this, that,* il dit *zi, zis* et *zat,* l'anglais rendant le même compliment à sa langue lorsqu'il se mêle de parler français!

Je me permets de rappeler à notre honorable sanscritiste de Paris qu'en le renvoyant à « la grande armée » *de ses collègues Européens,* ce n'était nullement mon

intention de les choisir arbitres dans la question de l'accent sanscrit, moins encore dans celle de l'orthographe qui ne peut que varier selon l'idiome de chaque nation européenne : j'ai seulement voulu en appeler à cette *armée* pour la valeur et signification des mots, et montrer que pas une des susdites *autorités* ne lui donnerait raison contre nous pour ses 28.000 années écoulées depuis la période du *treta-youg*. Or, il nous renvoie à Burnouf, et à sa méthode pour étudier la langue sanscrite! Burnouf a fait ce qu'il lui était possible de faire dans les limites resserrées à sa disposition. Pas même Burnouf n'eût pu écrire du vrai sanscrit *en français*. L'alphabet russe lui-même, avec ses 36 lettres et ses consonnes chantantes, gutturales, linguales, sifflantes et dentales est incapable de rendre certaines lettres sanscrites. Nos Brahmes des Indes ont eu l'occasion d'admirer le sanscrit dans la bouche de certains sanscritistes européens. Les mauvaises langues nous assurent que le grand Pandit Bala Devi Shastria, après avoir conversé en sanscrit avec un certain professeur de cette langue, de Saint-Pétersbourg, en a eu la fièvre sans avoir pour cela compris un seul mot à son discours. De même, pour les deux lignes, en *soi-disant* sanscrit, par M. Tremeschini (p. 187), malgré leur grande érudition, deux sanscritistes Brahmes du Mysore ont mis une demi-heure à les déchiffrer, avant d'y rien comprendre. En effet, M. Guérin a dû apprendre son sanscrit à Calcutta.

Ce n'est donc pas, comme on voit, « l'honorable secrétaire occultiste » aussi ignorante du sanscrit — et plus — que du français, qui se permet de contredire l'honorable occultiste de Paris, mais bien les Brahmes des Indes, des sanscritistes reconnus, auxquels on voudra bien permettre, j'espère, de connaître leur « langue des dieux » tout aussi bien que M. Guérin et même Burnouf.

Il est inutile de perdre son temps à relever d'autres

erreurs sur lesquelles M. T... insiste, malgré nos réfutations. Elles commencent à ressembler un peu trop à un parti pris. En effet, nous disons *blanc*, on nous répond : « Non, vous dites *noir*. » Nous prouvons n'avoir jamais ni prêché, ni cru à l'absurdité d'un « *moi spirituel* » se trouvant ANÉANTI (!!!). On nous réplique : « Mais si, mais si, vous y croyez »! Et on renvoie le lecteur, comme preuve, au *Catéchisme Bouddhiste* du colonel Olcott! Et cela malgré les remarques fort justes de M. Fauvety, page 179, *Bulletin* de septembre, remarques qui font bien voir que ni le colonel, Président de la Société Théosophique, ni son humble secrétaire n'acceptent le canon de l'Eglise Bouddhiste du Sud *que sous toute réserve*. C'est comme si l'on cherchait à rendre responsable le pape de toutes les négations du protestantisme, sous prétexte que catholiques et méthodistes sont tous chrétiens! Nos estimables adversaires et contradicteurs ont-ils seulement étudié la différence qui existe entre le canon cingalais et celui du Nord? Connaissent-ils les subtilités qui divisent même les deux sectes de Ceylan, celle du *Siam* et d'*Amarapoura*? Comment espérer de se jamais faire comprendre de nos frères à Paris, lorsque le génie même de la langue française s'y oppose, et qu'il ne se prête pas seulement à expliquer la différence que nous faisons entre le « moi conscient » spirituel et le « moi conscient » *personnel*, l'*Atman* et le Manas, le *Buddhi* et le *jivatma*! Voici ce que Max Müller vient de publier à ce sujet. Après avoir critiqué les traductions de la première ligne des *Upanishads* par Colebrooke et Roer, et montré par les mots que le terme sanscrit âtman ne peut être traduit ni « âme », ni « esprit », ni « intelligence », car âtman est tout cela, et cependant aucun des ci-dessus nommés qui sont ses attributs ne peuvent avoir une existence indépendante en dehors d'âtman — l'érudit professeur nous dit :

« M. Regnaud, dans ses *Matériaux pour servir à l'his-*

toire de la philosophie de l'Inde (vol. II, p. 24), en a senti évidemment toute la difficulté et laisse ainsi le mot ATMAN dans son original, sans chercher à le traduire. « Au commencement cet univers n'était que « l'âtman. » Mais, tandis qu'en français *il semble tout à fait impossible de trouver un équivalent pour ce terme* (âtman), j'ai osé le rendre par le mot *Self* (*Ego*), et j'ai traduit : « en vérité, au commencement, tout cela n'était que *Self,* UN seulement » (*Sacred Books of the East, Upanishads,* p XXXI et II. *Préface*). »

Or donc, si le plus grand sanscritiste de notre époque, un élève de Burnouf, confesse ainsi la pauvreté des langues européennes, et l'impossibilité de rendre en français le mot *âtman* (le terme le plus métaphysiquement subtil, et qui contient dans sa signification la base, la pierre angulaire de toute la philosophie ésotérique hindoue), qu'y pouvons-nous, nous autres occultistes? Si l'équivalent d'*âtman* n'est ni « âme », ni « esprit », où pourrions-nous trouver des termes pour en rendre toute la sublime conception? Comment s'étonner que ni Mme Rosen, ni M. Tremeschini, ni les autres, ne nous comprennent et que, ne nous comprenant pas, ils nous critiquent?

J'ai fini. Tout en remerciant M. le Président pour l'hospitalité accordée, je ne crois pas que nous cherchions désormais à en abuser davantage. Lorsque j'écrivis ma première réfutation, on espérait, chez nous, que M. Tremeschini savait *quelque chose,* du moins de notre philosophie et du code *hiératique* des Brahmes du Nord et du Sud. Nous nous sommes trompés, et nous le regrettons, car c'est autant de temps perdu. Nous ne voulons pas nous amuser à réfuter du sanscrit du Bengale, ce qui équivaudrait à une réfutation du français de la *Canebière.* Nous n'avons pas le temps d'enseigner à ceux qui ne le savent pas pourquoi ni le *trita,* ni le *Kali Youg* ne s'appellent point « le premier » et le « quatrième » lorsque, des deux autres,

le *troisième* est devenu le second et le *second* le troisième. Encore une fois, ce n'est que nos initiés qui le savent. Mais peut-être M. Tremeschini finira-t-il par trouver le grand secret dans son « code de *Gôtomo* », ce que je lui souhaite, tout en lui cédant le champ de bataille et le priant d'agréer mes respectueux adieux.

H. P. BLAVATSKY,

Secrétaire-correspondant
de la Société Théosophique.

Adyar, Madras, 17 octobre 1883.

A M. LE PRÉSIDENT
DE LA SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE D'ETUDES PSYCHOLOGIQUES

Lilas, 1er décembre.

Cher Maître,

En attendant que mon indisposition me permette de reprendre la suite de ma réponse à Mme Blavatsky, je prends la liberté de vous soumettre quelques réflexions sur la nouvelle lettre que vient d'adresser l'honorable dame à la rédaction du *Bulletin*.

Mme Blavatsky tend avec insistance à opérer une diversion dans la marche de notre controverse et s'efforce de transformer en une querelle de personnalités — où mon nom paye les frais — une question de doctrine et de principe.

Je ne suivrai pas la vénérable patronne du néobouddhisme hindou dans cette voie; je ne relèverai pas combien ses redites et ses digressions diffuses sont loin de modifier, d'amoindrir en rien la valeur des réfutations catégoriques publiées jusqu'à ce jour par le *Bulletin*, et je répondrai par le silence à sa reprise de facéties, de mots pour rire et de railleries que l'honorable dame offre avec une satisfaction marquée en échange de bonnes raisons et de preuves.

Je remarquerai seulement qu'en raison, peut-être, de la vivacité toute naturelle de son tempérament, Mme Blavatsky n'est pas d'une précision rigoureuse ni dans ses citations ni dans l'exposition des faits qu'elle énonce.

A l'occasion, par exemple, de ce qu'elle aime appeler *un malentendu fort plaisant*, Mme Blavatsky se plaint que je l'accuse d'employer le mot sanscrit Adya que je remplace par le mot : suprême, et elle ajoute : « *à quelle page et ligne, où, quand, ai-je employé ce mot sanscrit?* »

Je réponds d'abord que je *n'accuse* nulle part Mme Blavatsky du fait dont elle se plaint. A la fin de la page 184, je dis uniquement que j'avais trouvé plus simple de substituer au mot sanscrit : adya, employé par Mme Blavatsky, son équivalent français qui est le mot *suprême;* je n'ai pas dit autre chose à ce sujet.

Quant à lui rappeler la page, la ligne, le lieu et le moment, rien n'est plus facile. Qu'elle parcoure la 125e page, à la 4e ligne du Bulletin mensuel de la Société d'Etudes psychologiques, du 15 juin 1883, elle relèvera ces propres termes avec la ponctuation à laquelle j'aurais garde de toucher :

« H. P. Blavatsky S^re^, Correspondant de la Société théosophique *Adyar*, Madras. »

Que si la traduction exacte, précise, littérale de cette expression a le don de mettre en belle humeur notre spirituelle et non moins sérieuse adversaire, tout le mérite en revient à elle-même, à elle toute seule et pour notre part il est juste que nous en déclinions jusqu'à la moindre parcelle.

En effet, du moment qu'une personne aussi peu accessible à l'erreur comme Mme Blavatsky — qui a le privilège d'être inspirée par un Infaillible, le grand Sankaracharya, sa sainteté le Pape des Indes — fait suivre l'expression de société théosophique *immédiatement et sans le moindre signe de séparation* par le mot

adyar et qu'ensuite elle a soin de séparer par la virgule ce même mot d'Adyar, du nom Madras qui vient en dernier, il est difficile de s'expliquer comment et pourquoi notre traduction littérale et fidèle peut lui donner matière à plaisanterie.

Que Mme Blavatsky ne s'y trompe pas; si dans un nouvel accès de distraction il lui plaisait de souscrire à cet autre *malentendu* d'égale nature et non moins *fort plaisant : Peireon anthropos esti,* l'honorable dame peut être sûre que dans ce cas comme dans le premier nous n'hésiterions pas à être des *traducteurs fidèles* et d'écrire sans ambages : *Le Pirée est un homme.*

Et ce ne serait pas à elle que reviendrait le droit d'en plaisanter la première.

Je termine par observer qu'aussitôt que Mme Blavatsky s'est aperçue de son erreur et qu'elle s'est empressée de supprimer, à la suite de ses lettres, tout rapport entre adyar et Société théosophique, nous n'avons rien eu de plus pressé que d'en faire autant et de supprimer net le qualificatif de *suprême.*

Mais j'ai hâte de finir. Je me résume en demandant d'abord comment il se fait que Mme Blavatsky, *qui a fort peu de temps à perdre chez elle,* trouve néanmoins le temps, le grand temps, d'opposer à *ma pluie d'erreurs involontaires* l'averse, le déluge de mots de son inépuisable lettre?

Je tiendrais à savoir ensuite si les personnages hiérarchiques spirituels dont la parole joue auprès de Mme Blavatsky le rôle de preuve irréfutable et absolue (il me revient ici à la pensée le qualificatif d'*innocent* que l'honorable dame a eu la bonté de m'appliquer), sont effectivement des hommes sérieux et s'ils sont sincères, puisque sans s'émouvoir et protester ils se laissent décerner la qualité d'infaillibles!

Je pense enfin qu'il ne serait peut-être pas inutile que le lecteur fût édifié sur le degré de connaissances dont est orné l'esprit d'ailleurs très élevé de Mme Blavatsky

en fait de sanscrit. Or, ce que je peux affirmer sous *ma responsabilité personnelle,* sur ce sujet, c'est : *que de l'aveu, du témoignage de l'honorable M. Sinnett, ami intime de M*me *Blavatsky, l'honorable dame* N'A PAS ÉTUDIÉ ET NE CONNAIT PAS LE SANSCRIT.

C'est le cas où jamais de répéter avec le poète :

Verba et voces, prœtereaque nihil.

Je vous prie, mon cher Maître, d'agréer mes sentiments de respect et d'estime.

TREMESCHINI.

SUITE D'HISTOIRE

A l'entrée de l'hiver 1884, Mme Blavatsky retourna aux Indes. Elle revint en Europe malade et fatiguée, et descendit, en avril, à Torre del Greco, petite ville d'Italie, au pied du Vésuve.

Elle y resta à peu près trois mois, puis se rendit en Allemagne en s'arrêtant quelques jours en Suisse, à Saint-Cergues; puis se rendit à Wurtzbourg, où elle fit un long séjour; elle y rencontra M. et Mme Sinnett, Miss Fr. Arundale, M. Molini, M. Chatterji et la comtesse Wachtmeister. Certaines lettres nous disent aussi qu'elle s'y rencontra avec Mme Fadeef et les Solovyoffs.

On trouve de nombreux détails sur ce séjour dans le livre de la comtesse Wachtmeister *Réminiscences de H. P. Blavatsky et la Doctrine Secrète.*

En mai 1886, accompagnée de Miss Kislingbarry et sa femme de chambre, elle se rendit à Ostende, où elle se rencontra avec de nombreuses personnalités du monde théosophique, M. Sinnett, Miss Anna Kingsford, M. Ed. Maitland, M. Gaboriau, M. Eckstein, de Vienne, M. A. Gebhord, Dr A. Keightley, M. Bertran Keightley.

Elle continue activement la publication de la *Doctrine Secrète.*

En mai 1887, elle se rendit à Londres, à May-

cot, sur invitation des Keightley et s'y installa définitivement.

En 1910, j'avais chargé un membre très ancien d'écrire un résumé sur les commencements de la Société Théosophique en France; voici cet article de M. Froment :

A la suite de cet article nous publions deux lettres de M. Dramard à M. Autun, docteur à Saint-Florentin, puis une longue correspondance entre Mme Blavatsky et Mme Lemaître dont nous joindrons les originaux. Mme Lemaître était alors connue comme la traductrice du *Bouddhisme Esotérique* de M. A. P. Sinnett.

Cette correspondance illustre bien des faits qui se sont passés à Paris à cette époque.

LETTRES ADRESSEES PAR Mme H. P. BLAVATSKY A M. BILIERE

Bombay, 3 août 1880,

A notre très distingué nouveau « Frère »
M. C. Bilière.

Monsieur,

Lorsque nous parlons d'« Ecole » Théosophique, nous nous mettons sur un terrain dangereux. — Quelle « Ecole », s'il vous plaît? Nous n'avons pas d'*Ecole :* pas plus une Société, en général, que mon humble moi, en particulier. Et ici, pour ne pas me répéter, je vous renvoie de suite à ma lettre que je viens d'écrire à M. Fauvety, en réponse à la sienne. C'est une espèce de lettre-circulaire en un numéro isolé. Mais elle expliquera certaines choses, que vous — théosophes — ne devez pas ignorer. Parler d'*Ecole* théosophique et l'identifier avec la Société, c'est comme si l'on parlait d'une plante ou d'une fleur d'une seule espèce et qu'on l'appelait « le jardin ». C'est justement ce qui constitue la beauté de notre Société, c'est que nous n'y avons ni religion, ni école, ni rien de spécial, mais que la Société consiste de toutes les religions, des écoles les plus variées, et que chaque membre a le droit de présenter ses

propres idées, de les faire discuter aux assemblées générales et de les défendre. Lisez, lisez ma lettre à M. Fauvety, cher Monsieur Bilière.

Je ne sais si je suis « une grande âme », mais je sais que je préférerais de beaucoup ne pas en avoir du tout et la voir anémiée et le corps avec. Cette vieille carcasse m'embête depuis longtemps et ma « grande âme » n'a fait que des ingrats et calomniateurs; donc elle n'est qu'une « idiote ». Mais — c'est mon *opinion personnelle*, s. v. p., et la Société Théosophique n'a rien à faire avec. Je suis bouddhiste jusqu'au bout des ongles, et je le dis depuis des années. Je crois à l'âme, mais à une âme matérielle, qui finit par disparaître comme il convient à chaque honnête âme et comme à tout morceau de matière, dont ni la forme, ni la durée ne peuvent être ni infinies, ni immortelles par conséquence.

Je crois à l'éternité de la matière *comme principe*, jamais comme forme qui est toujours temporaire. Je ne crois pas à l'immortalité personnelle de l'âme ou de l'Ego; mais je crois à l'immortalité et l'Eternité de l'Esprit Universel ou de l'Ego impersonnel et Unique, et c'est là que, plongée enfin et absorbée dans ce grand Tout, ma pauvre petite « grande âme » trouvera son anéantissement, son NIRVANA, et qu'elle se reposera enfin dans le Néant Universel de ses existences orageuses et misérables. L'activité fébrile sera noyée dans l'Inac-

tivité Spirituelle, le pauvre petit atome individuel dans le Tout Universel, et, alors H. P. Blavatsky, de petite goutte d'eau bourbeuse, sera devenue un Océan sans bornes, sans fin, ni commencement. Voilà *mon* aspiration à moi! Je ne me contenterai jamais de finir par m'installer comme *âme individuelle,* soit au Nirvâna ou au Paradis traditionnel. Il ferait bien de voir, vraiment, des âmes de Jacques, Pierre et Suzon, s'étalant dans l'Eternité avec des cure-dents en or à la bouche et les armoiries des Etres sur leurs portières. Très philosophique, l'idée. Ce que j'ambitionne moi, est de devenir finalement le *Tout,* d'être finalement attirée et absorbée dans le Nirvâna comme une goutte de vapeur est attirée par l'Océan; et là, perdant mon individualité personnelle, la remplacer par l'individualité Impersonnelle de l'Essence Universelle que les chrétiens et autres déistes appelent « Dieu », et que moi et *mon école* (qui n'est pas l'école théosophique), nous appelons la *Cause Universelle :* cause qui n'a ni intelligence, ni désir, ni volonté, car elle est l'Intelligence, le Désir, la Volonté *absolus.* Sur ce bonne nuit. Vous désirez « ma vieille frimousse », à votre service, cher Monsieur. Seulement, je vous préviens, gare au cauchemar!

En attendant, agréez les sincères salutations de celle qui bientôt, j'espère, ne sera plus.

H. P. Blavatsky.

Madras, 17 janvier (1880 à 83).

Cher Monsieur et frère,

Une fatalité que je ne comprends pas semble s'interposer entre notre correspondance. J'ai eu trois lettres de vous, je vous en ai écrit quatre! Il est vrai qu'on vient de me rapporter une d'elles — du *dead letter office*, à cause de l'adresse. J'y trouve votre nom suivi de « 157 rue Caumartin »! Comment c'est-il arrivé? Je l'ignore, mais il faut croire que je tombe en enfance et radote. Il est vrai que j'ai été fort occupée et fort malade, m'étant absentée pour trois mois, je suis allée au Sikkhim et poussé jusqu'au territoire thibétain pour voir *nos Frères* qui m'ont guérie d'une maladie quasi-mortelle. Du moins les médecins m'avaient condamnée, limitant mon avenir à *quelques semaines* au plus. Braves gens, si instruits et puis prophètes jusqu'au bout des ongles.

La « Branche Théosophique » de Paris m'adresse « ses respectueux hommages »? Je l'en remercie; mais ma gratitude lui serait plus due si elle faisait, cette chère « Branche », un peu mieux ses devoirs qu'elle ne les fait. En effet, son progrès a été merveilleux. Solution de continuité jusqu'à extinction de chaleur naturelle à ce qu'il paraît. Vous me direz à cela que si votre petit groupe a cessé de se réunir de-

puis trois semaines, un mois, c'est que vous n'aviez ni programme pour vous guider, ni un Koot-Hoomi pour vous instruire... Ah! cher Monsieur, j'ai bien peur qu'il n'en soit autrement, et que si votre « petit groupe » a vécu jusqu'à présent c'est justement dû à l'absence d'un guide théosophique. L'eussiez-vous entendu prêcher d'abord, votre branche se serait détachée de l'arbre paternel depuis deux ans, au lieu de mourir de sa belle mort seulement maintenant. Dites donc le mot et appelez les choses de leur vrai nom, si vous êtes vraiment théosophes, et *vous,* vous l'êtes plus que vous ne vous en doutez vous-même. Dites qu'il y avait *discorde,* bel et bien dans les rangs. Que la plupart des spirites français, qui prétendent n'être qu'à la recherche de la vérité, et rien que de la Vérité, sont aussi bigots que tant d'autres. Qu'ils font comme le pape, excommuniant sans appel tous ceux qui ont la hardiesse de penser pour eux-mêmes et sans suivre comme un troupeau de moutons la piste du bélier à leur tête. Avouez que c'est la vérité que je vous dis là, et sachez que si je me suis tue jusqu'ici c'était pour ne pas froisser les susceptibilités de mes meilleurs amis à Paris.

Mais je sais tout moi, et depuis longtemps. Je sais que si les spirites français sont plus polis et moins aggressifs que les spiritualistes anglais et américains, ils ne nous en haïssent pas moins; du moins haïssent-ils les doc-

trines théosophiques. Je sais aussi que j'en ai la preuve. Car s'il en était autrement, le Comité de direction de la *Revue Spirite* n'eût jamais fermé ses colonnes à M. D. A. Courmes, notre frère de Toulon, à cause de la divergence entre la doctrine des théosophes et celle de M. Allan Kardec; et qu'il n'aurait pas refusé de publier la traduction du *Fragments of occult Truth.* Ils sont donc devenus *secteurs* ces messieurs du Comité, et les Kardecistes une *secte* à dogmes infaillibles et inviolables? — Hé bien, cher Monsieur Bilière, mon patient frère et correspondant, nous chercherons ailleurs, et voilà tout. Ce que la direction de la *Revue Spirite* nous aura refusé, un journal à nous — aux Théosophes — ne le refusera pas, et il y en aura bientôt un à Paris. C'est que, voyez-vous, il serait malin celui qui voudrait maintenant arrêter la marée montante de la théosophie asiatique. Je puis mourir demain et le Président pourrait me suivre, mais la Société Théosophique ne mourra *jamais.* L'heure de la grande Révélation a sonné et le monde nous écoutera bon gré mal gré — cinquante-sept sociétés de formées dans les Indes seulement depuis quatre années. Des Européens des plus intelligents se joignent à nous tous les jours. Ces *fragments* des *vérités occultes* imprimés pour le moment dans le *Theosophist* sont dictés à M. Sinnett par un des plus grands adeptes asiatiques, Koot-Hoomi, le héros du livre de M. Sin-

nett, *The Occult World.* C'est ce livre que l'on devrait traduire et qu'il se vendrait comme des brioches chaudes. Et de qui ont-ils peur, Messieurs les Kardecistes? Est-ce que *la vérité* doit craindre le jour? si c'est la vérité qu'ils ont? Envoyez-nous un article plein de dogmes diamétralement opposés à ceux des sciences occultes, et nous vous l'imprimerons sans commentaires dans notre journal.

— Pourquoi? Parce que nous ne sommes pas des sectaires, mais des libres penseurs, des philosophes prêts à accepter la vérité n'importe d'où elle vienne; et que, à moins qu'un fait ne nous soit prouvé mathématiquement et scientifiquement, nous sommes dans l'erreur. — Allez, mon ami Leymarie a bien tort.

Est-elle donc prête la traduction d'*Isis?* Dans ce cas on pourrait peut-être m'envoyer un exemplaire? Seulement, une fois que je ne l'ai pas corrigé moi-même, je ne me tiens pas responsable pour les erreurs de traduction. J'espère qu'il n'y en aura pas, autrement je me verrais forcée de nier mes erreurs!

Toute à vous fraternellement.

H. P. Blavatsky.

Envoyez-moi donc une photographie de vous, la vôtre a disparu entièrement, ne laissant que des taches blanches.

H.P.B.

Madras-Adyar, janvier 1884.

Cher Monsieur et ami,

Je vous la souhaite bonne et heureuse. Ne m'en souhaitez pas autant, car il n'en sera rien pour moi.

Et maintenant, je vais vous signifier et vous régaler d'un coup de théâtre, d'un changement de décoration à voir, le 20 mars, ou à peu près — je débarque à Marseille, et je plante le drapeau théosophique sur la Canebière! Ça vous va-t-il? Hé bien, à moi, cela ne me va pas du tout. Je tenais à mourir aux Indes, à me faire brûler jusqu'à la dernière goutte de ma graisse cosaque sur un bûcher comme une veuve de Malabar, et voici qu'on m'envoie mourir ailleurs! Allez, c'est tant pis pour vous tous. Vous ne me trouverez pas aimable. Voici les faits cependant.

Depuis cinq ans je travaille jour et nuit. J'ai le *Theosophist*, ma correspondance avec la moitié de la création et mes articles dans les journaux russes, l'unique chose qui me paye. Les autres me payent aussi, mais seulement en ingratitude. Hé bien, j'ai été jeune, je ne le suis plus. Je suis devenue, grâce à notre climat énervant et ce travail de forçat, une vieille rosse, une pauvre carcasse ou plutôt un ballon défoncé! Mes nerfs se sont relâchés comme des

cordes de violon trop tendues — et ils sont en train de se casser doucement l'un après l'autre. Encore trois mois de ce travail et je deviens idiote (ce qui ne surprendrait personne peut-être, vu que je l'ai été toute ma vie), et je claque. Ce n'est pas cela qui me ferait pleurer, car vrai j'en ai assez de la vie. J'aspire après le Nirvâna, je l'appelle à grands cris de mon âme, car je suis lasse, lasse, lasse! mais la Société ne veut pas que je meure. C'est bête, mais c'est ainsi. Or donc, comme les docteurs ont déclaré que si je n'étais emmenée de force vers d'autres climats pour un repos absolu de quelques mois, que je ne durerais pas trois mois, voilà qu'on m'embarque de force, *plus* mon domestique hindou qui est ma bonne, mon valet de chambre, et ma tête que je n'ai plus.

Le Colonel-Président doit aller à Londres réconcilier les théosophes anglais qui *boxent* et se chamaillent au lieu d'étudier la théosophie. Il va s'embarquer — moi sous le bras — vers le 20 février pour arriver à Marseille où il me lâche. Où irai-je ensuite? Je n'en sais rien, à Nice pour quelques jours peut-être pour voir la Duchesse, puis à Paris pour quelques jours — pourquoi? — je n'en sais rien. Mais je tiens à voir Leymarie, mon vieil ami, et le docteur Fortin, son ennemi (voyez ces deux chrétiens comme ils s'aiment les uns les autres!) et Mme de Morsier — vous aussi, avec qui je voudrais rire un peu, car vous êtes un vrai Parisien,

vous, quoique Théosophe. Mais à moins que je n'y reste que quelques jours, je ne veux pas rester dans votre Babel aux Louise Michel et Cie. Je veux la tranquillité absolue. J'irai à la campagne loin de tout bruit, où je pourrais reviser et corriger l'*Isis* française (que je viens de recevoir aujourd'hui, le 27 janvier, elle arrive à temps!). Et je veux que vous me gardiez le secret, autrement je ne viens pas. Et ce pauvre Gaboriau qui m'écrit qu'il arrive! sa chambre l'attend et il arrivera *chez lui* à Adyar. C'est le foyer domestique de tout théosophe errant et blessé. Je laisse des ordres pour qu'on le reçoive comme s'il était moi-même, mais il aura à se résigner à m'attendre quelques mois. Qu'il étudie l'anglais jusqu'alors. S'il n'est pas encore parti, il pourrait m'aider à expliquer l'*Isis* et la corriger; car le diable m'emporte si je suis à la hauteur de ce français classique. Enfin voilà qu'on m'envoie me reposer, et je vais avoir l'*Isis* sur le dos — ou plutôt sur la cervelle bien liquide et malade pour le moment. Enfin, mon cher Monsieur Bilière, je suis vraiment malade sans que cela paraisse. D'abord, j'ai les deux jambes presque paralysées et puis ma tête ne travaille plus. Les gonds se rouillent d'une manière qui fait peur. Mon Mahatma et *gourou* vénéré m'a rafistolée deux fois déjà. L'année dernière les docteurs m'avaient condamnée *itou*. J'avais le bright's *decease* à la dernière phase lorsque j'appris, pour la première

fois, que les moutons n'étaient pas les seuls à avoir des rognons, mais que j'en possédais *aussi* et dans un fort vilain état, tout comme mon foie.

Hé bien, je suis allée à Darjeeling, au Sikkhim (qui met à la porte tout Anglais qui s'en approche), à l'entrée du Thibet, et là mon Maître bien-aimé (pas Mahâtma Koot-Hoomi, mais un autre) m'a reprisé rognon et foie et, en trois jours, j'étais aussi saine que jamais. C'était un miracle, me disait-on. Il ne me donna qu'une tisane à boire sept fois par jour d'une plante de l'Himalaya. Mais maintenant, il m'envoie lui-même respirer l'air. Après tout, je crois que j'irai dans les Alpes. En tout cas écrivez-moi à Marseille, *poste restante,* et dites-moi où je pourrai vous voir et vous serrer la main. En attendant, *Salam.*

A vous fraternellement.

H. P. BLAVATSKY.

(Sans date ni lieu.)

Cher Monsieur Bilière,

Comme vous nous avez écrit que la dame du Castel refusait à sous-louer son appartement, et qu'elle en offrait un autre *plus petit* sur le même palier, et comme la prière de nous arrêter l'appartement se rapportait au premier — que la bonne dame refuse — j'ai cru bien faire de changer de plan. D'ailleurs c'est notre Maître qui nous écrit pour nous signifier ses volontés. Nous devons avoir un appartement convenable et surtout un salon assez grand pour meeting de nos membres (et nous en avons dix-neuf ici!). Donc je vous ai télégraphié hier soir vous priant de nous en trouver un de 300 francs et plus près du centre, c'est-à-dire de la duchesse.

Et voilà que je reçois votre télégramme! un télégramme court, dénotant l'irritation, et nous plantant là pour nous passer à Mme de Morsier — ce qui équivaut à la perte du docteur Fortin. Vou êtes central, vous, et le Dr Dit... aussi dans ces querelles de deux (ou trois?) sociétés de Paris. Voici pourquoi avec vous deux nous étions sûrs de ne pas provoquer des prétentions ni d'une part ni de l'autre. Et c'est justement pourquoi nous ne nous sommes adressés, avec la prière de nous trouver un appartement, ni à Mme de Morsier ni au Docteur ni encore à

M. Leymarie. Et voilà que vous nous abandonnez! Qu'est-il donc arrivé! Il est vrai que la Duchesse a écrit à son secrétaire et lieutenant Mme de Morsier de nous aider à en trouver un près d'elle. Mais cette lettre écrite aujourd'hui n'a pas encore pu lui parvenir. Pourquoi donc semblez-vous fâché. — Allah est grand, et je ne suis pas son prophète! mais il me semble flairer dans l'air encore une nouvelle petite animosité entre vous et Mme de Morsier. C'est une épidémie cela parmi les théosophistes de Paris, et cela doit vous venir de Londres, où M. Sinnett et Mrs Kingsford se coupent la gorge.

Enfin j'attends votre lettre qui m'expliquera, je l'espère, ce nouveau mystère. Jusqu'alors je vous souhaite bonne santé et de ne pas tousser comme je le fais.

Tout à vous fraternellement.

H. P. Blavatsky.

46, rue Notre-Dame-des-Champs.
Lundi.

Mon cher Monsieur et frère,

Ayant reçu l'ordre d'ouvrir et de répondre à toutes les lettres qui viendraient pour le Président datées de Paris, en ma qualité de Secrétaire général, Correspondant général, c'est moi qui vous réponds.

J'ai été témoin de tout ce qui s'est passé entre vous et un autre membre de la Société depuis le premier jour de notre arrivée à Paris *et personne ne l'a regretté plus que moi.* Vous le savez, car je vous l'ai dit. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour réconcilier les deux côtés. J'ai parlé à Mme de Morsier très sérieusement et, quoique je n'ai jamais pu apprendre ce qu'elle avait contre vous, je me suis assurée néanmoins qu'elle vous en voulait en vraie femme, et que comme femme il n'y avait rien à faire qu'à déplorer tout ce malentendu. Mme la Duchesse l'a déploré avec moi, et aurait voulu changer l'état des choses. Elle a demandé devant moi *pourquoi* on ne vous avait pas notifié les Assemblées de la Société — mais c'était inutile. Elle n'a pas été plus heureuse que moi, Mme de Morsier étant Secrétaire général, il était difficile de la forcer de vous inviter. C'est déplorable. Mais consolez-vous, il y en a bien d'autres qui le

sont. Si vous me faites l'honneur de venir me dire adieu (je quitte jeudi matin), je vous le dirai de vive voix.

Toujours est-il que vous avez tort d'écrire que vous avez été « également écarté de la Société mère », car cela n'est pas. Nous n'avons jamais eu d'Assemblées théosophiques ici qu'*une fois,* et vous y étiez. Vous avez subitement cessé de nous visiter, c'est donc vous qui vous êtes écarté de nous. Depuis près de six semaines que je ne quitte guère la maison — ma tante et ma sœur y restant avec moi. Vous n'y avez jamais sonné depuis ce temps. *Enfin,* rappelez-vous, s. v. p., que tous les théosophes, *moi à leur tête,* nous vous regardons comme un de nos frères, et qu'il est injuste à vous de nous accuser des caprices d'une *seule* théosophe. Néanmoins, comme personne ne pourrait la remplacer et, qu'excepté ce caprice, on n'a rien à lui reprocher, il nous est impossible d'y remédier.

Mais sachez bien une chose. En renonçant à la société de Mme de Pomar, vous renoncez au seul moyen de tout arranger. Car la circulaire même vous prouve que tout est changé. Mme de Morsier n'y sera plus Secrétaire et n'en fera plus partie, car elle la quitte pour former un autre groupe. Au contraire, vous rendriez à Mme de Pomar un grand service *en l'aidant* à reconstituer sa société qui menace de crouler par ce nouvel arrangement. Allez donc la voir. Je lui envoie votre lettre et lui explique la

chose. *Ecrivez-lui,* mais faites tout cela entre vous deux en lui demandant le secret.

Cela c'est un conseil *d'amie.*

Croyez toujours à mon sincère dévouement fraternel.

H. P. BLAVATSKY.

A Monsieur Bilière, 30, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Je voudrais vous voir, en vérité, pour vous annoncer une nouvelle encore plus importante et qui vous surprendra. Je serai chez moi demain soir *mardi.*

(Sans adresse ni date.)

Cher Monsieur Bilière,

Je ne vois qu'une chose et c'est qu'étant Français vous prenez toutes les choses de travers — même les meilleures intentions de *vos amies*. « L'éminent secrétaire » de la Société Théosophique *n'a point peur* de Mme de Morsier pour *elle-même* ni de personne au monde. J'ai voulu sauver à l'*ami dévoué* qui venait chez moi une impertinence gratuite de celle qui sait si bien en faire et devant des étrangers. Ces étrangers venaient pour affaires et ce que j'ai fait c'était à la suggestion d'une autre personne qui sait l'histoire et m'a dit en russe de *prendre garde*, car elle avait vu le regard que la dame vous avait jeté. C'était à un point que lorsque les étrangers sont partis j'ai écrit à cette dame pour me plaindre de sa conduite. Mais c'est inutile de vous en dire plus long. Vous avez accepté la chose, non comme elle était, mais de travers, je vous le répète. C'est malheureux pour moi. Je vous croyais un ami avec de l'intuition et je trouve en vous un critique chatouilleux. Auriez-vous désiré que je me place dans la position de mettre Mme de Morsier à la porte de chez moi, elle une amie aussi, car vos querelles ne me regardent pas après tout, et je veux être amie avec tout le monde, *comme la théosophie me l'ordonne!* Car si elle vous avait insulté, en-

core une fois, j'aurais été absolument mise *dans la nécessité de rompre avec elle.* Est-ce cela que vous cherchiez?

Tout en déplorant qu'il n'y ait pas en France une seule personne de raisonnable, à ce que je vois, et que tout le monde ait la tête à l'envers dans ce pays, croyez-bien, cher Monsieur Bilière, à mes regrets si en croyant *bien faire* je vous ai offensé. Je n'ai pas eu trop *peur* de Mme de M... (Morsier), cependant le jour où je lui dis ma façon de penser carrément, et que je pris votre défense en présence de deux personnes, ce jour qu'elle voulut donner sa démission comme secrétaire et même comme membre. Vous l'a-t-on dit?

Il paraît que non. Je suis fâchée de recevoir votre lettre trop tard. Ne pouvant soupçonner cette nouvelle avalanche, je vous ai écrit la longue lettre pour Fortin ce matin. Déchirez-la, bon Dieu. C'est plutôt fait que de tenir parole.

Tout en vous souhaitant bonheur et prospérité, croyez-moi toujours votre très dévouée.

H. P. BLAVATSKY.

COPIE D'UNE LETTRE DE Mme BLAVATSKY A MONSIEUR BILIERE

Paris, 25 juin 1884.

Mon cher Monsieur Bilière,

L'histoire que je vous ai racontée hier, je l'écris aujourd'hui tout en espérant que vous, ami de la paix et théosophe sincère, la mettrez sous les yeux de M. Fortin — à moins que vous ne préfériez le voir sur les bancs de la Police correctionnelle *pour diffamation.*

De tous les côtés on vient me dire qu'il dit des *horreurs* de moi; qu'il me calomnie en racontant des histoires impossibles et lançant des accusations qu'il faudra bien qu'il prouve ou bien — puisque c'est une *diffamation* systématique et continue que ce Monsieur se permet — ou bien qu'il me laisse tranquille. C'est ce que je conseille à ce « mage » qui, jusqu'au mois de mars, remplissait ses *lettres que je garde* de flatteries impossibles, et qui a fait *volte-face* si rapidement depuis ce temps.

Les invente-t-il ces histoires infâmes; est-ce la demoiselle Smirnoff de la Place Vendôme qui les lui a narrées? — cela m'est égal. Le fait est qu'il les répète, et que les lamas hermétiques ne lui ont pas même dévoilé qu'en le faisant il courait le risque de se voir traduire en Police

correctionnelle — à côté de son amie et cliente la Smirnoff — dont la langue de vipère est connue de toute la Russie!

Aussitôt que j'eus connaissance, par Mlle de Glinka, des saletés que cette ancienne vestale de la Cour impériale — à qui il ferait bien de faire voir cette lettre — débitait sur moi; à peine eus-je lu la lettre qu'elle a écrite à Mlle de Glinka — lettre pleine de sales mensonges dans laquelle elle calomniait ma sœur et tous mes parents — que je lui écrivis une lettre et la lui envoyai *avec ma sœur* qui se rendit chez elle accompagnée de Mlle de Glinka.

Sachez-le, ma sœur, veuve depuis trois ans à peine, habita Tiflis pendant vingt-trois ans, avec son mari et ses enfants. Pendant toutes ces années *elle était connue de la grande Duchesse Olga,* épouse du Grand Duc Michel, Vice-Roi du Caucase — et *en relations constantes avec elle,* à cause de la position de son mari. Et cette vipère a osé écrire que ma sœur avait *par son inconduite rendu fou et tué son défunt mari,* et que, devenue veuve, elle s'établit à Odessa où elle a continué sa vie dévergondée! Or ma sœur, qui n'est veuve que depuis trois ans, vint s'établir à Odessa lorsqu'elle avait plus de cinquante ans déjà! C'est à ne pas croire. La Smirnoff a gigoté devant ma sœur, et ne savait où se cacher, tâchant d'abord de nier tout et ne pouvant nier rien puisque ma sœur avait sa lettre et que Mlle de Glinka était là. Ma

sœur l'a traitée comme elle méritait, la renvoyant prendre des informations sur elle chez le Grand Duc et sa femme. C'est à regretter qu'un des fils de ma sœur dont l'un est officier au Caucase ne fût pas là. Mon neveu aurait eu certainement le droit *de gifler* cette *demoiselle d'honneur.* Qu'il lui montre donc cette lettre, le docteur Fortin, à qui vous pouvez la laisser pour souvenir. La mienne, celle que j'écrivis à la Smirnoff, je l'ai copiée en plusieurs exemplaires, dont un pour mon avocat, et j'ai distribué le reste parmi toutes mes connaissances russes et ceux à qui elle m'avait calomniée. Les Russes la connaissent bien. Ils disent tous qu'elle est folle à lier, car son propre venin l'étouffe. Je le crois.

De moi la Smirnoff a dit et écrit que j'étais une dévergondée, que *j'avais traîné dans la boue, habité des harems,* me soûlant à Tiflis et, finalement, que j'avais toute ma vie *escroqué* le monde, volé, etc., pour lesquels hauts faits *j'étais sous le coup d'une condamnation criminelle ne pouvant rentrer depuis trente ans à Tiflis,* où, si j'y retournais, je serais arrêtée, *mise en prison et envoyée en Sibérie, parce que j'avais commis des vols.* C'est à peu près ce que dit M. Fortin, qui a eu l'audace de demander à M. Keightley, le jeune homme anglais envoyé chez lui par le Colonel Olcott lui redemander sa charte, si l'on *connaissait les antécédents* des deux fondateurs.

Hé bien, à moins qu'il ne rétracte ses paroles et ne m'oublie, il les connaîtra devant la Police correctionnelle, car voici ce que j'ai fait.

Le commandant en chef du Caucase est mon ami intime, un homme qui me connaît, moi et ma famille, depuis près de quarante ans. C'est le Prince Doudoukoff-Korsakoff. Je lui écrivis immédiatement une lettre où je copiais les accusations de la Smirnoff; et j'envoyai en même temps une pétition officielle pour exiger qu'on m'envoie sur l'heure, à Paris, un document officiel de la Police de Tiflis, après minutieuses recherches dans les archives. Dans ce document il sera dit si jamais j'ai été notée à la Police comme une voleuse ou une mauvaise femme. J'ai aussi écrit à la Police de Saint-Pétersbourg. Armée de ces deux documents, nous allons voir où les infamies de la Smirnoff répétées par le docteur Fortin les conduiront. Il y a huit jours que le Prince Doudoukoff — à qui j'envoyai l'adresse de Mme de Barrau au cas où je serais à Londres — lui envoya une dépêche télégraphique en ces mots : « Dites à Mme Blavatsky que sa lettre est reçue aujourd'hui. Indigné. Les documents officiels demandés expédiés après-demain. — Prince DOUDOUKOFF. »

Ces documents, je les attends aujourd'hui ou demain. Or, comme j'ai quitté le Caucase en 1848, et voyagé avec mon père en Europe et ensuite habité pendant près de douze ans les Indes, l'Amérique du Sud et l'Afrique; que ren-

trée tout droit de l'Amérique à Saint-Pétersbourg, en 1859, j'y restais avec mon père et ma sœur, connus de *tout Pétersbourg;* qu'en 1861 j'allais à Tiflis où je restai chez mon grand-père, le conseiller intime de l'Empereur, ensuite avec mon mari, M. Blavatsky, gouverneur d'Erivan pour plus d'un an à Tiflis — jusqu'à sa mort enfin — et que repartant en 1864, je ne retournai plus au Caucase; pendant quelle période ou époque étais-je la *femme vile* décrite par Mlle Smirnoff? C'est ce qu'elle aura à prouver lorsque mon avocat aura placé mon dossier officiel devant *jury* et juge.

Le Dr Fortin ferait mieux de me laisser tranquille, et surtout ne *plus oser écrire ce qu'il a écrit.* Jusqu'ici j'ai été pour lui, comme attestent ses lettres, la *vénérée,* l'*aimée,* la « respectée Madame », etc., et maintenant je suis devenue à son dire tout ce qu'il y a de plus honteux? C'est changer vite d'opinion pour un homme qui a la *clairvoyance* pour l'aider, l'*astrologie* et autre chose. Moi, je l'ai deviné depuis longtemps — encore à Madras — quoique je n'étais pas bien sûre. Il m'avait suffi cependant de le voir pour une heure, chez moi, pour voir que nous ne nous entendrions guère. Un homme qui, emporté par sa disposition d'esprit colérique et despote, se laisse aller, devant vingt personnes, comme il l'a fait chez lui à insulter deux honnêtes gens, tels que le Dr Thurmann et Edard — en les appelant des

voleurs et des *escrocs*, qu'il avait mis à la porte « comme deux laquais », est capable de tout!

Je lui conseille de se calmer; et vous feriez bien de le lui conseiller aussi.

Je pars pour Londres, mais je laisse ici un avocat et des amis pour veiller à cette affaire.

Agréez, cher Monsieur et Frère, l'expression de mon estime et considération fraternelle.

H. P. BLAVATSKY.

Commencement de la S. T. en France

La Théosophie fit ses débuts en France par la fondation de la « Société Théosophique d'Orient et d'Occident », le 28 juin 1883, sous la présidence de Lady Caithness, duchesse de Pomar. Le programme adopté était celui de la S. T. formulé par le Colonel Olcott dans sa lettre à l'Honorable F. Webster, premier secrétaire du Gouvernement de Madras. (Voir le texte de ce manifeste dans l'*Histoire authentique de la S. T.*, traduction française, deuxième volume, page 364.)

En juin 1884, la Société Théosophique d'Orient et d'Occident se transforma. Elle devint une Branche de la S. T. de Madras, et le Colonel Olcott et Mme Blavatsky, en ce moment à Paris, firent prêter serment aux membres qui voulurent bien se soumettre à cette formalité.

Quelques membres se retirèrent, et la « Société Théosophique d'Orient et d'Occident devint définitivement une loge ou Branche de la Société mère.

On peut lire ces détails précieux dans un article documenté de I. Baissac intitulé « La Nouvelle Théosophie » et publié dans les numéros de juillet-août et septembre-octobre 1884 de la revue de l'*Histoire des Religions* (tome X, n°s 1 et 2, Ernest Leroux, éditeur, 28, rue Bonaparte, Paris).

On trouve également dans le *Bulletin mensuel*

de la Société Scientifique d'études psychologiques du 15 juillet 1883, page 153, en note, l'indication qu'une « Société Théosophique est en train de se constituer à Paris et qu'elle sera quelque chose de plus que celle qui s'y était fondée, paraît-il, à la suite de la controverse entre l'occultisme théosophique et le spiritisme au sein de la Société Psychologique ».

On voit par cette note qu'une tentative de création d'une loge théosophique, parmi les spirites, avait précédé celle de la duchesse de Pomar; mais nous n'avons aucun renseignement à son sujet.

La même note signale Mme Emilie de Morsier comme secrétaire de la Société Théosophique en formation; Mme de Pomar comme Présidente; M. Thurman comme un des Vice-Présidents. Dramard fut le deuxième Vice-Président, ainsi qu'il le déclare lui-même dans une lettre du 21 juillet 1886, en possession de M. Froment.

Quelques membres non mentionnés sur cette liste adhérèrent postérieurement, ainsi qu'il résulte d'une autre liste écrite de la main même de Dramard, sans date non plus, mais un peu antérieure à juillet 1887 :

ADHÉRENTS DIPLOMÉS

René Caillié.
Colins.
Courmes.
Dramard.
Evette.
Faucheux (Barlet).
Froment.
Gaboriau.

A. J. Houney.	Mme de Barrau.
M. et Mme Lemaître.	Mlle de Glincka.
Baron Spedaliéri.	Comtesse Batowska.
Dr R. Thurman.	Edard.
Dr Combret.	Schuré.
Leschaut.	Pasteur Leblois.
Ch. Richet.	Arthur Vlès.
Flammarion.	Bilière.

On y trouve quatorze noms nouveaux et seulement dix anciens.

En 1886, la branche française ne fonctionnait guère; les réunions étaient rares; son influence directe était complètement nulle, et Dramard la considérait alors « comme le plus grand obstacle à l'œuvre pour laquelle elle avait été fondée. » (Lettre du 21 juillet 1886, en possession de M. Froment.)

Le besoin d'une autre organisation se faisait sentir, et Dramard se préoccupait de constituer un « noyau central » composé des « adhérents éprouvés ayant fait preuve de fidélité » et qui serait organisé « d'après les instructions des Maîtres ».

En attendant, Dramard cherchait un organe qui puisse être dévoué à la propagande théosophique, et il avait trouvé l'*Anti-Matérialiste*, de René Caillié.

Ce dernier avait groupé 250 abonnés environ, et cela ne lui suffisait pas pour faire vivre son journal. Dramard lui offrit l'appoint nécessaire

à la vitalité de cet organe, à condition : 1° de changer son titre contre celui de : « Revue des Hautes Etudes » [Adyar Library, VII B. 2 (septembre 1886 à février 1887; se transforma alors en *Le Lotus*, du F. Gaboriau]; 2° d'ouvrir ses colonnes à la propagande théosophique.

Il accepta, et Thurman, Pioda, Dramard souscrivirent, chacun selon leurs moyens, l'appoint pécuniaire qui manquait. A partir du 15 septembre 1886, la propagande théosophique possédait en France une revue mensuelle dont l'existence était assurée et qui devait servir de point de ralliement au petit noyau de travailleurs théosophes destiné à s'organiser en branche ultérieurement.

Les théosophes n'avaient pas songé à demander à Caillié un comité de rédaction; il s'ensuivit que celui-ci se laissa circonvenir par un cabaliste, Boulon de Lyon, qui inonda la *Revue des Hautes Etudes* d'articles insensés se compliquant d'attaques violentes contre l'Inde et les théosophes de la part de deux autres collaborateurs, l'abbé Roca et Stanislas de Guaita.

Il fallut renoncer à la revue, et c'est alors que Gaboriau se présenta et offrit de fonder le *Lotus*. Il fut impossible d'obtenir de lui l'acceptation d'un Comité de rédaction; il ne voulut pas non plus de subvention; il tenait à être le maître absolu de la direction du *Lotus*, offrant l'appui de Mme Blavatsky et la collaboration d'écrivains compétents.

C'était sauver la Théosophie. Ses conditions furent acceptées; mais il fallait une autre combinaison à côté du *Lotus* pour rallier les théosophes français, et ce fut « l'Isis ».

L'Isis, Branche française de la S. T., fut fondée à Paris, le 19 juillet 1887, et ses statuts et règlements approuvés par le Président fondateur, Colonel Olcott, le 25 octobre 1887.

L'Isis se composait de membres titulaires et de membres associés. Les premiers devaient être diplômés de la S. T.

Le bureau chargé de la direction et de l'administration était constitué comme suit :

Président, Dramard; Vice-Président, Froment; Secrétaire, Gaboriau; Trésorier, Dr Goyard; délégués d'Adyar : Thurman et Encausse (Papus).

Ces délégués, agréés par le Colonel Olcott, par lettre en date du 11 octobre 1887, sur l'insistance de Dramard, représentaient le Président et le Conseil d'Adyar dans les communications officielles entre la Société Mère et la Branche d'Isis. Cette nomination ne comportait aucune espèce de pouvoir législatif ou exécutif à exercer au sein de l'Isis ni dans la S. T. en général.

Voici une liste des membres de l'Isis tirée des bulletins d'adhésion, des souvenirs de M. Froment et de divers autres documents :

1° MEMBRES TITULAIRES

Dramard.	Thurman.
Gaboriau.	Encausse (Papus).

Colins.
Goyard.
Faucheux (Barlet).
Pioda.
Courmes.
Froment.

2° MEMBRES ASSOCIÉS

Flitz.
Wetch.
Syffert.
Mme Souchay.
Eugène Nus.
Marcos.
Mme Moulton.
P. Vigneron.
Gabet.
A. Arnould.
I. Castro.
H. Cayssac.
A. Farcy.
P. Angignard.
Donald Mac Nab.
Ch. Boucher.
Lessard.
Lejay.
Dubourg.
G. Montorgueil (Lebègue).
Caminade d'Angers.
M. et Mme Lemaître.
René Caillié.

La première réunion eut lieu le 19 juillet 1887, dans la salle de la *Revue Socialiste*, 43, rue des Petits-Carreaux, Paris, sous la présidence de Dramard. Le compte rendu se trouve dans le *Lotus* de septembre 1887.

Les séances mensuelles se succédèrent régulièrement jusqu'à celle du 24 mai 1888. Cette dernière se tint dans un des salons Richefeu, 11, rue de Valois, au Palais-Royal.

Entre temps, en mars 1888, le Président de l'Isis, Dramard, était mort à Saint-Eugène, près Alger, des suites d'une longue et douloureuse maladie (le cancer des fumeurs). Aux termes des

statuts, le Vice-Président devait passer Président, mais M. Froment, le Vice-Président, avait refusé cette haute fonction, se jugeant trop jeune et trop inexpérimenté pour occuper ce poste important. Il n'y avait pas encore eu de décision prise à ce sujet, et il continuait à présider les séances en qualité de Vice-Président.

C'est alors, en juin 1888, que se produisit une scission regrettable parmi les membres du bureau de l'Isis. Encausse (Papus) avait fait insérer dans le *Lotus* un article enthousiaste et élogieux sur Saint-Yves d'Alveydre. Gaboriau, qui ne jugeait pas ce dernier de la même façon que Papus, avait annoté l'article, en bas des pages, sans en prévenir l'auteur. Dans ces notes il laissait percer une vive hostilité à l'égard de Saint-Yves.

Ce fut le point de départ des dissensions intestines qui amenèrent finalement la disparition de l'Isis.

La question se posait ainsi : M. Gaboriau, Directeur du *Lotus*, avait-il le droit de mettre des notes au bas d'un article d'un de ses collaborateurs sans en informer celui-ci? Trois membres du bureau disaient que non; deux, dont M. Gaboriau, prétendaient que oui.

C'est alors que surgit la question de la présidence. Mme Blavatsky, informée du refus de M. Froment de prendre ce poste, décida la dissolution du bureau et l'abrogation des statuts et remit à M. Gaboriau une charte le nommant

Président et lui donnant pleins pouvoirs pour la réorganisation de la Branche.

Les trois membres opposants du bureau n'acceptèrent pas cette décision; une lutte regrettable s'ensuivit; un bulletin dit *Bulletin de l'Isis*, et dont il ne parut que deux numéros, devenus très rares, fut publié par les trois membres dissidents; le *Lotus* leur répondit, et le Président de la S. T., saisi de ces faits, dut intervenir et vint exprès en Europe pour apaiser le conflit.

La décision du Colonel Olcott fut prononcée le 17 septembre 1888, au salon Richefeu, 11, rue de Valois, devant les membres de l'Isis convoqués à cet effet; il proposait la séparation en deux branches et déclarait ne donner de charte à aucune branche sous le nom d'Isis. (Voir la lettre *in extenso* de H. S. O. de l'*Initiation*, 1er vol., 1888, p. 79.)

Une nouvelle charte fut délivrée le 7 novembre 1888, à une nouvelle branche, l'Hermès, fondée le 23 septembre 1888.

Cette loge comprenait au début quatorze membres. Le bureau se composait comme suit :

Président, A. Arnould; Vice-Présidents, Eugène Nus et Caminade d'Angers; Secrétaires, Dubourg et Lejay; secrétaire correspondant, Encausse (Papus).

Ici s'arrêtent les renseignements de M. Froment.

Le 5 septembre 1910.

A. FROMENT.

QUELQUES NOUVELLES FIGURES

Vers cette fin de l'année 1884 nous voyons, en effet, dans le compte rendu succinct de M. Froment que la Théosophie semble prendre pied à Paris sous l'impulsion de Dramard, ce nouveau venu, mais membre très actif dès le début.

Pour apprendre à le connaître quelque peu nous allons donner ici une série de lettre écrites par lui à M. Autun. Très intelligent et intuitif, M. Dramard était malheureusement d'une santé fort délicate qui l'avait obligé à vivre à Alger, où la douceur du climat lui permettait de s'occuper d'autre chose que de sa santé.

Dramard était un socialiste militant.

mais à quoi bon prêcher dans le désert?

Il vaut mieux, au moyen de la Revue socia=
=liste et des autres organes qui voudront bien
accueillir leur communications, intéresser et fina=
=lement grouper leurs plus chauds partisans.

Dès qu'ils auront formé un petit noyau
d'adhérents propagandistes, il sera temps de partir
en guerre.

Si l'occultisme vous intéresse, je pourrai
vous envoyer ce qui s'est publié et ce qui se publiera
en français sur ce sujet. En outre je vous ferai savoir
le jour où la théosophie lancera son organe.

En attendant, cher docteur, je vous prie
d'agréer l'assurance de ma très sincère considé=
=ration.

L. Dramard

P.S. Si ces études vous intéressent et que vous sachiez
l'anglais, je vous conseille de lire Isis unveiled par
Mme Blawatzky – Esoteric Buddhism par Sinnett – Le
monde occulte (en anglais) par le même, et au besoin le
Theosophist revue mensuelle publiée à Madras. Cela
vaudra mieux que les échos français, plus ou moins
affaiblis.

St Eugène 15 novbre 1884

Cher docteur,

Notre ami commun, l'excellent Moreau,
m'engage à vous adresser un numéro de la Revue
du mouvement social, dans lequel j'ai publié, sur
les indications de gens compétents, une analyse
succincte de l'occultisme contemporain.

Malgré l'opinion de Moreau, je ne pense pas
que ce genre d'études vous intéresse beaucoup; à
moins que les souvenirs qui me sont restés de vos idées
philosophiques, soient fort inexacts. Je vous croyais
matérialiste; à vrai dire je l'ai toujours été moi-
-même et je le suis plus que jamais. Mais, en ce
qui me concerne, le matérialisme consiste à repousser
toute intervention, dans les affaires de ce monde,
de forces quelconques indépendantes des lois qui régis=
=sent la matière universelle. Mais je reconnais
d'autre part que ces lois sont en majeure partie

Saint-Eugène, 15 novembre 1884.

A M. Autun, docteur en médecine, à Saint-Florentin (Yonne).

Cher Docteur,

Notre ami commun, l'excellent Moreau, m'engage à vous adresser un numéro de la *Revue du mouvement social*, dans lequel j'ai publié, sur les indications de gens compétents, une analyse succincte de l'occultisme contemporain.

Malgré l'opinion de Moreau, je ne pense pas que ce genre d'études vous intéresse beaucoup; à moins que les souvenirs qui me sont restés de vos idées philosophiques soient fort inexactes. Je vous croyais matérialiste; à vrai dire, je l'ai toujours été moi-même et je le suis plus que jamais. Mais, en ce qui me concerne, le matérialisme consiste à repousser toute intervention dans les affaires de ce monde, de forces quelconques indépendantes des lois qui régissent la matière universelle. Mais je reconnais d'autre part que ces lois sont en majeure partie inconnues et que notre organisme fort défectueux ne doit percevoir que la minime partie des aspects infinis de la matière.

Il existe néanmoins une classe de matérialistes qui n'ont pas hésité à élever, vis-à-vis des dogmes catholiques ou spiritualistes, des dogmes plus ou moins contraires à leur profession de

foi sur la valeur exclusive de l'expérience et de l'observation.

En quoi, je vous le demande, par exemple, l'affirmation du néant qui attend notre individualité, est-elle conforme à la moindre expérience, à la plus insignifiante observation? L'affirmation contraire n'est pas démontrée, et voilà tout. A ce compte nous pouvons affirmer que la terre est le seul monde habité, que les pôles n'existent pas, etc.

Il en est de même de l'espace infini. de la matière éternelle, et autres dogmes de la dite secte. Notez bien que je suis loin de nier ces affirmations; je serais même assez porté à les admettre comme probables. Mais elles sont souverainement illogiques chez ceux qui regardent comme illusoire tout ce qu'ils ne peuvent toucher, voir, sentir ou démontrer. Mais j'allais m'embarquer dans une discussion philosophique dont l'opportunité est plus que douteuse.

Si Moreau s'est trompé, vous n'avez qu'à mettre la revue aux vieilles paperasses. Je m'en formaliserai d'autant moins que la rédaction seule de l'article m'est personnelle; et malgré les furibondes attaques dont M. V. Meunier a cru devoir accueillir cette analyse, je crois, si ma plume n'a pas trahi ma pensée, être resté dans une sage réserve et un scepticisme bienveillant.

A tout hasard, je joins à la revue une ou deux circulaires de la *Revue socialiste* qui va paraître au mois de janvier et dont le format et

le volume permettront l'insertion d'articles plus complets. A vrai dire, les études occultes et les recherches sur les facultés latentes ne tiendront qu'une place secondaire dans cet organe. J'ai cru cependant donner un bon avis aux théosophes en les engageant à utiliser pendant une année le bon vouloir du directeur de cette revue, Benoît Malon, et à retarder jusque-là le lancement d'un organe occultiste. Ils voulaient commencer en 1885, sous prétexte qu'ils en ont largement les moyens; mais à quoi bon prêcher dans le désert?

Il vaut mieux au moyen de la *Revue Socialiste* et des autres organes qui voudront bien accueillir leur communication, intéresser et finalement grouper leurs plus chauds partisans.

Dès qu'ils auront formé un petit noyau d'adhérents propagandistes, il sera temps de partir en guerre.

Si l'occultisme vous intéresse, je pourrai vous envoyer ce qui s'est publié et ce qui se publiera en français sur ce sujet. En outre, je vous ferai savoir le jour où la Théosophie lancera son organe.

En attendant, cher Docteur, je vous prie d'agréer l'assurance de ma très sincère considération.

(Signé) L. DRAMARD.

P. S. — Si ces études vous intéressent et que vous sachiez l'anglais, je vous conseille de lire :

Isis unveiled, par Mme Blavatsky; *Esoteric Buddhism,* par Sinnett; *Le monde occulte* (en anglais) par le même, et au besoin le *Theosophist,* revue mensuelle publiée à Madras. Cela vaudra mieux que les échos français, plus ou moins affaiblis.

Dramard à Monsieur Autun, Docteur en médecine à Saint-Florentin (Yonne).

Saint-Eugène, 12 novembre 1885.

Mon cher Autun,

Soyez bien certain que je ne me pardonnerais pas d'avoir *blagué* votre enthousiasme. Comme vous le dites, c'est une denrée trop rare, à notre époque et dans notre pays. Il serait, en outre, peu logique de vouer mes dernières années à une œuvre de relèvement psychique et d'employer en même temps l'arme inepte du ridicule et les faciles plaisanteries contre ceux qui font preuve des tendances idéalistes que je m'efforce de vulgariser. Toutefois, comme les scholastiques, je demande à poser mon *distinguo* entre l'enthousiasme pour les idées et l'enthousiasme pour les personnes. Loin d'être rare, l'engouement irréfléchi pour les individus me paraît être, au contraire, une des plaies de l'époque et les dernières paroles du vieux socialiste athée, Anacharsis Clootz :

« France, guéris-toi des individus! »

me semblent plus que jamais de rigueur.

Quelle époque, en effet, eut jamais plus d'idoles et de plus fragiles? Sans parler de l'apothéose admissible d'Hugo, que de faux

dieux se sont élevés dans tous les genres depuis moins d'un siècle pour retomber ensuite dans le plus profond oubli? De Delille à Zola, de Thiers à Gambetta, on les compterait par dizaines.

Mon léger blâme, concernant Saint-Yves, me paraît donc d'autant justifié que vous ne semblez pas avoir fait la démarcation nécessaire entre les hommes et les idées, et que vous paraissez donner aux premiers plus d'importance qu'aux secondes. Du moins vous persistez à affirmer une solidarité que je répudie, entre les grandes vérités ésotériques et leurs insuffisants vulgarisateurs.

Dans ces conditions, je crains vraiment de répondre à vos questions concernant cette excellente Mme Blavatsky, car vous éprouverez encore une désillusion.

Savez-vous, d'abord, que cette brave dame a été publiquement accusée de fraude dans l'organe des Missionnaires de Madras? Ses anciens familiers, le ménage Coulomb, affirment avoir *été ses complices* et ont publié un pamphlet, contenant des lettres fort compromettantes qu'ils lui attribuent. En outre, la *Société des recherches psychiques de Londres* ayant envoyé un délégué spécial aux Indes, Mr. Hodgson, ou Ogson, pour faire une enquête sur les accusations portées contre Mme Blavatsky, ce délégué a déposé un rapport concluant *à la culpabilité.*

D'après ce rapport, Olcott et Sinnett, sans compter les théosophes mineurs, comme votre serviteur, sont d'honnêtes imbéciles (Merci!), absolument fichus dedans par une vieille intrigante. Et toute la synthèse occulte, l'admirable doctrine des Mahatmas, tout cela est l'invention d'une vieille dame de bonne aventure!!! Fait plus épatant que les frauduleux miracles incriminés.

M'esquinterai-je encore à faire ce court exposé par les arguments contraires de Mme Blavatsky, d'Olcott et de Sinnett? A quoi bon? Je ne crois même pas utile de vous donner mon opinion, fort complexe, sur cette affaire, qui n'a absolument rien à voir avec les vérités scientifiques et philosophiques de l'Esotérisme.

Ce que je vous dirai, par exemple, c'est que je suis loin d'approuver la ligne de conduite suivie par René Caillé F.T.S. et de son fellow Bartlet, sans pour cela méconnaître la haute valeur de certains de leurs articles, surtout de Bartlet.

En premier lieu, je déteste les signes et les insignes ou, du moins, l'abus qu'on en fait. S'ils sont nécessaires, s'il est impossible d'abandonner encore la méthode ésotérique et l'occulte, il n'en est que plus répréhensible de les afficher publiquement.

Vous m'objecterez mon sceau de Salomon? Il me fait assez enrager. C'est l'éditeur qui, ayant

coopéré aux frais de la brochure, s'est cru le droit de battre à son gré la grosse caisse. Or mes moyens pécuniaires ne me permettent pas d'anéantir les deux éditions qu'il a lancées. En second lieu, je trouve fort mal choisi le titre même du journal de Caillé, surtout en l'absence d'un sous-titre parfaitement explicatif. Ce n'est pas le matérialisme philosophique qui est à combattre, mais ce positivisme pratique qui restreint l'Univers entier à la vie dite réelle. Il y a diablement de prétendus spiritualistes plus enfoncés dans la matière que les hardis spéculateurs du Monisme philosophique. D'ailleurs si l'on faisait un partage équitable, on trouverait dans les doctrines d'Epicure ou d'Hæckel, plus de vérités et moins d'erreurs que dans maintes doctrines spiritualistes.

Ce qu'il faut combattre, c'est l'esprit mesquin et terre à terre qui veut empêcher l'humanité d'atteindre aux sphères élevées; et non pas ceux-là mêmes qui s'égarent dans leur élan hardi vers l'Inconnu.

Enfin, ce que je trouve spécialement répréhensible et ridicule, c'est la publication d'histoires analogues à celle de la lettre de Mme Blavatsky. Je connais fort bien cette histoire, à moi narrée par un témoin oculaire et convaincu de la chose. Mais qui empêchait Mme Blavatsky de se faire envoyer de Russie, à une époque déterminée, une lettre dont elle connaissait le contenu. Objectera-t-on l'honorabilité? Sornettes!

L'honorabilité n'a rien à voir en matière d'expérimentation. C'est comme le précepteur de je ne sais plus quel prince, à l'esprit étroit, qui, ne pouvant lui faire comprendre la démonstration du carré de l'hypothénuse, finit par lui donner sa parole d'honneur que cet estimable carré équivalait à la somme des carrés formés par les deux autres côtés. C'est grotesque!

Quant à moi, eussé-je été témoin du plus extraordinaire phénomène occulte, fussé-je *moralement sûr de la réalité du fait*, jamais je ne le vulgariserais, s'il ne présentait toutes les garanties possibles contre les suppositions de fraude ou d'illusion.

Voilà pourquoi je me garderai bien de vous parler de *l'unique phénomène* de ce genre dont j'ai été témoin (Mme Blavatsky opérante). Ce phénomène prête moins à la critique que celui de la lettre, mais comme toutes les précautions possibles n'avaient pas été prises pour écarter le soupçon, je le tiens pour non avenu, du moins en ce qui concerne la propagande extérieure. Pour ma part, c'est autre chose, car étant donné le milieu, l'idée de fraude me paraîtrait plus extraordinaire que le fait même. Mais cela tient à des questions d'ordre privé, dans lesquelles le public n'a pas à entrer.

Comme membre du public, je professe que tout phénomène, dans la production duquel on n'a pas évité toute possibilité de fraude, doit être considéré *à priori* comme frauduleux.

Si l'on procédait toujours ainsi, notre cause serait victorieuse depuis longtemps.

Mais, de même que le réformateur sincère, le philosophe humanitaire, le socialiste, l'apôtre du progrès, doivent s'attendre à voir sous leur drapeau tous les chenapans désireux de pêcher dans l'eau trouble des révolutions, et tous les imbéciles aux idées biscornues; de même, l'Idéaliste, le penseur qui aspire aux sphères élevées, ne peut chasser de son tourbillon les songe-creux, les lunatiques, les hystériques, les hallucinés et les pires de tous, les fanatiques.

C'est une nécessité cosmique, probablement inhérente à l'essence des choses et peut-être aux imperfections mêmes des apôtres de l'idéal. D'ailleurs, si l'on se trouvait, dès le début, devant une phalange serrée de gens sincères et éclairés, sans mélange de fripons ou d'imbéciles, le triomphe serait trop facile; la voie du salut serait la plus commode de toutes et la vertu, bien mieux que le vice, nous conduirait aux honneurs et aux biens terrestres.

Peut-être en sera-t-il ainsi quand le Karma sera épuisé, mais, pour l'instant, on ne peut servir à la fois Dieu et Mammon. Il faut choisir.

Mais je cesse de philosopher pour vous faire savoir que je suis au mieux avec Eugène Nus, dont vous semblez, à juste titre, faire un grand cas. Il m'a été présenté par un collègue théosophe, et j'ai eu le bonheur de l'attirer à nous.

Je regrette de ne pas être resté à Paris jusqu'à son entrée officielle dans la société.

Puisque Saint-Yves vous a écrit, vous avez dû remarquer son écriture étrange? Je serais curieux d'avoir, sur ce sujet, l'opinion de notre ami Moreau, graphologue émérite. Saint-Yves m'a écrit à propos de mon article sur l'ésotérisme dans la *Revue Socialiste*, où je cite son bouquin. D'ailleurs, j'ai constaté dans Fabre d'Olivet que les documents positifs sur la Science dans l'Antiquité ne s'y trouvent pas comme dans la mission des Juifs. Or, pour moi, c'est là le point capital de l'œuvre.

Moreau a exagéré, du moins pour ce qui est du présent, ma morphinomanie. Il est vrai que j'ai pris, en injections, 2 grammes de chlorhydrate de morphine. Toutefois, il eut été peu digne d'un théosophe de ne pas essayer, du moins, de faire prévaloir la toute puissante volonté. Or, en ce moment, j'en suis à 1/2 gramme par jour, absorbé par voie stomacale, ce qui diminue encore l'effet. J'ai donc diminué ma dose des 4/5 et j'espère arriver bientôt à zéro. Ce serait même déjà fait si la nécessité du travail ne m'avait forcé à céder un peu à la douleur physique. C'est en pareil cas qu'on voit clairement l'infirmité de sa pauvre carcasse et de son piètre esprit; j'aurais dû, évidemment, cesser en huit jours de prendre de la morphine, et j'ai mis plus de huit mois pour diminuer ma dose des trois quarts! Ces constata-

tions humiliantes ne sont pas superflues, car on se laisserait peut-être aller sans cela à un orgueil encore plus risible que l'impuissance avérée.

Quelque modeste que soit ce résultat, il a émerveillé notre ami Moreau, au point de le laisser incrédule jusqu'à ce qu'il ait pu expérimentalement et *de visu* constater ma tempérance relative. Il paraît, d'après lui et quelques autres médecins, que les cas de morphinomanie désaccoutumés sont excessivement rares. J'espère que j'en fournirai un exemple de plus. Comme je vous le disais, sans le travail obligatoire, je mènerais beaucoup plus rondement cette campagne contre le démon qui me possède. J'aurais bien assez de courage, je suppose, pour supporter pendant quelques jours les douloureux symptômes de l'accoutumance; mais cela vous flanque dans un état incompatible avec tout travail intellectuel et même physique. Or, je mène les deux de front, en ce moment, car je plante des vignes à Guyoville, non loin de Saint-Eugène — excellent rapport.

Chose bizarre, c'est la théosophie qui m'a infusé des idées de lucre et d'enrichissement, non pas pour jouir de la vie et encore moins pour épater quelques bourgeois, aussi idiots que moi, mais pour mener, sans entraves, la campagne de propagande et d'instruction personnelle que j'ai entreprise.

Un de mes projets, dès que j'aurai un revenu

plus considérable, est d'aller faire une tournée dans la basse Egypte, où je sais qu'il existe un des trois centres d'initiation actuellement en fonction; l'autre est au Thibet, et le troisième je ne sais où, quoique je soupçonne un pays d'Europe (la Suède, peut-être?).

En tout cas, je suis sûr de mon fait pour la basse Egypte et une fois décidé à partir j'obtiendrai, j'espère, les renseignements et recommandations nécessaires. Toutefois, il serait peut-être indispensable d'apprendre l'arabe littéraire — autre occasion de travail et de dépense.

Mais il est temps de clore ce volume. Votre mot à Moreau est remis.

Mille souhaits favorables pour votre famille et pour vous, mes amitiés à ma coreligionnaire Mme Lemaître (une forte tête si je ne m'abuse, et capable de boire sans se griser le vin excitant de l'occultisme). Et en attendant le plaisir de vous voir, je vous adresse mes plus amicales salutations.

DRAMARD,
10, rue de la Douane,
Saint-Eugène, Alger.

P.-S. — Au dernier moment, j'hésite à vous laisser sous le coup de mes révélations brutales concernant Mme Blavatsky; et puisque je vous ai fait connaître les accusations qui pèsent sur elle, il vaut mieux vous résumer la défense et ter-

miner par mon opinion personnelle sur cette affaire.

1° Les lettres publiées par les Coulomb sont en majeure partie d'elle; cela ne fait aucun doute pour ceux qui la connaissent. Toutefois les passages compromettants sont d'un style tout à fait différent. La prose de Mme Blavatsky est vive, primesautière, pas bégueule, pas assez même; les idées sont larges, élevées, bien que le plus pur fanatisme s'y dévoile clairement — fine comme l'ambre, malgré ses fréquentes imprudences quand elle poursuit un but quelconque. Or les passages compromettants sont d'une platitude écœurante — on dirait une cuisinière écrivant au valet de chambre de sa maîtresse pour organiser un bon coup de filet. Ces passages, fort rares d'ailleurs, dans les lettres publiées sont évidemment l'œuvre d'un faussaire.

2° Le principal argument d'Hodgson est la fameuse armoire de Madras, machinée de façon à faciliter l'apparition soudaine des lettres de Mahatmas. Or six mois avant que les Coulomb aient parlé de cette armoire (au moins plusieurs mois en tout cas), les théosophes de Madras les ont sommés de faire visiter l'appartement de Mme Blavatsky alors confié à leur garde, les accusant justement de faire fabriquer le truc en question pour déshonorer cette dame. Or les Coulomb refusèrent de laisser entrer qui que ce soit, et c'est longtemps après qu'ils eurent

le toupet de parler de cette armoire. Enfin, de leur propre aveu, les Coulomb ont reçu de l'argent des missionnaires de Madras grands ennemis de la Société Théosophique.

Voilà les accusations capitales, les seules qui reposent sur une base quelconque.

En conclurez-vous que Mme Blavatsky est absolument innocente! Elle est ma conclusion en ce qui concerne les lettres, l'armoire, et par conséquent les accusations qu'on formule contre elle, mais, d'autre part, je ne doute guère qu'elle ne soit capable de tout pour défendre la cause qu'elle croit vraie.

Mme Blavatsky est, et a été, surtout un puissant médium. Qu'elle ait produit des phénomènes vraiment curieux, cela ne me paraît pas douteux. Mais voyez les observations faites à la Salpêtrière sur les sujets les mieux doués que Charcot ait observés. Ce sont les meilleurs producteurs de phénomènes *qui sont les plus portés à la fraude.* La tendance a tromper marche pour ainsi dire en raison directe de la puissance médiumnique du sujet.

Loin de moi l'idée d'en conclure que Mme Blavatsky ait pu, entraînée par son fanatisme, simuler parfois des phénomènes, et suppléer ainsi à l'insuffisance ou à la fatigue de ses facultés. Toutefois, s'il en était vraiment ainsi, qu'est-ce que cela prouverait? Que Charcot a bien observé et voilà tout.

Signé : DRAMARD.

18 novembre 1887.

Chère Madame Lemaître,

Voulez-vous me rendre un grand service? Donnez-moi la permission de traduire certains passages sur l'avenir de la Théosophie en France qui se trouvent dans votre lettre.

Ils sont superbes de vérité et d'éloquence, et expriment plus que tout ce qu'on a écrit en Théosophie jusqu'ici. Je ne donnerai point les noms dans ma traduction, et je puis publier cela sous forme de fragments d'une lettre. Je signerai de votre nom, si vous voulez, ou je mettrai un « X », ou tout ce que vous voudrez. Mais ne me refusez pas la permission d'insérer ces passages dans le *Lucifer*, car, je le répète encore une fois, vos pensées et réflexions *sont superbes* — et c'est le mot.

Veuillez serrer la main pour moi à Monsieur votre mari, et le prier d'agréer l'expression de ma vraie et fraternelle considération pour lui, et permettez-moi de vous embrasser comme une sœur qui vous admire et vous respecte pour vos sentiments humanitaires.

Toute à vous de cœur et de tête.

H. P. Blavatsky.

Londres, 12 décembre 1888.

Ma chère Madame Lemaître,

Ma lettre vous surprendra, mais j'espère que vous la lirez avec attention, comme sans impatience ou parti pris. Je réclame votre intuition de femme, pour vous convaincre de la vérité de ce que je vous écris, car, à moins que je ne parvienne à vous faire voir la vérité sous son vrai jour, ceci est la dernière lettre que je vous écrirai jamais. Même cela, cependant, ne changerait en rien les sentiments de vrai respect et sympathie que j'ai pour vous. Ce n'est pas intellectuellement, mais *psychiquement*, que je vous ai connue, et le flair psychique ne m'a jamais encore trompée.

Pardon pour la préface, mais elle est nécessaire. Lorsque je vous aurai dit *que je connais le contenu des lettres*, que *Gaboriau vous a écrites à mon sujet*, que *je sais ce qu'il vous a dit de moi*, et *que j'ai lu vos réponses*, vous comprendrez pourquoi je vous écris. Depuis la dernière lettre que j'ai reçue de vous les choses ont changé : *Vous avez perdu le désir de me connaître personnellement tout en restant théosophe.* Et pourquoi? Est-ce moi ou Gaboriau qui avons changé? D'ami dévoué il est devenu presque un ennemi. C'est de nous deux alors que je vous demande la permission de vous parler.

Et d'abord, posez-vous la question — pourquoi, dans quel but, chercherais-je à vous tromper, à vous *enjoliver*, disons le mot? Je ne vous ai jamais vue, et ce n'est que par la mort de notre pauvre ami Dramard que j'ai entendu pour la première fois prononcer votre nom. Vous m'avez écrit une lettre (la première) tellement pleine de dures vérités pour Olcott — l'homme et l'ami qui a travaillé quatorze ans, attelé à la même charrue qui nous brise le dos sans jamais nous tuer — que, si j'étais vraiment la femme que le pauvre Gaboriau me représente à vous, au lieu de sentir un grand respect et sympathie pour la franchise et la droiture de votre caractère, je n'aurais même pas accusé réception de votre lettre. Ce fait seul que je vous écris maintenant, vous le prouve. Que pouvez-vous faire *pour* ou *contre* moi? Rien. Gaboriau écrirait des volumes contre la Société et mon humble personne, qu'il n'arriverait à rien. La Société Théosophique, toute *pourrie* qu'elle paraît être *extérieurement*, au sommet de l'édifice, est inébranlable dans ses fondements; ses pieds sont rivés dans le roc et elle défie les calomnies des hommes et leurs efforts impuissants pour l'ébranler. Ai-je peur de la boue qu'on me jette à la face? Oh! Seigneurs dieux! J'y suis tellement habituée, que cela commence à me servir de savon. A chaque nouvelle éclaboussure je sors plus blanche que jamais pour ceux qui me connaissent. Ja-

mais je n'ai fait de mal à personne volontairement : je n'ai donc peur de personne, et je laisse tout au *Karma*. Mais je tiens à votre amitié personnelle. Vous êtes une sœur âme, et je serais désolée de savoir que vous avez des soupçons injustes à mon égard. Tout en vous excusant, car vous ne me connaissez pas, et que vous n'avez aucune raison pour ne pas croire ce que vous dit Gaboriau (je l'ai bien cru sur parole depuis deux ans!), il est de mon devoir, puisque vous êtes et ne pourrez jamais cesser d'être théosophe, de vous prévenir de ce que vous ne savez pas. C'est *Gaboriau qui a changé*, non moi. J'ai la conviction qu'il prend depuis quelque temps du *haschisch*. S'il n'en est pas ainsi, c'est qu'il est mû par quelque vilaine influence qu'il aura attrapée dans les séances spirites auxquelles il s'adonne. Le fait est qu'il est changé et devenu *méconnaissable*, même pour son plus grand ami d'enfance, Coulomb, qu'il accuse d'être sous mon influence!

Il vient de tirer son premier coup de canon contre nous, dans son dernier numéro du *Lotus*. Encore un mois et il arrangera le Colonel Olcott, la Société et moi d'une belle manière. Cela va être la répétition de Mme de Morsier, qui, après m'avoir baisé les mains et le bas de ma robe à me dégoûter, se met à me haïr sous l'influence combinée de Mlle Léonard et Soloviof et à me jeter la boue à pleines mains!

Le *Bulletin d'Isis*, contre les mensonges duquel Gaboriau s'est tant rebiffé, n'était rien en comparaison du dernier *Lotus* (octobre-novembre) et des remarques et « Notes de la Direction » dont il est parsemé. Ah! Madame, c'est bien le cas de s'écrier avec Esaü : « Comment es-tu tombée des cieux étoile du matin, fille de l'aube de jour? Toi (ô Lotus) qui foulais les nations, tu t'es abattue jusqu'à terre » — jusqu'au niveau du *Bulletin d'Isis*, si plein de mensonges et de méchancetés! Et cependant, ce pauvre Gaboriau n'est ni menteur, ni méchant de sa nature. C'est donc une influence *externe* — il est évident.

Voyons, Madame, quand donc « Papus » & C° a-t-il dit plus des Maîtres que ne l'a fait Gaboriau dans sa première Note (page première)? — Non, je ne suis pas « *seule* » à les connaître, les Maîtres. D'autres et bien d'autres les connaissent — *et ils le sont.* Quand, où, Mme de Morsier a-t-elle montré plus de mépris écrasant pour les théosophes — imaginés par lui-même « les prêcheurs de morale pour autrui » — que ne le fait P. K. Gaboriau qui les envoie promener et glousser (comme des oies?) tout en ricanant d'avance de leur indignation pour cette *apothéose à* L'IVRESSE par Numa Pondouin? Et n'est-il pas mieux, même *seulement* de *prêcher*, sans la suivre, la moralité contre l'ivresse, que d'en proclamer les jouissances et l'usage dans un journal même éclectique, car il paraît

qu'il veut rompre avec la Théosophie? Et quel est la *Revue* ou journal conduit par un « Théosophe sérieux », comme il s'intitule, qui ait jamais lavé son « linge sale » en public plus franchement que ne le fait Gaboriau dans son *Petit Bulletin Théosophique?* Ceci, c'est les fleurs; les fruits sont à cueillir dans son prochain numéro.

Et pourquoi tout cela? Que lui ai-je fait, *moi?* Il est vrai que le Colonel Olcott a été injuste pour lui. Mais si vous le connaissiez comme moi et tant d'autres, vous verriez qu'il est aussi prêt à se sacrifier lui-même, à me sacrifier moi, et tout autre, pour ce qu'il croit — à tort ou à raison — être de l'intérêt de la Société. Il a été indiscret, influencé par les *douces paroles* des ennemis de Gaboriau, et autant agacé par l'obstination de ce dernier, par son mécontentement et sa rancune. Ce fait, que Gaboriau a fait des sacrifices; qu'il a dévoué son temps, ses pauvres sous, son dernier argent au service de la Société, ne peuvent toucher Olcott comme un autre en serait touché, et la raison en est bien simple. *Olcott est un fanatique.* Il a sacrifié famille, bonheur, son rang dans le monde, son état d'avocat riche et connu aux Etats-Unis, sa patrie et toute sa vie, à l'Humanité, et surtout à un peuple opprimé, persécuté et malheureux. Des milliers de pauvres Indous le vénèrent, des dizaines de milliers de pauvres enfants, voués par la misère

aux griffes des missionnaires, ont été sauvés par lui, placés dans des écoles théosophiques et élevés *gratis* aux frais des Loges théosophiques aux Indes. Olcott est devenu un *mendiant* personnellement. Olcott n'a pas le sou pour s'acheter des bottes et ne dispose, pas plus que moi, d'un sou de l'argent qu'il amasse pour la Société Théosophique et son œuvre — *l'œuvre de notre vie;* car nous n'avons qu'un but au monde : celui d'élever autant qu'il est possible les nouvelles générations, les enfants des Théosophes dans des idées d'altruisme, de Fraternité universelle. Chaque vingt-cinq francs qu'il trouve, c'est autant pour payer les écoles et nourrir des malheureux qui tomberaient autrement dans les pièges tendus par les missionnaires. Ah! Madame, la satire est aisée, mais l'art est difficile. Gaboriau peut se moquer de ces petits morceaux carrés de papier collés sur toile, mais si vous saviez toute la vérité sur Olcott, vous qui êtes prête à donner votre vie aux pauvres et aux idées de Socialisme, vous verriez bien qu'avec tout son dévouement, ce n'est pas Gaboriau qui sacrifierait *même une idée à laquelle il s'obstine,* pour le bien de la Théosophie, tandis que le Colonel n'a pas bronché une seule fois depuis quatorze ans. Est-ce que ce vieillard fait attention aux insultes personnelles, aux attaques des ennemis, ou à n'importe quels propos? Est-ce qu'il s'arrête jamais pour une considération personnelle soit

d'amour-propre blessé ou de vanité? Quel est l'homme qui puisse donner *plus qu'il n'a sur lui?* Hé bien Olcott manque souvent de tact, de justesse. Il est faible de caractère et souvent crédule lorsqu'il s'agit d'approfondir les motifs de ceux qui l'entourent. Mais il est bon comme une mère pour ceux qui ont besoin de lui, et il est ferme comme un rocher lorsqu'il s'agit des intérêts de la Société Théosophique. Et c'est justement de là que proviennent ses erreurs de jugement. Il a voulu réparer son injustice envers Gaboriau lorsque je lui fis voir à son retour qu'il avait été injuste. C'était trop tard; car Gaboriau s'est obstiné et ne voulut plus rien de lui. A qui la faute? Mais que lui ai-je fait moi? Voyez comme il me traite pour me remercier de l'avoir soutenu jusqu'à la dernière limite et d'avoir tout fait, excepté de me brouiller avec le Colonel pour toujours à cause de lui. Et je l'aurais peut-être fait au risque de ruiner la Société Théosophique en Europe, si, heureusement pour moi, Gaboriau ne m'eût montré le revers de la médaille : son obstination effrénée et un despotisme, un entêtement à tout briser.

Hé bien, il ne me brisera pas moi; même s'il parvenait à briser l'amitié pour moi de plusieurs de mes amis. Moi dont il faisait, il y a deux mois à peine, le parangon de toutes les vertus, il m'abîme maintenant dans des lettres à ses amis. J'ai lu votre réponse à lui, chère

Madame, qu'il a envoyée à M. Coulomb, une réponse pleine de tact et de sagesse, où vous lui dites, n'importe la couleur des cheveux ou des yeux de ceux qui nous apportent la vérité, et finissez par dire qu'aussi mauvais que nous (Olcott et moi) pouvons être, cela ne touche en rien les vérités que nous enseignons, etc. C'est une noble lettre, Madame, mais il n'a pas suivi vos sages conseils. Pour lui sa petite personnalité c'est le « Grand Tout » — quant à nos petites personnalités à nous, elles n'existent que pour le servir et satisfaire la sienne, apparemment! Le jour viendra, et bientôt, Madame, où vous verrez combien il est changé ce malheureux garçon, et vous croirez à ses paroles aussi peu que ce pauvre Coulomb, son plus grand ami d'enfance, l'homme qui l'aime plus qu'il ne croit et qui est au désespoir de ce qui arrive. Celui-là est un vrai théosophe, prêt à se sacrifier comme nous pour le bien d'autrui. Et il dit avec amertume que si G... ne change pas, que bientôt, lui aussi, sera forcé de rompre avec G... et le *Lotus*. C'est que G... le bombarde de lettres pleines de méchancetés et de pures inventions, sur Olcott, moi et tout le monde qu'il le prie *de me montrer!* Et ces inventions fantaisistes une fois vérifiées se trouvent toujours n'être que des inventions, des rêves de *haschisch* qu'ils sont. D'ailleurs, il n'a pas plutôt écrit quelque *fait* à dormir debout, qu'il le nie dans la lettre suivante. Ce n'est pas

naturel cela, chère Madame. Ainsi il assure que cette affaire d'ajouter un mot quelconque au titre du *Lotus* pour le distinguer du *Lotus* de M. de Rosny (une *Revue* qui existe depuis *sept* ans), comme je l'ai prié de faire, n'est qu'une conspiration entre le Colonel et de Rosny, *tous deux Maçons* (!). D'abord, le Colonel n'est pas Maçon, et s'il l'était que peut-il avoir comme tel contre le *Lotus?* Ensuite il m'accuse d'avoir donné à Papus ou à M. Arnould des réponses aux questions mystiques que j'avais refusées (dit-il), à l'*Isis*. Jamais je n'ai rien donné, ni dit, à Papus, ni à M. Arnould. Ce dernier appartenant à la Section Esotérique, qu'il soit ou non Président de l'Hermès, et il aura, avec tant d'autres, les mêmes instructions que les autres membres, *ni plus ni moins*. Mais Gaboriau, assure Coulomb, qu'Arnould était spirite et ayant perdu sa femme, n'aspire *qu'à communiquer avec elle* par mon entremise!! D'abord je ne suis pas médium, ensuite je hais le Spiritisme, et finalement M. Arnould n'est pas Spirite, car tous ceux qui deviennent membres de l'E. S. doivent renoncer au Spiritisme, et aux belles encres *matérialisées*. M. Gaboriau se fiche très joliment de la Société Esotérique. Il l'appelle une *plaisanterie*. Il avait parfaitement le droit de refuser la charte que je lui offrais — mais il n'a aucun droit d'appeler « la seule *Section sérieuse* de la Société Théosophique » une plaisanterie. Je lui ai conseillé la première à ne

pas signer le « Pledge » — car il n'aurait jamais pu rester fidèle à son serment. Je vous l'envoie pour vous prouver combien les membres doivent *changer de peau* en y entrant. C'est le seul moyen pour les faire travailler pour l'humanité et les pauvres. Ils ne feront rien si je ne les récompense, et je me suis sacrifiée, comme toujours. C'est une corvée de plus qui me demandera tout mon temps et travail et je ne recevrai que des horions pour remerciements. Mais je suis certaine de faire quelques théosophes au moins et de développer leur *higher* et *inner* SELF. Et G... s'en moque!

Voilà, Madame, toute la vérité. J'ai engagé ma parole d'honneur avec M. de Rosny de prier M. Gaboriau d'ajouter au mot « Lotus » un adjectif quelconque — « philosophique » s'il ne veut pas du mot « théosophique ». J'ai été *forcée* par des considérations trop longues à raconter ici, de promettre (certaine que j'étais que Gaboriau ne me refuserait pas, puisque mon nom est sur la couverture du *Lotus*), qu'au cas où il se refuserait à la demande, je le prierais d'ôter mon nom comme « inspiratrice » de la *Revue*. Gaboriau refuse par pure obstination; il me somme non seulement d'écrire pour le *Lotus* comme par le passé, mais de lui laisser publier dedans la *Secrète Doctrine*. Cela c'est impossible. Qu'il change le titre — qu'il mette « Lotus » blanc, bleu ou rouge, Lotus Eclectique ou philosophique — qu'il me donne

sa parole de ne plus abîmer le Colonel dans ses Bulletins, et de laver notre linge sale en famille, et je ferai tout au monde pour lui. J'écrirai des articles tous les mois, je lui donnerai à lui seul le droit de traduction et la permission de publier des chapitres, ou bien toute la *Secrète Doctrine* dans le *Lotus*. Que puis-je lui proposer de plus? Mais il veut tout cela sans faire aucun changement au mot *Lotus*, il veut abîmer Olcott et les autres dedans, « sous *l'inspiration* de H. P. Blavatsky » toujours — et ne bronche pas d'un pas. Et lorsque je lui refuse de l'aider dans ces conditions, il m'appelle « fumiste », « méchante », « traître », etc.

Jugez, chère Madame, et prononcez. S'il vous a dit un mot qui contredit ce que je vous écris, c'est qu'il est détraqué et son imagination lui suggère des fantaisies. Mais je vous le demande, si en le faisant il ne passe pas une éponge d'eau sale sur tous les services qu'il a rendus à la Société Théosophique et à la cause. Comment peut-il se dire théosophe sérieux, si pour un peu (ou même beaucoup, si cela lui plaît) de vanité blessée et de considérations personnelles, il jette la Théosophie aux orties et agit mille fois plus mal que Papus et C°.

C'est à vous, Madame, de décider lequel de nous deux, de Gaboriau ou de moi, dit la vérité.

En attendant, votre fort dévouée comme toujours.

H. P. Blavatsky.

31 décembre 1888.

Chère et bonne Madame Lemaître,
mon amie la plus *théosophique* de tous,

Laissez-moi vous appeler AMIE, que vous deveniez « Esotériste » ou non, que vous restiez dans la T.S. ou non, que vous vouliez être mon amie ou non — je suis *votre amie dévouée, fidèle* jusqu'à la mort.

Pourquoi? Essayez de le comprendre par votre intuition. Je vous ai connue à fond, j'ai vu Camille Lemaître dans la nudité de son âme et de son cœur, cela me suffit. Si nous avions dix théosophes comme vous dans la T. S. nous vaincrions le monde, et bien des cœurs navrés seraient consolés, bien des *matérialistes par force* verraient clair dans les ténèbres.

Ah, j'ai bien pensé depuis votre belle lettre — celle que vous m'avez permis de traduire et de publier, et qui va paraître dans le *Lucifer* de janvier. J'ai réfléchi des nuits entières, et je crois avoir trouvé une voie, une clairière qui toutes étroites qu'elles sont encore, nous ouvrent une fissure dans les ténèbres et le chaos qui règnent dans la France théosophique. Vous vous souvenez bien de votre lettre, n'est-ce pas? Celle où vous avez donné vos idées sur le meilleur moyen de faire de la propagande en France, par la littérature semée à grandes poignées

parmi le peuple — le pauvre monde qui a besoin de consolation et d'encouragement, l'idée de Dramard comme la vôtre.

Hé bien, je crois avoir trouvé. Je vous ai parlé de M. Arnould. Je crois vous avoir dit qu'il était entré dans la Section Esotérique, que c'était un pauvre cœur qui souffrait, une âme qui avait cru tout perdre dans sa femme morte?

Il y a quelque temps il m'écrivit une longue lettre — une *confession*. Cela *c'est sacré* et je ne puis en parler; mais je crois l'avoir consolé en lui montrant la Vérité — celle qui mène à la suprême consolation; car ce n'est que dans l'amour de l'Humanité que l'on retrouve toutes les affections que l'on a cru perdues pour toujours. Je crois qu'il est sur la bonne voie — j'en suis sûre.

Il y a quelque temps (quinze jours à peu près) je lui écrivais pour lui dire combien j'étais désespérée de voir qu'il était de plus en plus difficile de rien faire en France. Le *Lotus* était perdu pour nous; *l'Initiation* ne vaut rien entre nous — un calendrier à histoires! Papus n'a pas le feu sacré; c'est un curieux, et qui n'a pas beaucoup de cœur, je crains. Enfin, je lui touchais un mot de la nécessité absolue d'avoir un journal, un organe à nous — un organe *ultra-théosophique* dont la Direction serait corps et âme à la Théosophie; *toute pour le bien des autres*, et ne permettant à aucun élément *égoïste* d'y pénétrer. Il accepta cette idée avec joie. Mais

comment faire? Il est obligé de travailler pour gagner sa vie, comme nous tous. Il faudrait 4.000 francs de capital au moins pour en assurer l'existence pendant une année. J'ai pensé à une petite C° comme la nôtre, une Société par actions. Je lui ai promis de trouver 2.000 francs, peut-être plus, ici. J'ai écrit à la Comtesse d'Adhémar — une Américaine qui sort des rangs du peuple malgré la richesse de son père, une femme qui n'a de l'aristocratie que dans le nom de son mari. Elle a voulu faire un petit subside au *Lotus;* Gaboriau s'était rebiffé et ne l'a jamais voulu. J'ai bon espoir en elle. Arnould ira chez elle, et je tiens à ce qu'ils s'entendent. J'ai à Paris trois ou quatre Américaines et Américains qui appartiennent à la Section Esotérique : ils feront ce qu'ils pourront. Mais il m'écrit, qu'avec toute la bonne volonté, prêt à diriger le Journal comme je le lui dirai, il ne connaît pas l'anglais, et c'est les traductions qui sont les plus nécessaires — du chapitre de la *Doctrine Secrète,* de *Lucifer,* de *Path.* Qui pourrait le faire? Il lui faut un aide pour cela. Quelqu'un qui connaisse les besoins du peuple et le choix des meilleurs articles. J'ai pensé à vous. Refuseriez-vous à nous tendre la main pour la réalisation de ce rêve, qui est le vôtre? Car je veux que le journal soit *dirigé par vous par le fait,* c'est-à-dire que je dirigerai Arnould et le Commandant C... et *vous me dirigerez moi,* et je vous jure, je ferai tout ce que vous me

direz, car vous connaissez votre France, et que je ne la connais pas du tout. Voulez-vous, dites? Lorsque je lui parlai de vous, pour lui montrer ce que vous étiez, je lui envoyai votre lettre (la partie qui sera dans le *Lucifer*, je suis incapable d'une pire indiscrétion, et voyez ce qu'il écrit de vous. Il pense que vous avez de l'antipathie pour lui, que sais-je? Mais vous m'avez écrit le contraire. Chère amie, Arnould est un brave et noble cœur, vous le verrez quand vous le connaîtrez mieux. Il a souffert sous Napoléon III, il a été en exil *pendant neuf ans*, et il s'est battu pour le peuple. Avec lui et son aide, vous pourriez introduire l'élément socialiste dans la Société. On pourrait s'arranger avec Malon pour imprimer le journal — (jamais avec Carré!). Enfin, si vous consentez, je laisserai tout cela à vous. Seulement ne me refusez pas. Il veut vous écrire, laissez-le faire, et voyez ce qu'il vous dira.

Et maintenant — au petit bonheur. Si vous dites oui, je commence à travailler pour trouver de l'argent ici. *Sans vous* le journal est impossible et je n'en veux pas. Veuillez saluer M. Lemaître et lui dire mes sentiments fraternels.

Quant à vous, laissez-moi vous embrasser comme je vous aime. Bonne année 1889 à tous.

Toute à vous.

H. P. BLAVATSKY.

Renvoyez-moi la lettre d'Arnould lorsque vous l'aurez lue.

17 Lansdown Road, Holland Park. W.

Ma chérie, *ma sœur,*

Je vous remercie de toute mon âme, ainsi que votre cher mari.

Une nouvelle. — « La montagne (Oh quelle comparaison appliquée à vous!) ne pouvant aller vers Mahomet, c'est le (faux) prophète qui alla vers la montagne. Dans quelques jours *je serai à Fontainebleau,* Hôtel de la Ville de Lyon et de Londres, en visite chez mon amie théosophe et ésotériste, Mrs Ida G. Candler. Elle me veut à grands cris! Or, comme je suis à moitié morte avec toutes ces histoires et persécutions, et ce travail de quatorze heures par jour — le docteur exige que je prenne un peu de repos pour une quinzaine. Je dois changer d'air. Je serai joliment heureuse de vous voir, car je suis sûre que vous viendrez. N'est-ce pas? Avez-vous lu l'article de Mrs Besant, F. T. S. dans *Lucifer?* Elle est aussi ardente pour la théosophie que pour le Socialisme. Elle dit comme vous.

Je vous embrasse de tout cœur.

A vous toujours.

H. P. B.

Ne parlez à personne de mon arrivée, à part deux ou trois amis, je ne veux voir personne. — Je vous en prie!

Samedi.

Mes bien chers amis,

Je suis profondément désolée de ce qui arrive! Vous m'aviez écrit que tout était arrangé entre vous et la Comtesse, et je ne savais pas que vous teniez tant à ce titre d' « Altruiste ». Voilà pourquoi j'ai signé mon nom aux conditions du Comte et la Comtesse presque sans y regarder! Que m'importait à moi que la Revue soit sa propriété, ce qui n'était que juste puisque c'est lui qui baillait les fonds? Que me faisait ce changement sur la couverture où la Comtesse d'Adhémar paraît comme Directrice puisque « les articles signés H. P. Blavatsky, et les articles signés Amaravella seront insérés *tels quels*, sans changement ou ignorance quelconque *et sans contrôle* aucun ». — Pourvu que je puisse faire de *l'altruisme* dans mes articles de fond chaque mois, je trouvais que c'était déjà quelque chose. Je n'avais pas de choix. Lui donnait les 4.000 francs, et si j'avais refusé il n'y aurait pas de *Revue* du tout. Vous savez, mes chers amis, que je n'ai pas un sou dans ce monde; que toutes mes possessions réunies — robes de chambre retapées et pantoufles éculées et mes vieux livres ne valent pas 100 francs, tout réuni; que je vis, enfin, avec des théosophes dévoués, où je ne paie rien. Comment aurais-je pu faire, alors? Ce que je veux avant tout, c'est un journal théo-

sophique *pur sang,* qui puisse tenir tête au « *Lotus* » *Spirite,* et à l' « Initiation » *Maçonnique* de Gaboriau et d'Encausse que le public regarde comme les deux organes de la théosophie en France. Si j'avais 3 ou 4.000 francs, je vous dirais : Arrangez cela tout seul. Publions *l'Altruiste* pour le pauvre monde, chez Malon, et faisons-en une *Revue* à 5 ou 6 francs au prix coûtant, pourvu que toute le monde puisse l'acheter. Mais je n'ai pas de capital, je n'ai que mon travail et ma vie que je puisse offrir! Prenez-les.

Cependant si j'avais pu prévoir que vous, mon amie chérie, Madame Lemaître, que vous seriez perdue pour nous — je n'aurais pas signé ces conditions sans protester. De grâce, ne vous refusez pas à nous aider. La Comtesse est désolée et me demande ce qu'il y a à faire. C'est son mari qui a changé tout, voyez-vous, et elle ne veut pas évidemment aller contre sa volonté et ses idées. Mais elle vous aime sincèrement et déplore votre perte! Ne pourriez-vous pas faire un sacrifice, bien petit vraiment, et l'aider dans la rédaction quelquefois avec des articles ou des traductions — en attendant des meilleurs jours. Qui sait si dans quelque temps nous ne pourrions pas fonder des feuilles hebdomadaires et bien simples, qui coûtent bien peu, et que nous puissions appeler *l'Altruisme Théosophique.* L'un n'empêche pas l'autre, et je suis prête à travailler à la mort. Par exemple, je me

suis opposée à l'idée d'Arnould d'avoir Encausse dans le Comité de la Rédaction! JAMAIS. Ou lui, ou moi. Quoique mes articles ne seraient jamais contrôlés et rédigés par lui, je n'en veux pas, et je l'ai notifié. Il est trop l'aide de Saint-Yves et de Goyard et *trop fin* pour moi. Bref, *je n'en veux pas.* Qu'il y écrive de temps en temps, mais qu'il ne mette pas le doigt dans la pâte, car je n'y consentirai jamais.

Merci, cher Monsieur Lemaître, pour les bonnes et dévouées paroles que vous avez écrites à M. Arnould — de moi. Mais oublions ma petite personnalité pour ne nous souvenir que de la théosophie et de ce qui est bon pour la cause. Je suis prête à servir comme diable de l'imprimerie sous la Comtesse, comme sous n'importe qui, pourvu qu'elle ou lui travaillent à aider la Théosophie.

Enfin je ne désespère pas encore de votre bonté et que vous nous aiderez un peu, ma bien chère amie. Soyons *altruistes* nous les premières, et sacrifions-nous un peu. J'ai été aussi désolée que vous de tous ces changements imprévus; mais — la théosophie d'abord, et mes prédilections personnelles — ensuite. Avez-vous reçu les Instructions n°s 1 et 2? On vous les a envoyées en anglais. Ecrivez-moi donc deux mots. J'espère que vous allez bien vous-même, et M. Lemaître aussi. Croyez-moi, à vous fidèle et vraie pour toujours.

H. P. BLAVATSKY.

Londres, 16 octobre 1889 (?).

Chère Madame Lemaître,

A mon tour, j'ai dû vous apparaître tous ces derniers jours comme une personne ornant sa figure d'un faux nez de théosophie. Pourquoi ne vous ai-je pas répondu de suite? Il y avait deux raisons pour cela : 1° Vos pensées étaient les miennes; ce que *vous* avez senti depuis l'arrivée du Président, je le sens depuis cinq ans — sauf que je connais le Colonel Olcott mieux et l'apprécie à sa juste valeur; 2° Je voulais vous donner une preuve que tout n'était pas aussi noir que vous le pensiez. Maintenant tout dépend de Gaboriau et — de vous, Madame, car votre énergie est plus grande que la sienne. S'il est raisonnable, il peut sauver la Société Théosophique en France; s'il s'obstine, il n'y a rien à faire. Permettez-moi de vous expliquer la situation, et vous verrez que vous avez jugé sur les apparences.

D'abord, autant que je vous comprends, votre idéal de S. T. est le mien. Il y a quatorze ans, je fondai la Société qui devait servir en premier lieu de noyau permanent pour une *vraie* FRATERNITÉ, telle que la voit M. Dramard, plus — la théosophie mystique de nos MAITRES et leurs enseignements. Les riches, les aristocrates n'y avaient aucune place. Tout le monde était égal — il n'y avait ni riches, ni pauvres, ni grands,

ni petits — rien que des théosophes. Tous les déshérités, toutes les honnêtes gens y étaient reçus, et honorés plus que ceux qui étaient gâtés du sort. Le Maître le dit dans sa lettre dont vous lirez quelques extraits dans le petit livre que je vous envoie, en y marquant la place, mon idée et mon aspiration étaient celles d'Olcott, — elles le sont encore, mais, hélas! Madame, de maître il est devenu *l'esclave* du Conseil Exécutif. Depuis mon départ d'Adyar (il y a quatre ans), on a profité de mon absence, profitant aussi du scandale soulevé par les missionnaires, cette conspiration des cléricaux et des bigots Protestants pour se débarrasser de moi aux Indes — pour lier les mains au Colonel Olcott en le soumettant à la majorité des voix dans ce maudit Conseil. Tous mes ennemis y siégeaient. J'étais si malade qu'on s'attendait tous les jours à ma mort. Le MAITRE ne l'a pas voulu et je fus guérie.

Le Président est la bonté et l'honnêteté même, mais — il est faible de caractère; et puis il est américain, et vous savez bien que pour un Yankee, le Dollar honore et ne peut jamais déshonorer. Bref, ses idées ne sont pas les miennes, et voyant que jamais il ne se dépêtrerait de ses Conseilleurs sans moi et que la Société deviendrait bientôt une succursale de tant d'autres, je me décidai à frapper mon grand coup. N'ayant jamais pris part aux affaires depuis bientôt cinq ans, je me résolus à exiger et à *réobtenir*

mes droits, et je les ai fait valoir. Comme fondatrice de la Société et Secrétaire Correspondant perpétuel, j'exigeais que les règles et les statuts tracés par les Maîtres fussent suivis *à la lettre.* Comme c'était chose impossible dans la Société Théosophique des Indes, où les membres s'étaient proclamés *exotériques,* et où la Science sacrée est étudiée à part, je demandais que l'on divise la Société mère en trois fractions, et trois Sections — l'une aux Indes, l'autre en Europe, l'autre aux Etats-Unis, les trois fondateurs étant respectivement à la tête d'une Section. Le Colonel Olcott reste Président *en général* et dirigera les Sociétés aux Indes; W. Q. Judge aux Etats-Unis; moi, en Europe. Mais une Section est *sui generis, tout à fait indépendante du Conseil d'Adyar* et du Conseil Général, ne relevant de personne, excepté du Président; mais, *comme ce Président* (*Olcott*) est *simple membre de ma Section, il m'est soumis, par conséquent* et ne peut aller contre ma volonté. Cela vous fera rire, peut-être, mais c'est comme cela. J'ai voulu éviter un scandale et sauver la S. T., et je l'ai fait.

Donc, je vous envoie le *Lucifer* où vous lirez sur la dernière page l'annonce de la *Section Esotérique* de la Société Théosophique, sous ma seule et unique direction. C'est-à-dire que j'ai le droit de donner des chartes en Europe et même en Asie. Car un *Fellow* de la Société Mère une fois qu'il est membre n'a plus rien à faire

dans cette Société à moins qu'il ne veuille appartenir à deux Branches, l'une exotérique, l'autre ésotérique — ce qui se peut, étant permis par les règlements.

Maintenant voici. Comme M. Gaboriau a refusé une *charte exotérique,* je lui en offre une *ésotérique,* signée de moi, et seulement contresignée du Colonel, comme mon adjoint. La Société Mère va devenir le corps; sa Section ésotérique l'âme de ce corps. Nous avons remis, en un mot, la S. T. sur sa première base, y ajoutant seulement une Présidence ésotérique (mais non Secrète puisque nous allons publier cela dans le monde entier) et que c'est moi qui en suis le Président. Tous les statuts et règlements vous seront envoyés. La Section *a aboli la somme d'entrée* — on ne paie rien. La seule condition requise est que le candidat appartienne déjà à la Société Mère — qu'il soit membre diplômé de la Société Mère. Cela je n'ai pu l'abolir sans me séparer entièrement de la Société Mère — ce qui serait fatal à tous deux. Désormais aussi les Présidents des Sociétés en Europe, qui obtiendront une charte de moi (de la *Section Esotérique*) auront les mêmes privilèges que la Nouvelle British Section of the T. S. en Angleterre actuellement établie avec une dizaine de petites Branches : les membres ne paient pas la somme d'entrée, seulement ceux qui ont les moyens versent annuellement une petite somme de 5 shillings, je

crois (ce n'est pas encore réglé), tandis que ceux qui n'en ont pas le moyen ne payent rien. On paye pour eux des sommes contribuées à volonté par les riches aux Sections.

Donc, si Gaboriau le veut, il aura une charte de moi sitôt qu'elles seront imprimées. Comme sa Société sera *ésotérique,* rien que les règlements en commun seront publiés; les statuts internes doivent être livrés et expliqués aux candidats seulement. Ces messieurs de la loge d'Hermès-Papus peuvent danser sur la corde si bon leur semble en matière de théosophie et prendre tous les saltimbanques qu'ils veulent. Cela regarde Adyar; je n'ai rien à y voir. Seulement à la première farce antithéosophique qu'ils feront, *je ferai annuler leur charte,* cela JE LE JURE. Qu'ils se tiennent tranquilles donc, car je veillerai. J'ai tout pouvoir délégué à moi maintenant.

Merci, chère Madame, si vous voulez aider la *vraie* Société Théosophique en France, il faudrait aider Gaboriau à garder son LOTUS. Je ferai tout mon possible ici, il doit travailler en France. Seulement avant que je puisse le faire — il doit ajouter « théosophique » au « Lotus ». C'est nous qui paierons pour le changement; puis à moins qu'il retire son *Lotus* des mains de Caillié — il sera ruiné dans quelques mois. Ah! si M. Malon pouvait nous aider de ses conseils, quel bienfait il ferait à la *vraie* théosophie. Enfin, tout ce que je vous demande

est de me conseiller sur ce qu'il y aurait à faire en France. Sans vous et Gaboriau — adieu la théosophie!

En attendant, chère Madame, ayant de l'ouvrage jusqu'au cou, je vous demande pardon de penser cette lettre un peu vague. Je vous donnerai d'autres explications après. Mes respects à Monsieur votre mari, et que votre Karma vous récompense pour votre amour pour le peuple et les pauvres de cette terre.

A vous toute mon estime et bons souhaits.

H. P. BLAVATSKY.

Je compte sur Vous pour me
tenir au courant de ce qui se
fait en Ésotérisme à Paris.
Ne croyez pas ce que celui ci ou un
autre Vous dira: Vacher la part
des faiblesses humaines, mais
voyez par Vous même.

Ah — la tête me tourne. Je
deviens folle à cause de l'ouvrage que j'ai
à faire. Vous ne savez donc pas
que nous bâtissons un Head Quarters
pour le "British T.S." à Londres? Ou
nous allons y avoir ici Occult Room
~~[illegible]~~ et un pranaos où j'enseignerai
aux élus ce que je n'ose écrire et con-
fier à la poste dans les Instructions E.S.
~~L'été~~ prochain je vais tâcher d'envoyer
un billet de chemin de fer à mon amie
Camille — et elle viendra, n'est-ce pas? En
attendant je Vous embrasse tous deux comme je
Vous aime et surtout comme je Vous respecte tous deux. à vous de
coeur, H.P.B.

ESOTERIC SECTION
THERE IS NO RELIGION HIGHER THAN TRUTH
H.P. BLAVATSKY

Mars 24. 1890

Mes chers amis

J'ai été tellement malade
— prostration nerveuse complète —
qu'il m'a été impossible d'écrire
un mot sur aucun autre thème
que la philosophie transcendentale.
Car ceci ne demande ni action cérébrale,
ni pensée, ~~[illegible]~~ et je n'ai qu'à ouvrir
un tiroir ou autre dans un des cahiers
de ma mémoire et puis — copier.

Ce que Vous dites de Caminade
je le savais. Il a fait pire le pauvre
homme, ~~je~~ mais c'est parce qu'il
était irresponsable. Vous avez donc
oublié "the pledge-fever"? Il a eu

24 mars 1890.

Mes chers amis,

J'ai été tellement malade — prostration nerveuse complète — qu'il m'a été impossible d'écrire un mot sur aucune autre théorie que la philosophie transcendantale. Car ceci ne demande ni action cérébrale, ni pensée, et je n'ai qu'à ouvrir un tiroir ou autre dans un des casiers de ma mémoire et puis — copier.

Ce que vous dites de Caminade, *je le savais.* Il a fait pire, le pauvre homme, mais c'est parce qu'il était *irresponsable.* Vous avez donc oublié *the pledge fever?* Il a eu un mauvais ami pendant plusieurs mois, mais cela lui passe. Je l'ai fait Président de la S. T. à Paris, et ce qu'il a fait ne doit pas vous empêcher de travailler avec lui et de l'aider comme deux bons et fidèles Esotéristes. — Arnould ne pouvait être Président de l'Hermès et de la S. T. sans perdre plus de temps qu'il n'en a, et sans perdre Caminade. Je sais que cela vous a étonnée, mais croyez bien — je l'ai fait *sachant ce que je faisais.* Ainsi ne m'accusez pas, mais attendez. Tout est bien qui finit bien et à point. Ma mission à moi, c'est d'appliquer des vésicatoires psychiques, afin de soutirer toute la mauvaise matière qui s'accommode dans le corps, *dixe.*

Ma « permission pour traduire mes livres? » — Ma petite Camille chérie peut traduire ce

qu'elle veut — je lui donne *carte blanche*. Comment pouvez-vous me le demander, cher ami et frère! Vous êtes *les seuls* en France *en qui j'ai pleine et entière confiance*. Vous êtes libres de me traduire — même devant la police correctionnelle — et je ne vous en aimerais pas moins — pardon de l'infâme jeu de mots.

Je compte sur vous pour me tenir au courant de ce qui se fait en Esotérisme à Paris. Ne croyez pas ce que celui-ci ou un autre vous dira : Faites la part des faiblesses humaines, mais voyez par vous-même.

Ah — la tête me tourne. Je deviens folle à cause de l'ouvrage que j'ai à faire. Vous ne savez donc pas que nous bâtissons un *Head-Quarter* pour le « British T. S. » à Londres? Où nous allons y avoir *an Occult Room et un pranaos*, où j'enseignerai *aux élus* ce que je n'ose écrire et confier à la poste, donc les *Instructions* E. S. L'été prochain je vais tâcher d'envoyer un billet de chemin de fer à mon amie Camille — et *elle viendra*, n'est-ce pas?

En attendant, je vous embrasse tous deux comme je vous aime, et surtout comme je vous respecte tous deux.

A vous de cœur.

H. P. B.

7 janvier 1890.

Ma bien chère Camille,

J'ai comparé votre traduction de la *Doctrine Secrète* avec l'original, et — je la trouve *parfaite* sans compliments. Je n'y ai trouvé qu'un mot de trop — (R. T. Déc. p. 180, ligne 14 du haut) où vous avez écrit au lieu de « la triade se ramifiant en branches » — « en sept branches » — lorsque c'est quatorze autant que sept. Mais c'est une bagatelle.

Ne vous désolez donc pas, ma petite Camille — et surtout ne tombez pas de l'optimisme dans un pessimisme exagéré. Vous n'avez qu'à ajouter les quelques lignes que j'ai désignées à la fin de « Pourquoi je devins Théosophe », et faire quelques petites corrections et la brochure sera sauvée. C'est cette malheureuse *queue*, que vous avez coupée, on ne sait trop pourquoi, car ces quelques phrases font un épilogue superbe — qui a été cause de tout ce tracas. Produisez le dernier paragraphe mot à mot, et vous sauverez l'affaire. Quant à la *D. S.*, je vous dis *sur mon honneur* and my Higher Self — *que c'est parfait.* Personne ne traduira mieux que vous, mon amie; car vous avez l'intuition et la flamme sacrée en vous, lorsque tant d'autres n'ont qu'un bout de chandelle de suif allumée, au lieu de cœur.

Je VEUX QUE VOUS TRADUISIEZ *la* « Voice of the

Silence ». Faites-le et envoyez-le-moi pour relire, et avec mon approbation et nom, signés en toutes règles à la fin. Cela, par exemple, c'est *ésotérique* ce que je vous dis là *an esoteric order*. Quant au *Boudhhisme Esotérique*, faites-en une fricassée. Tout ce que vous y changerez ou apporterez — ne peut que rendre l'ouvrage moins matérialiste. C'est l'idée ou les idées qu'il faut et non le style d'acier de l'auteur.

Dites donc, cela me fait de la peine et me fâche en même temps. Comment, pour une bagatelle semblable, M. Lemaître irait se rendre malade? Ah, par exemple! J'espère bien qu'au reçu de cette lettre il sera revenu de sa commotion. Que les *Maîtres* bénis vous protègent tous deux. Quant à moi, je vous embrasse comme je vous aime tous les deux, et pardonnez-moi de vous avoir fait involontairement de la peine.

A vous de cœur et d'âme.

H. P. B.

12 mai.

Mon cher ami et Frère — mon amie chérie — Camille,

Défense absolue de mon médecin d'écrire, même de lire — car je suis à moitié morte. Mais — la vie pour la Théosophie n'est que devoir, et je dois vous écrire moi-même.

Vous avez mille fois raison dans l'affaire du *Lotus*. Mais, amie bien-aimée, ne soyez pas plus *Némésis que Karma*. Pardon, charité, *oubli* de soi-même, donc des fautes des autres — telles sont les qualités et les devoirs du vrai théosophe. Je vous envoie la lettre du pauvre Arnould. Je l'ai *scalpé* dans *Lucifer*, et maintenant je lui pardonne. Faites de même. Je vous le demande comme une faveur personnelle et *théosophique*. Merci, mille mercis pour votre portrait, asperges, et surtout pour l'herbe. C'est l'herbe encore une fois qui m'a rendue heureuse. En la touchant on croit presser sa joue sur la joue fraîche et satinée de notre mère Nature elle-même. Ah que je l'aime donc cette belle herbe verte et fraîche. Peut-être ai-je été une vache dans ma dernière incarnation?

Je vous embrasse tous deux comme je vous aime. Je suis bien malade et faible, ainsi pardonnez ce griffonnage.

Toute à vous — *théosophiquement*.

H. P. B.

Renvoyez-moi la lettre de M. Arnould.

Dimanche.

Merci pour votre lettre — elle est telle que je l'attendais. Vous y êtes corps et âme, dans ces quatre pages — *Vous toute entière.* Si vous m'appelez H.P.B. — comme tous ceux qui m'aiment, je vous appellerai Camille, tout court. Ainsi, c'est bâclé et arrangé.

Ah B., vous êtes une noble femme, vrai; mais j'ai peur d'une chose : Vous êtes trop enthousiaste. Si vous me permettez d'être votre *modérateur* parfois, seulement *parfois* et dans les grandes occasions, c'est tout ce que je vous demande. Toutes ces « I pledge myself... to *obey, without evil or delay, the orders of the Head* of the Esoteric Section — C'est des balançoires, ça. Je ne demande ni exige l'obéissance de personne, excepté dans les cas qui concernent le développement psychique ou *l'occulte dangereux,* ou bien encore si je trouve qu'une telle ou autre action d'un de mes « Esotéricistes » met en danger la S. T., c'est-à-dire le vrai mouvement théosophique, car l'administration *exotérique* ne me regarde pas, voilà tout.

Maintenant, à notre affaire. J'ai écrit à Arnould — de vous écrire de suite; et il le fera. Il est entré dans la S. T. depuis novembre, le 21, et depuis il s'est montré l'élève le plus docile du monde. C'est un brave cœur. Pauvre vieillard (il a 58 ans), il est bien malheureux, et il a beaucoup souffert.

(2) *L'Intransigeant?* Ma chère enfant, toute la Société et le Grand Conseil tomberaient sur nous, et cette fois ils auraient raison. La première règle dans la Société est de laisser la politique tranquille. Chaque membre ayant droit à sa religion, à ses vues politiques, et chaque autre membre étant *forcé* de respecter les opinions privées et personnelles de tout autre membre de la Société, devient par cela même libre de tout secterianisme soit religieux ou politique. Je suis aussi socialiste que vous dans l'âme, et vous, vous l'êtes autant que le Christ — ce pauvre grand Juif (Joshua ou José) cet homme qu'on a rabaissé et insulté en en faisant un dieu! Mais tout en étant Socialiste de nature et de religion puisque je suis Bouddhiste, je laisse parler dans *Lucifer* qui luit pour tout le monde — Socialiste et Royaliste, conservateur et libéral. Non, c'est un nom qui nous rattacherait ensuite avec M. de Rochefort, que j'estime beaucoup, mais qui n'est pas théosophe, et qui rit de nous. Appelons notre *Revue* plutôt : « *l'Altruiste* », Journal de la Théosophie *Militante.* Tâchons d'y réformer et toucher les cœurs des riches, et battons-nous à la mort pour les pauvres et les déshérités de tous les pays, pour leurs droits et privilèges. Mais peut-être qu'un nom meilleur encore pourrait être trouvé. Je ne tiens pas plus à mes idées qu'à celles des autres; mais un nom comme l' « Altruiste Universel » n'est pas mauvais.

Vous joindre à « l'Hermès »? et pourquoi faire? Laissez-les avec leurs petits calendriers *Initiatiques* et leur indépendance. M. Arnould (7, rue Stanislas) vous dira ce que ces messieurs pensent de moi. Ils ne me connaissent pas, et ne veulent pas de moi, les autres ne veulent accepter rien de ce qui vient de Londres. Que les dieux les aient en leur sainte et digne garde, et qu'ils ne s'occupent pas de moi — qui les laisse tranquilles.

Certainement que j'écrirai pour notre Revue en France et *tous les mois*, et « Amaravella » aussi. Il vit avec nous, ce pauvre brave garçon que Gaboriau a jeté par-dessus bord, parce qu'il a pris ma défense contre lui. Il vient d'écrire de bien belles pages pour le *Lucifer*, car il sait son anglais et l'écrit aussi bien que le français. Il est membre de la Société Esotérique.

Si vous pouviez avoir une entrevue avec Arnould et Mme d'Adhémar, ce serait fort utile. Enfin je vous dis adieu pour le moment, âme sœur de mon âme, et je vous embrasse comme je vous aime.

Mes compliments et saluts très fraternels à M. Lemaître.

A vous pour toujours.

H. P. B.

Pour terminer cette première partie de nos documents, je reproduirai les notes lues par le commandant D. A. Courmes au premier Congrès théosophique, en 1900, et relatant, année par année, les faits importants concernant l'historique de la Société Théosophique en France.

1887. — Le mouvement prend décidément pied en France. En mars a lieu la fondation du premier organe théosophique français, le *Lotus*, dirigé par F. K. Gaboriau, et, en mai, celle de la première branche, l'*Isis*, présidée par Dramard. L'inauguration de cette branche a lieu en juillet. La comtesse Wachtmeister manifeste à cette occasion au mouvement français un intérêt qui ne s'est pas démenti depuis.

1888. — Décès de M. Dramard. Ce dernier était une intelligence et un caractère : sa disparition prématurée est une perte pour le mouvement français. Les conséquences immédiates s'en font sentir par des troubles intérieurs, issus de compétitions personnelles. Le président Olcott, présent à Paris, dissout la branche *Isis*, la remplace par la branche *Hermès*, présidée par Arthur Arnould. Cette branche inaugure une série de conférences privées, — les premières, en matière théosophiques, — à Paris.

1889. — Retraite de M. Gaboriau entraînant la disparition de la revue *le Lotus*. Sous l'intelligente direction de M. Gaboriau, cette revue avait promptement acquis une véritable valeur.

La reproduction de bons articles de Mme Blavatsky, des articles originaux, aussi, ont fait des deux seuls volumes du *Lotus* un compendium des plus utiles. Bonne volonté aux prises avec des difficultés extérieures qu'il ne peut surmonter, M. Gaboriau a bien mérité pour son travail à la revue.

Le *Lotus* est du reste immédiatement remplacé par la *Revue théosophique* dirigée par la comtesse d'Adhémar qui commence à publier dans ses colonnes la *Doctrine secrète* de H. P. Blavatsky.

A la même époque, le *Bouddhisme ésotérique*, par A. P. Sinnett, traduction de Camille Lemaître, est publié en français et donne une nouvelle impulsion au mouvement d'idées théosophiques. Ce livre peut être considéré en effet comme la première esquisse complète de la philosophie ésotérique, avec ou sans épithète.

Participation de la branche théosophique *Hermès* au congrès spiritualiste de 1889, sans rien de saillant.

1890. — La comtesse d'Adhémar, obligée de quitter la France, pour affaires de famille, arrête la publication de la *Revue théosophique* à laquelle succède le *Lotus Bleu* (petit format), dirigé par Arthur Arnould.

Nouveaux troubles intérieurs dans les groupes théosophiques de Paris qui ne sont arrêtés que par l'expulsion du membre perturbateur du sein de la Société théosophique et par la disso-

lution de la branche *Hermès* à laquelle se substitue la branche nouvelle *le Lotus*. Ces mouvements sont effectués sur l'ordre même du président fondateur.

1891. — Le 8 mai, décès de Mme Blavatsky! Longue maladie d'Arthur Arnould et son remplacement temporaire, à la revue le *Lotus Bleu*, par E. Coulomb (Amaravella). Le Dr Pascal commence sa précieuse collaboration à la revue et y publie ses deux premiers ouvrages théosophiques : la *Réincarnation* et les *Sept principes de l'homme*.

1892. — L'ancien membre expulsé publie une série de libelles contre la Société théosophique. Ce sont les seuls factums du genre qui ont été faits depuis la fondation de la Section. La branche *le Lotus* change son nom en celui de *Ananta*.

1893. — Arthur Arnould reprend la direction de la revue et de la branche théosophiques.

1894. — La revue *Lotus Bleu* prend le format qu'elle a conservé depuis. En juin, première visite officielle de Mme Annie Besant à Paris, où elle fait deux conférences publiques. En novembre, la comtesse Wachtmeister préside une réunion théosophique rue de Rennes.

1895. — En novembre, décès d'Arthur Arnould. C'était un homme de grand cœur et de haute intelligence. Le D^r^ Th. Pascal prend la direction de la revue le *Lotus Bleu*. *Fondation de la pre-*

mière branche théosophique de province, à Toulon-sur-Mer.

1896. — Le commandant Courmes quitte volontairement le service actif de la marine pour partager la direction de la revue le *Lotus Bleu* qu'il exerce à Paris; il publie en même temps le *Questionnaire théosophique élémentaire.* La revue reprend la publication de la *Doctrine secrète* et poursuit celle des ouvrages de Mme Besant et de M. Leadbeater intitulés : *Plan astral, Devachan, Karma, Rêves, L'homme et ses corps,* ouvrages qui, avec les deux autres déjà cités du Dr Pascal, représentent ce qu'on peut appeler « les sept manuels ».

1897. — Seconde visite de Mme Besant en France. Conférences à Paris, à Toulon et à Nice. — Première série de conférences mensuelles publiques, par des théosophes français, à Paris.

1898. — Les deux directeurs de la *Revue théosophique française,* le *Lotus Bleu,* tombent malades en même temps. La revue n'interrompt nullement sa publication, grâce au dévouement de MM. Paul Gillard, Edmond Bailly et Victor Aubert. Au printemps, conférences du Brahmaccharin Chaterji, à Paris, et, en hiver, deuxième série des conférences mensuelles précitées. Voyage du Dr Pascal dans l'Inde : il assiste à la convention Indienne, à Bénarès, et à celle de la Société même, à Adyar.

1899. — Les deux directeurs reprennent leur

service à la revue. — Visite de la comtesse Wachtmeister aux groupes théosophistes en France et fondation de nouvelles branches à Nice, Marseille, Grenoble, Lyon et Paris. En mai, troisième visite de Mme Besant à Paris, où elle donne d'importants discours.

La branche *Ananta* se dédouble et forme deux nouvelles branches de noms différents. Le nombre des branches théosophiques françaises est alors devenu supérieur à sept, et il est fait la demande de les réunir en une Section propre. — En septembre, constitution régulière de la *Section française* de la Société Théosophique, avec le D^r^ Th. Pascal pour secrétaire général, siège à Paris. — En hiver, troisième série de conférences mensuelles publiques. — Décembre, première visite de M. Leadbeater, à Paris, sa conférence publique.

1900. — Fondation du *Bulletin théosophique français*, organe officiel de la Section. — Publication du premier volume de la *Sagesse antique*, par Annie Besant, traduction française de Fernand Brooks. — Location et installation, à l'aide de généreuses souscriptions volontaires, du siège actuel de la Section française, à Paris, 52, avenue Bosquet, 7 avril, — inauguration du dit siège sous la présidence d'honneur de la comtesse Wachtmeister. C'est bien l'arrivée au gîte de la première étape du mouvement théosophique français.

SOCIÉTÉ
THÉOSOPHIQUE
SECTION EUROPÉENNE
(Branche Française)
11, Rue de la Chaussée-d'Antin

PRÉSIDENT
Arthur ARNOULD
Directeur du « Lotus Bleu »

11 6 Mars
Villa Matthey
Parc d'Aulnay-s-Bois
S.-et-O.

Cher monsieur,

J'ai reçu votre lettre et le volume que vous voulez bien m'adresser et dont je vous remercie. Il y sera consacré quelques lignes, je le pense, dans le prochain N° paraissant fin mars, du Lotus Bleu, à moins que le manque de place ne force à ajourner.

Nous nous occupons peu, en général, du Spiritisme. C'est une de branches de la Science occulte, mais ces phénomènes incontestables, dont d'une importance secondaire, quand on en connaît l'origine, ou plutôt les origines et les causes, qui sont d'ordre

et un compétiteur quelconque, critiquant ou contestant quelques unes de ses expériences.

En effet, ces querelles de personnes n'prouvent pas plus contre les vérités de la théosophie et de l'ambitieuse, qu'est Mme Blanc, et même la seule science, que les faux médiums ne prouvent contre la réalité des phénomènes spirites.

En fait, la Théosophique a révélé au monde ces artistes à la pâture nombre de vérités qui suffiraient pour des siècles à la pâture, jusqu'à ce que développement de la Spiritualité humaine, jusqu'à la prochaine révélation, qui pourra ce développement en sera plus loin, dans la même voie, quand le moment en sera venu. — Déjà toute la science et toute la philosophie, toutes l'orientation cérébrale et intellectuelle, en ont été modifiées et ambitieuses l'élan reçu, qu'au le veuille ou non, consciemment ou inconsciemment, et de même qu'au quelque dire tous les esprits en occident, étaient imprégnés, quelques-uns, le fussent, de christianisme, ou peut-dire, que toute la pensée contemporaine est imprégnée de la sera d'ici en plus de théosophie. Il y a des lumières qui, une fois qu'elles ont brillé, ne s'éteignent plus et contiennent leur rayonnement à travers l'humanité. Veuillez excuser cette longue lettre, et croire, cher monsieur, à mes sentiments de vive gratitude

Arthur Arnould

RENSEIGNEMENTS

La Société Théosophique est composée d'étudiants appartenant, ou non, à l'une quelconque des religions ayant cours dans le monde. Tous ses membres ont approuvé, en y entrant, les trois buts qui font son objet; tous sont unis dans le même désir de supprimer les haines de religion, de grouper les hommes de bonne volonté, quelles que soient leurs opinions, d'étudier les vérités enfouies dans l'obscurité des dogmes, et de faire part du résultat de leurs recherches à tous ceux que ces questions peuvent intéresser. Leur solidarité n'est pas le fruit d'une croyance aveugle mais d'une commune aspiration vers la vérité qu'ils considèrent, non comme un dogme imposé par l'autorité, mais comme la récompense de l'effort, de la pureté de la vie et du dévouement à un haut idéal. Ils pensent que la foi doit naître de l'étude ou de l'intuition, qu'elle doit s'appuyer sur la raison et non sur la parole de qui que ce soit.

Ils étendent la tolérance à tous, même aux intolérants, estimant que cette vertu est une chose que l'on doit à chacun et non un privilège que l'on peut accorder au petit nombre. Ils ne veulent point punir l'ignorance, mais la détruire. Ils considèrent les religions diverses comme des expressions incomplètes de la Divine Sagesse et, au lieu de les condamner, ils les étudient.

Leur devise est Paix; leur bannière, Vérité.

La Théosophie peut être définie comme l'ensemble des vérités qui forment la base de toutes les religions. Elle prouve que nulle de ces vérités ne peut être revendiquée comme propriété exclusive d'une Eglise. Elle offre une philosophie qui rend la vie compréhensible et démontre que la justice et l'amour guident l'évolution du monde. Elle envisage la mort à son véritable point de vue, comme un incident périodique dans une existence sans fin, et présente ainsi la vie sous un aspect éminemment grandiose. Elle vient, en réalité, rendre au monde l'antique science perdue, la *Science de l'Ame*, et apprend à l'homme

que l'âme c'est lui-même, tandis que le mental et le corps physique ne sont que ses instruments et ses serviteurs. Elle éclaire les Ecritures sacrées de toutes les religions, en révèle le sens caché, et les justifie aux yeux de la raison comme à ceux de l'intuition.

Tous les membres de la Société Théosophique étudient ces vérités, et ceux d'entre eux qui veulent devenir théosophes, au sens véritable du mot, s'efforcent de les vivre.

Toute personne désireuse d'acquérir le savoir, de pratiquer la tolérance et d'atteindre à un haut idéal, est accueillie avec joie comme membre de la Société Théosophique

⁂

Concevoir et vivre la fraternité humaine est le devoir de l'heure présente : c'est la condition même du progrès et du bonheur de l'humanité.

La fraternité n'est pas seulement une aspiration du cœur, un commandement des religions, elle est une stricte obligation sociale, mais ni l'autorité des dogmes, ni la contrainte des lois n'ont réussi ni ne réussiront jamais à l'imposer, et nous assistons au déchaînement de toutes les haines alors que les mots de solidarité et de fraternité sont sur toutes les lèvres.

La fraternité est un fait, sa réalisation est une nécessité vitale, mais elle ne deviendra effective que par le libre consentement de la raison individuelle aidée par la force intuitive du cœur. La Théosophie fait appel à l'un et à l'autre : elle expose les lois fondamentales de l'évolution qui démontrent cette fraternité et mettent en lumière la Justice absolue voilée sous l'inégalité déconcertante des conditions humaines.

Ces grandes lois fondamentales sont :

La *Loi d'Unité*, qui établit l'origine et la fin communes de tous les êtres. Nos corps sont composés des mêmes éléments chimiques, les mêmes passions nous agitent, la même lumière intellectuelle nous éclaire, au meilleur de nos cœurs on retrouve les mêmes élans d'amour et de compassion : on comprend alors bien vite l'enseignement théosophique quand il représente l'homme comme un germe divin contenant à l'état latent, comme tout autre germe, toutes les possibilités de son Créateur, germe semé dans le monde pour qu'il s'y développe et que, de l'état animal, égoïste et ignorant, il arrive progressivement jusqu'au terme lointain de son évolution : la divine Sagesse.

La *Loi de Causalité* qui met en lumière la conservation de l'énergie sous toutes ses formes, mentales aussi bien que physiques, apprend à l'homme qu'il prépare sa propre destinée, qu'il vit strictement la vie qu'il s'est lui-même

préparée et qu'il n'a pas raison d'accueillir par la haine ou le blasphème, le spectacle de l'inégalité de la fortune, de l'intelligence et des qualités, que l'homme de bien qui souffre paie des dettes contractées dans une vie passée, tandis que le criminel qui prospère commence à peine à charger le passif de son grand livre et que les échéances douloureuses se présenteront à lui plus tard.

La *Loi des Renaissances* qui montre que chaque existence humaine se rattache à une succession d'existences individuelles, toutes déterminées par la relation de cause à effet et rétablit ainsi la notion de progrès inexplicable sans elle. Chaque vie, en effet, ne nous apprend que quelques lignes du livre de la Nature, il a fallu bien des existences pour que l'humanité ait pu s'élever de l'état sauvage à l'état civilisé, comme il lui en faudra bien d'autres pour atteindre son plein développement.

La Société Théosophique estime que la diffusion de ces vérités hâtera le progrès et le bonheur de l'humanité plus que toute autre chose et que lorsqu'elles seront profondément empreintes dans la pensée et dans la vie de la majorité des hommes, le mal, fruit de l'*ignorance*, véritable *péché* originel commun à tous les êtres qui commencent leur évolution, disparaîtra rapidement de la terre.

SIEGE DE LA SOCIETE THEOSOPHIQUE DE FRANCE

4, *square Rapp, Paris.*

BUTS DE LA SOCIÉTÉ

1° Former un noyau de fraternité dans l'humanité, sans distinction de sexe, de race, de rang ou de croyance.

2° Encourager l'étude des religions comparées, de la philosophie et de la science.

3° Etudier les lois inexpliquées de la nature et les pouvoirs latents dans l'homme.

L'adhésion au premier de ces buts est seule exigée de ceux qui veulent faire partie de la Société.

Pour tous renseignements s'adresser au Secrétaire général de la Société Théosophique, 4, square Rapp.

"L'Emancipatrice" (Imp. Coop.) 3, rue de Pondichéry, Paris — 5930-4-33.

15 Francs